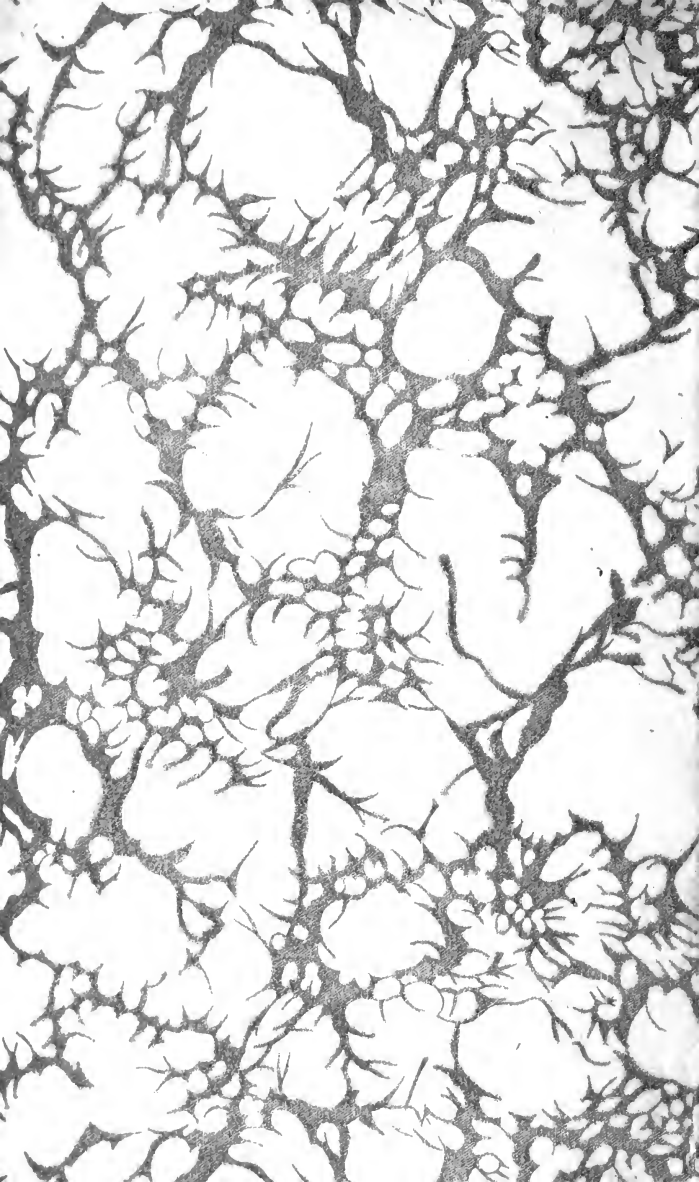
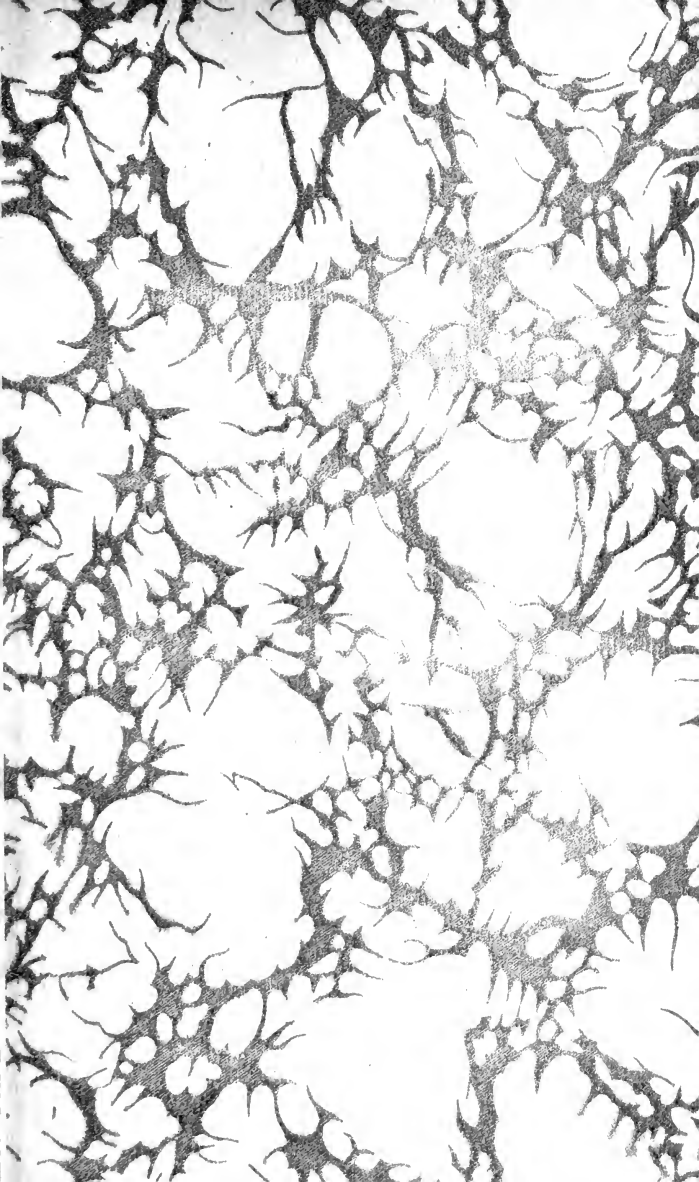


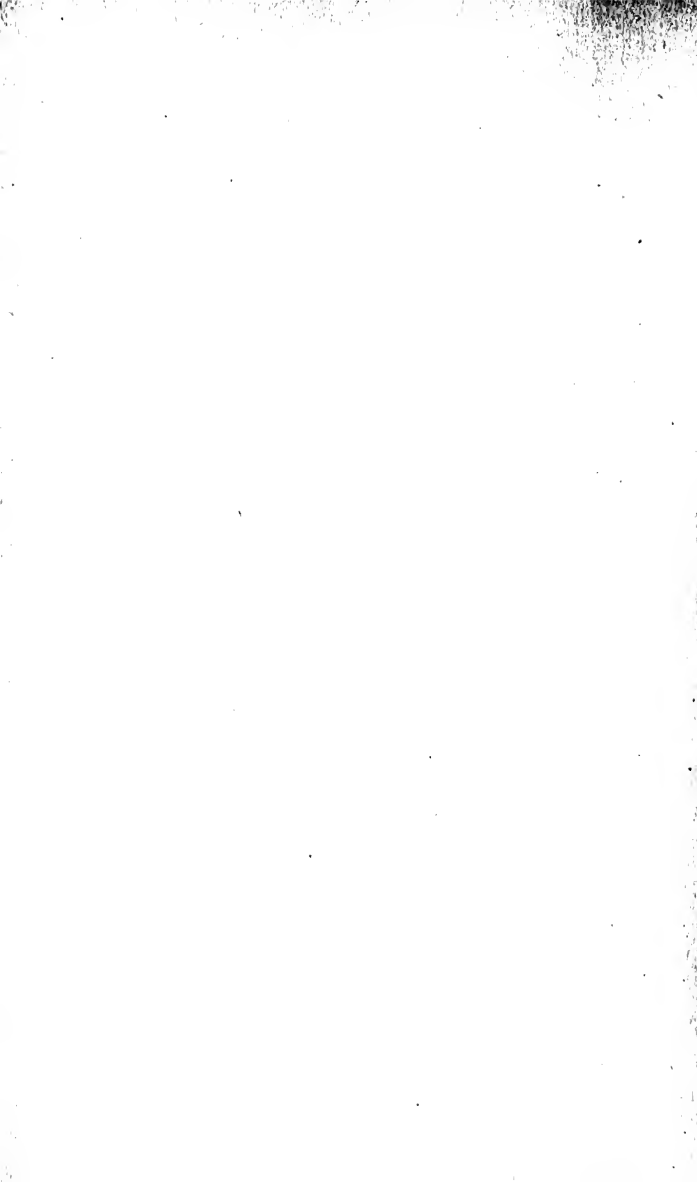
P.
1629
M3A7
1876
t.1











LF
499nz

LES ODES
D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

—
TOME PREMIER



176012
22.11.22

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXXVI

LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

LES ODES
D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

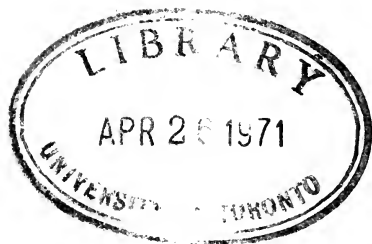
PAR E. COURBET

—
TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR .
27-31, passage Choiseul, 27-31

—
M. D. CCC, LXXVI



PQ

1629

M3A7

1876

t.1



AVERTISSEMENT

LA bibliographie des Odes d'Olivier de Magny ne comporte pas de longs développements. Il n'existe en effet qu'une édition de cet ouvrage, donnée à Paris par André Wechel, en 1559. C'est un volume in-8° de 192 feuillets, titre compris, entièrement imprimé en italiques. Le privilège, placé au verso du premier feuillet, est du 11 juin 1557. Enfin, il est daté de Rheims pour une durée de dix années.

Ce recueil de vers où, sous le titre d'Odes systématiquement répété à chaque page, on trouve des Élégies, des Stances & des Sonnets, se divise en cinq parties ou livres, dédiés à Madame Sœur du Roy, à d'Avançon, à Diane de Poitiers, au seigneur

de Vaulserre (1), & à Pierre de Cheverry, général de Toulouse. Une dédicace collective en tête du volume place sous le patronage de Jean d'Avançon, l'œuvre du poète qui se termine par une invocation à du Thier, le second protecteur d'Olivier de Magny.

Suivant notre docilité aux textes dont nous offrons la réimpression aux bibliophiles, nous avons laissé à toutes les pièces qui composent cet ouvrage le titre uniforme que leur a donné le premier éditeur. Nous ne nous sommes même pas écarté de ce parti pris à l'égard des sonnets adressés à Marguerite de Cardaillac, Jehan de Jehan & Anne pour baiser (2). Ces inexactitudes de nomenclature ne peuvent tromper le lecteur, & ce serait outrer les rectifications que de les pousser jusqu'à la suppression d'erreurs de caprice.

Pour un motif analogue, nous avons cru devoir laisser tel qu'il se lit dans le premier livre du texte original des Odes, le titre de la Complainte des Dames de France sur le partement de Monsieur le Prince de Fe. Nulle particularité typographique

(1) Laurens d'Avançon, fils aîné de Jean d'Avançon. Il suivit la carrière des armes & combattit notamment en Italie sous les ordres de Montluc.

(2) Pages 13, 165 & 219, Tome II de notre édition.

ne révèle qu'il y ait dans le dernier mot une chute de lettres & par suite une lacune. N'est-il pas plutôt probable que, par respect pour le prince, fils de Renée de France & d'Hercule d'Este, Magny aura voulu cacher à demi le nom du personnage mêlé à de trop vifs regrets, celui dont les Dames françaises disaient :

*Bien qu'en honneurs & en biens il soit grand,
Jamais pourtant entre nous il ne prend
Jusqu'à la plus petite,
Sans quelque temps pres d'elle s'amuser
Et de douceur en son endroit user
Plus qu'elle n'en merite.*

Après avoir ainsi justifié notre obéissance dans ses bizarreries, il nous reste à confesser une infidélité. Le troisième livre des Odes se termine par une pièce intitulée : Discours en inconstance d'Amour, à François Charbonier. Ce morceau, qui est à proprement parler une épître en coq à l'âne, a une allure des plus irrégulières. Un grand nombre de vers ne riment qu'à l'hémistiche suivant. Cette disposition est elle-même inégalement observée, & le retour du rythme qui partout ailleurs permettrait de rétablir l'économie du poème, fait ici complètement défaut. Nous appuyant donc sur les modèles du genre où la pensée offre seule des tirail-

lements, nous avons pris le parti de placer les vers dans un ordre normal, justifié par les lois de la prosodie. Cette dérogation à nos habitudes nous a paru imposée par un trouble tout matériel. Elle a d'ailleurs été limitée aux seuls endroits du texte où il était nécessaire de faire prévaloir les règles essentielles de l'harmonie poétique. Enfin, le texte de l'auteur a été reproduit dans son intégrité & chaque mot a été laissé en son lieu. Notre tâche a donc uniquement consisté à scander, comme ils devaient l'être, des vers que l'imprimeur avait reproduits sans tenir compte des nécessités du rythme (1).

Il nous reste à compléter cet avertissement par d'autres indications. Les Odes contiennent plusieurs pièces publiées dans des recueils antérieurs : L'Ode à deux de ses amys, & celle à Jacques

(1) Une lecture régulière comme celle que nous avons adoptée, porte de 180 à 233 vers l'étendue de l'épître qui nous occupe. Pour la reconstituer telle qu'elle existe dans l'édition originale des Odes, il suffit de réunir au vers qui le précède immédiatement chacun des vers suivants : 7, 14, 18, 20, 22, 26, 31, 33, 39, 42, 45, 49, 51, 57, 60, 63, 66, 69, 73, 75, 78, 80, 84, 88, 90, 98, 102, 104, 109, 111, 113, 115, 117, 120, 126, 131, 133, 139, 141, 149, 153, 156, 158, 160, 162, 166, 168, 170, 172, 186, 189, 192 & 196.

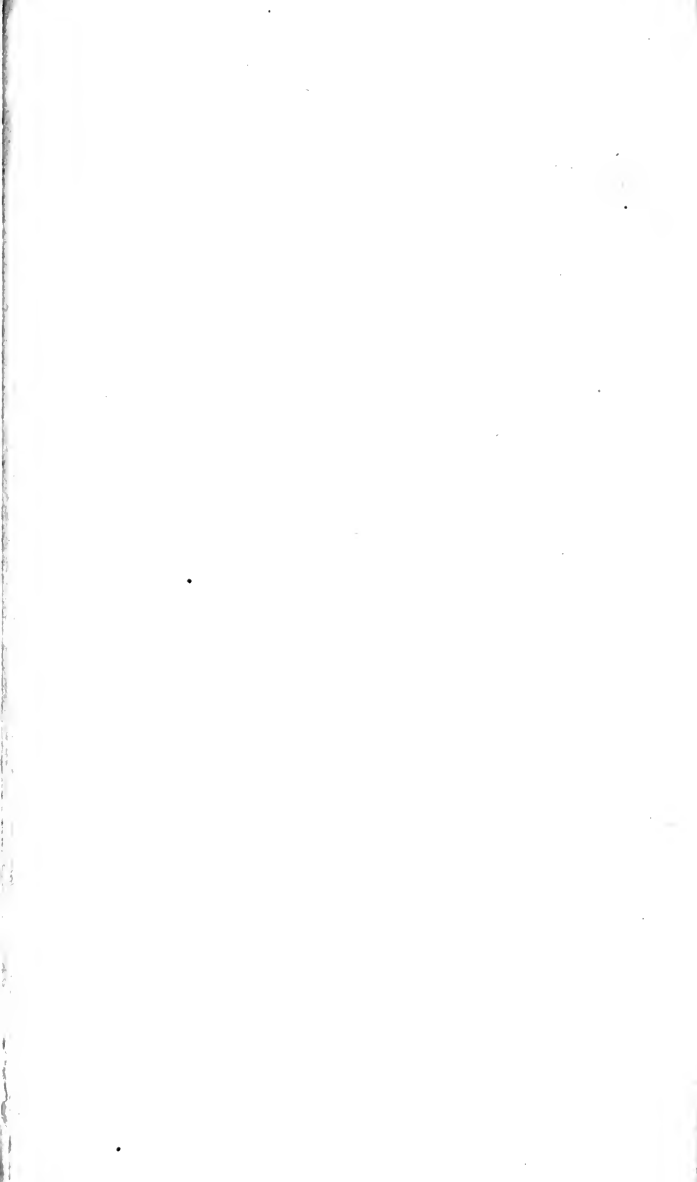
Guyon (1), qui ont paru pour la première fois à la suite de l'Hymne sur la Naissance de la princesse Marguerite ; l'Ombre de Salel, qui accompagne l'édition originale des XI^e, XII^e & XIII^e chants de l'Illiade d'Homère, traduits en vers français par l'abbé de Saint-Chéron, & les Stances à l'un de ses meilleurs seigneurs, pièce finale des Souspirs. Pour faire de notre édition une réimpression exacte du volume d'André Wechel, nous avons reproduit ces divers poèmes à la place que Magny leur a donnée dans ses Odes. Quand viendra la publication de notre dernier volume, nous mettrons, par un relevé des variantes, le lecteur à même de reconstituer le texte primitif de l'auteur.

(1) Primitivement l'Ode à Jacques Guyon était adressée à Denis Durand. Ces doubles dédicaces ne sont pas rares ; on en pourrait même citer un plus curieux exemple. Dans les pièces à la louange de Louise Labé, qui font suite aux œuvres de la poétesse lyonnaise, on lit une épître :

O ma belle rebelle,

qui se trouve également dans les poésies de Baïf, au troisième livre des Amours de Francine. Or, les deux recueils ayant paru en 1555, il est difficile de décider de la priorité de l'un des deux hommages.







NOTICE

Les premiers ouvrages d'Olivier de Magny ont un caractère épisodique. Ils se rattachent aux phases principales de sa vie, sans offrir toutefois un égal degré d'intérêt.

L'Hymne sur la naissance de Madame Marguerite a été inspiré par un de ces événements que les poètes de cour ont rarement négligé de mettre à profit. Les *Amours* paraissent l'œuvre d'un esprit inclinant à la galanterie plutôt qu'à la tendresse & ne redoutant pas le bruit. Mais Ronfard & Baïf ont fourni le titre de cet ouvrage, qui est bien un produit de l'imitation & qui a été salué par ces maîtres comme l'œuvre d'un disciple. En peu de temps Magny se dégagea. Il avait en lui la légèreté qui est une sorte d'indépendance, & la souplesse

qui donne les profits de la docilité. Du livret des *Folastries*, il ne prit ni le titre ni l'allure, car ses *Gayetez* (1) diffèrent entièrement du recueil de Ronfard. Enfin, à quelques années de là, une pointe d'humeur & un souffle de colère avivés par la mauvaise fortune nous montrent dans les *Souspirs*, publiés un an avant les *Regrets* de Du Bellay, un poète véritablement personnel.

Cette gradation du talent chez Olivier de Magny n'a pas échappé à ses contemporains. Elle a été nettement constatée par un rimeur du milieu du xvi^e siècle, F. Gentillet, qui a fait de la cour un tableau plus vrai que brillant, mais par là même infiniment précieux. D'après ce peintre, dont les chroniqueurs littéraires recherchent seuls les portraits, voici quels étaient les poètes à la mode en 1558. L'énumération n'est pas étendue ; elle n'en a pas moins d'importance :

*Ce grand Ronfard qui en ses vers lyriques,
Ne cede point aux poetes antiques,
Pindarissant d'une façon & sorte
Qu'un grand honneur aux François il apporte,
Digne n'est-il du laurier verdissant
Pour honorer son front resplendissant ?
De Ioachim du Bellay le haut style
De la fontaine Aganippe distille.*

(1) M. Blanchemain, dans son édition de Ronfard (VI, 339), établit nettement que ce titre de *Gayetez* fut donné aux *Folastries* lorsqu'elles entrèrent dans les œuvres complètes du poète Vendomois, à partir de 1587.

*Magny est grand en ses graues mesures,
Fort triomphant est Loys des Masures (1).*

Pour mériter un aussi bon rang dans l'opinion des courtisans de lettres, Olivier de Magny donna ses *Odes*, dont le premier livre avait été, en 1553, annoncé par le libraire Arnoul L'Angelier (2). Ce nouvel ouvrage, qui fut le couronnement de la carrière poétique de l'auteur, ne dut pas être moins bien accueilli que ses aînés. Il témoignait d'ailleurs d'un progrès accompli, & nul ne peut dire qu'au-delà Magny n'eût pas réussi à aller plus haut. Il n'avait rien perdu de sa bonne grâce & il s'essayait à la force. Il s'exerçait à l'expression des pensées graves. Par exemple, quand il écrivait contre le pape Jules III des stances vengereuses (3), il s'élevait par instant au niveau de l'indignation qui fait les satiriques.

*Celluy, dit-il,
Celluy que la fortune auoit si haut monté,
Deuale auecques elle aux infernales troupes,
Et laisse à son trespas d'un chacun en tous lieux
Sans complaints la bouche & sans larmes les yeux.*

*Le siecle de Saturne est vraiment de retour,
Et vraiment la vertu vient reueoir nostre iour*

(1) *Discours de la Court*, avec le plaissant recit de ses diuerfitez.
Paris, Ph. Danfrie, 1558.

(2) V. l'avertissement placé à la suite de l'*Hymne sur la Naissance de la princesse Marguerite*.

(3) V. *Sur la Mort de I. P. T.*, I, 138.

*Depuis qu'il est estainct : car cinq ans de sa vie,
 (O vray siecle de fer) nous n'auons veu qu'enuie,
 Qu'erreur, & que tout bien à tout malheur soumis,
 Toute vertu bannye & tout vice permis,
 Mais ores eclairez de nouvelle lumiere,
 Toute Vertu reprend sa liberté premiere.*

Ce n'est pas toutefois dans ces emportements lyriques qu'il faut juger Olivier de Magny. Il est plus équitable & plus utile de le chercher dans les sujets où sa verve se développe sans contrainte. L'esprit observateur du poète va d'un objet à l'autre avec gaité. Plaintif ou joyeux, selon qu'il espère ou qu'il a été satisfait, il excelle à décrire les langueurs de l'attente ou les joies du plaisir. Le *Polyphème*, gracieuse idylle que Magny a imitée de Théocrite, parce qu'elle lui rappelait quelque circonstance de sa vie, la *Description d'une nuit amoureuse*, & jusqu'à cette leçon de galanterie donnée à une maîtresse timide ou nonchalante :

Anne, ie vous supplie.. (1) ;

(1) Imitateur de Pétrarque, Magny nous paraît l'avoir continué ici. Baïf à son tour ira plus loin. Pour rassurer une amante soupçonneuse, il dira :

*Mignonne n'entre en ialousie
 Si tu me vois baiser souuent,
 Puis l'une & puis l'autre saisie,
 Autant en emporte le vent :
 Ce sera pour diffimuler
 Notre amour que voulons celer.*

ces divers poèmes montrent bien dans son véritable jour le poète élégant & voluptueux qui nous paraît digne aujourd'hui de figurer parmi les maîtres de la Pléiade française.

Cette appréciation ferait incomplète si l'on n'y ajoutait une particularité caractéristique. Olivier de Magny, venu de bonne heure à Paris, fut un poète très-protégé. Ce rôle où d'autres perdirent toute fierté, ne l'abaisssa point. Comme il savait se dire heureux en amour, il savait également exprimer sa reconnaissance pour les faveurs dont il était l'objet. Il a voué surtout aux secrétaires d'Etat, d'Avanson & du Thier, ses Mécènes, une gratitude vivace & ingénieuse, où le cœur n'avait pas moins de part que l'esprit.

Indépendamment de leur valeur poétique, les *Odes* ont une importance spéciale. De tous les ouvrages de Magny, c'est celui qui offre le plus d'indications sur la vie du poète. Michel de Magny, le père de l'auteur; Marguerite de Parra, sa mère, qui entoura son enfance de tant de soins; Jean de Bourbon, comte d'Enghien, dont la maison fut un moment ouverte à Magny; d'Avanson, avec qui il partit pour l'Italie; Jean du Thier, en l'honneur duquel le poète commença une traduction du Zodiaque de la Vie de Marcel Palingène; Antoine Fumée, confident de l'amour inspiré par Louise Labé,

*Ma bouche sera sur leur bouche,
Mais j'aurai bien le cœur ailleurs :
Ce baiser au cœur point ne touche,
Je t'en garde d'autres meilleurs.*

& fire Aymon lui-même, le mari de la Belle-Cordière; tels sont les personnages que Magny fait passer devant les yeux de ses lecteurs, 'accompagnant chacune de ces présentations de détails propres à éclairer une existence trop peu connue.

Ces indications éparées ont intéressé un érudit, M. Emile Dufour, de Cahors, qui s'est appliqué à les recueillir. Avec quelques renseignements rassemblés au dehors sur Magny & sa famille, il a tenté d'écrire une vie du poète quercinois. Malheureusement pour son travail, M. Dufour s'est borné à la lecture des *Odes*. Il n'a pas connu les autres ouvrages de Magny & par suite, il est resté privé d'informations indispensables. Pour les questions de dates, il s'est livré à des conjectures qui sont détruites par les faits mêmes dont on trouve la trace précise dans les œuvres des poètes contemporains de Magny. Un grand nombre des hypothèses de M. Dufour doivent donc être écartées, notamment celles qui placent la naissance d'Olivier en 1520, son voyage à Paris en 1540, & son départ pour l'Italie vers 1550. Magny était de quelques années plus jeune que Du Bellay; il n'a pas connu Clément Marot, quoiqu'il fût lié avec tous les poètes de son pays & le protégé du doyen d'entre eux, Hugues Salel. On peut conclure de là que Magny vint à Paris vers 1547, & qu'il avait alors moins de vingt ans.

Sous d'autres rapports, les recherches de M. Dufour ont un caractère de certitude qui les rend précieuses. Tout ce qui a trait à la famille de Magny mérite d'être reproduit textuellement.

« Sa maison était l'une des plus anciennes de Cahors. En parcourant les vieux titres de la commune ou des particuliers, on rencontre souvent ce nom parmi ceux des citoyens notables de la cité. Son père, Michel de Magny, *pourvu d'une charge honorable* (1), était notaire & non pas magistrat, ainsi que l'avait cru M. Delpon, trompé peut-être par cette qualification (2) ; il n'était que notaire, comme l'avaient été ses aïeux, comme le furent les descendants de celui-ci, mais notaire royal, public & apostolique, c'est-à-dire institué par le souverain, les consuls de la ville & le pape. Sa mère, Marguerite de Parra, était dans une position sociale absolument identique, ses parents ayant eux aussi possédé dans la même ville, depuis un temps immémorial, un office de notaire héréditaire.

« Leur habitation, à la ville, était encore en 1650, lorsque fut rédigé le grand cadastre de Cahors, dans la rue de l'Abescat, rue dont l'emplacement, ainsi que celui de plusieurs autres ruelles adjacentes, fut, bientôt après, absorbé par l'immense palais que les évêques firent construire dans ce quartier, & dont les chassa si vite la Révolution.

« Leur *demeure des champs*, comme il l'appelle dans l'une de ses Odes, composée d'un *petit jardin*, d'un *petit champ*, d'un *petit bois*, d'une *petite fontaine*, était évidemment située dans la vallée accidentée qui se trouve

(1) *Odes*, liv. III, p. 66.

(2) Statistique du département du Lot.

à l'orient & en face de la cité dont elle n'est séparée que par la rivière & que l'on nomme, je ne fais trop pourquoi, Cabessut, *Camp bouffut*, peut-être. Ce devait être la maison aujourd'hui singulièrement délabrée, qui, aux pieds du premier coteau, où finit doucement la plaine, se pose entre deux chemins qui ont transformé ses dépendances en triangle, comme une espèce de promontoire à l'extrémité duquel se trouvait il y a quatre ou cinq ans à peine un petit lac qu'on appelait encore le lac de *Magny*. La campagne aux alentours, presque entièrement dénudée aujourd'hui à cause des cultures spéciales auxquelles elle est exclusivement consacrée, était alors couverte de magnifiques chênes, de vignes à la végétation luxuriante & de châtaigniers gigantesques (1). »

Il est temps d'en venir au poète qui de 1547 à 1553 fut le secrétaire d'Hugues Salel. Près de ce traducteur d'Homère, Magny se plia à la discipline des bonnes lettres par la traduction de ce grand aïeul des poètes. Il s'affouplit ainsi à l'expression de pensées viriles, recevant en dehors du collège de Coqueret la forte éducation qu'y puisaient les élèves de Dorat. Son premier ouvrage fut un hymne qui ne fut publié qu'après la mort de Salel. Une œuvre plus personnelle succéda à cet opuscule. Les *Amours* parurent en mai 1553. Le poète chantait deux maîtresses : une Marguerite que Salel avait chan-

(1) Em. Dufour, *Etudes historiques sur le Quercy*, Cahors, Plantade, 1864, pp. 112 & suiv.

tée (1) & une blonde favante (2) en qui l'on ferait tenté de reconnaître Louise Labé, si Magny n'avait pris le soin de la nommer plus tard dans les pièces publiées à la suite de l'*Hymne sur la naissance de Madame Marguerite* (3).

(1) Voir dans les *Amours*, le sonnet L à du Bellay :

*Enseigne moy afin que ie decore
L'exquise fleur & gemme que j'adore ;*

Et l'ode à Monseigneur de Saint-Chéron :

*Castianire...
Celuy veux chanter (si ie puis)
Qui deuant moy vous a chanté.*

C'est à M. Blanchemain que l'on doit ces remarques, et leur interprétation analogue à celle qui lui a déjà valu la découverte du nom de l'admiration de Tahureau.

(2) *Qui docte aux plus doctes s'allie
De peur que le temps empanné
Rende sa gloire ensevelie.*
(Odes, I, 52.)

*Qui vit iamais de si beaux cheueus d'or,
Vn si beau front, deux si beaux yeux encor,
Ne d'un sourcil la vouture si belle,
Bouche, ne dens, gorge, tetins...*

(VIII^e sonnet à Madame Marie de Launay dans les poésies faisant suite à l'*Hymne sur la Naissance de Madame Marguerite*.)

(3) Lors de la publication des *Amours*, il sera à propos d'éclaircir les points à peine indiqués dans cette notice. Dès à présent voici une pièce de conviction pour les lecteurs qui seraient

La mort d'Hugues Salel paraît avoir jeté son protégé dans un grave embarras, car pour échapper à la mauvaise fortune dont il s'estimait déjà victime, Olivier de Magny fit imprimer son premier poème qui était resté manuscrit. Il espérait attirer sur lui l'attention & la bienveillance du Roi, père de la princesse Marguerite. D'un autre côté, pour se conformer aux dernières intentions d'Hugues Salel, il cherchait un personnage qui fût disposé à accepter la dédicace de la traduction que l'abbé de Saint-Chéron avait laissée des XI^e & XII^e chants de l'Illiade d'Homère.

Ce nouveau protecteur ne fut pas tout d'abord aisé

tentés de faire deux parts des poésies de Magny : les unes adressées à une maîtresse intraitable & les autres inspirées par une amante docile :

*Je pallissoi tout aupres de Madame
Presque transi pour le mal enduré,
Triste, pensif, à peu pres affeuré
Du peu de cas qu'elle fait de ma flame :*

*Quand elle vint de sa bouche de bème
Guerir mon cœur malement éplore,
Et du nectar d'un baiser désiré,
Reconforter les plaies de mon ame :*

*Voila, dit-elle en me baisant ainsi,
Pour adoucir le fiel de ton souci
Qui trop amer te repait & tourmente,*

*Vy donc heureux consolé d'un tel heur,
Et deormais exempté de douleur
Comme soulois mornement ne lamente.*

(IX^e sonnet à M^{me} Marie de Launay. Recueil cité.)

à découvrir. Magny se vit un instant contraint d'embrasser la carrière des armes. C'est à ce moment que Jean de Bourbon, comte d'Anghien & de Soissons, le « mit au rang des siens » (1). Mais Olivier de Magny n'était pas soldat, il n'avait même pas le courage banal qui nous pousse à faire face à l'adversité. Dans son émoi, il cherchait partout un appui & il demandait pardon à Dieu, car il voyait en son infortune la punition de ses poésies légères. La crainte lui dicta donc le sonnet suivant, qu'il convient de citer en entier comme un morceau véritablement original.

*Dieu qui regis d'vn clin d'œil seulement
L'espace entier de ceste masse ronde
Et qui repais de ta grace feconde
Ceus qui craintifs t'adorent humblement,*

*Baisse ton chef, & fauorablement
Fai qu'à mon cri ta clemence responde,
Me deliurant de l'angoisse profonde
Qui me tient pris trop miserablement.*

*Si quelque fois sur ma lyre d'iuoir
l'ay fredonné le merite & la gloire
D'vne beauté que le tems domtera,*

*Ores, frapé d'vne plus viue atteinte,
De ta grandeur si diuinement sainte,
Mon cœur, ma voix, & mon luth chantera.*

(1) Odes, I, 13. Jean de Bourbon avait alors 25 ans.

Grâce à l'entremise des poètes qui avaient applaudi au livre des *Amours*, grâce principalement à l'influence de François de Charbonier, Magny trouva dans le maître des requêtes de la maison du roi, Jean de Saint-Marcel, le soutien qu'il cherchait. Le métier des armes ne lui agréait point. Cependant il ne se sépara pas sans hésitation, sans doléances surtout, du prince qui l'avait attaché à sa maison. Ses amis l'exhortaient à se consoler. François de Charbonier lui écrivait, comme s'il se fût uniquement agi du deuil de Salel :

*Pourquoy Magni te geines tu toy mesme
Faisant couler tant de pleurs de tes yeulx,
Et des accens d'une complainte extreme
Remplissant l'aer & la terre & les cieulx ?*

*Te geines tu pour ton Homere
Ton Salel que la mort amere
A faict deualler au tombeau,
Pleure-tu pour sa vie esteinte,
Ou si tu formes ceste plainte
Pour le ranimer de nouveau ?*

*Laisse Magni ces rongeardes tristesses,
Seche Magni, seche l'un & l'autre œil
Et de ces pleurs & moins de ces detresses
Ne pense point le tirer du cercueil.*

*Vault il pas mieulx t'employer donc à dire
Gentil Magni, le diuin de son mieulx,
Et des fredons de ta mignarde lyre
Le transformer en un astre des cieulx ?*

*Faiç le donc, Magny, car ta perte
Est presque defia recouuerte
Par l'appui de mon d'Auanfon
Qui partout te vante & te prise (1).*

Du Bellay, plus intimement lié avec Magny & plus au fait de ses véritables sentimens, l'encourageait ainsi à prendre une détermination :

*Or donc, Magny, puisque le ciel
A confié d'un attique miel
Tes vers sucrez, laisse les armes
Et chante l'amour & tes larmes :
Estant certain quoy que tu sois,
Qu'entre les poëtes françois,
Tu tiendras le lieu d'un Catulle
D'un second Properce, ou Tibulle.*

*Donques Magny, te tairas tu ?
Non tu chanteras la vertu
De ton grand Auanfon qui vse
De plus grand douceur à ta muse
Mariant au graue soucy
La muse & la musique aussi,
Comme un Mécene dont la gloire
Doit à Virgile sa memoire (2).*

(1) V. les vnzieme & douzieme livres de l'Iliade d'Homere, traduits de grec en françois par feu Hugues Salel. Paris, Sertenas. 1554. F° I iiij.

(2) OEuvres de J. du Bellay. Edition Marty-Laveaux, II, p. 330.

Toutes ces citations, ces menues particularités ont quelque importance. Elles servent à reconstituer une existence demeurée longtemps obscure & elles nous permettent d'assigner une époque à peu près exacte à des incidents qui jusqu'à ce jour n'avaient pas de date certaine.

A la fin de 1553, Magny était devenu le secrétaire de Jean d'Avançon, qu'il accompagna à Rome près du pape Jules III. Le motif précis de ce voyage échappe aux investigations; mais ce que l'on connaît mieux est l'itinéraire suivi par les voyageurs. Une des premières étapes fut Lyon, où le poète s'éprit de Louise Labé. Magny avait été précédé dans le groupe lettré qui entourait la Belle-Cordière par sa réputation de poète galant. Sur la foi de son livre des *Amours*, il avait été jugé digne d'un accueil empressé. Jacques Pelletier, du Mans, qui depuis 1550 était venu se fixer à Lyon, se fit l'interprète des sympathies acquises à Magny, & il lui adressa, comme un témoignage de sa bienvenue, le sonnet que nous rapportons ici dans toute sa singularité:

*Le bruit, Magni, donne une connoissance
Antre les keurs, par un dous conceuoer
De la vertu, qui emeut le deuoer,
E d'amitie suscite la neissance.*

*Ton nom volant a u cete puissance,
E toe sans toe bien souuant m'a fet voer :
Mes je connoe pour plefir receuoer,
Combien peut plus la viue connoissance.*

*A contempler une moëtie de toe,
Ie n'employé de moë qu'une partie :
Mes or, que tout je te voe e je t'oe*

*I'é raffamblé ma vertu departie
Pour t'ofrir tout : E defire augmanter
Ce tout, pour plus qu'un tout te presanter (1).*

Olivier de Magny a raconté dans son ode à Anthoine Fumée, grand rapporteur de France, comment

*Aupres de ce pont,
Opposé vis à vis du mont
Du mont orgueilleux de Foruiere,*

*Ie ne sçay quelle belle fleur,
... Soubdain esclauant son cœur
Le fait changer en vne roche (2).*

Il est donc plus intéressant de suivre le poète en Italie. Une des étapes les plus cruelles a été pour lui le passage des Grifons que l'on franchissait aussi en venant de Bâle par Zurich. Magny a gardé un implacable souvenir de cette partie de son voyage. J'aymeray mieux, dit-il :

(1) *Art poétique*, de Jaques Peletier du Mans. Lyon, Jan de Tournes, 1555. Opuscules in fine.

(2) *Odes*, I, 124. Cette pièce a été publiée en 1555, avec les œuvres de Louise Labé, dans les poésies à la louange de la Belle-Cordière.

*Auoir sur mer vn grand oraige,
Trente iours tout de reng en danger de naufrage,
Mais que de ce danger n'aduinsent les effets :
Que passer aux Grisons la Vrigue & la Berline,
Le pont de Camogasc & le pont Arrafine (1).*

Géographiquement, il y a là des indications qui valent que l'on s'y arrête. Les voyageurs comme Olivier de Magny ne sont pas prodigues de pareils renseignements & l'on ne peut guères les leur demander. Quand donc ils nous dévoilent un coin de la carte routière de leur temps, il est juste d'y donner quelque attention.

Les divers passages signalés par Magny ouvraient accès dans l'Italie par la vallée de l'Adda. Mais il fallait d'abord entrer de la vallée du Rhin dans l'Engadine, & de cette autre vallée dans celle de l'Adda. La Vrigue & la Berline sont l'une, le col de l'Albula, & l'autre, celui du Bernina, le Mont-Blanc de l'Engadine. Le pont de Camogasc désigne à son tour le double hameau de Punte & de Campo vasto (en roman Campo gascho) situé au pied de l'Albula, en regard d'un autre village qui se trouve également dans la vallée de l'Inn, au bas de la montée du col du Bernina ; c'est Pontresina, le pont Arrafine d'Olivier de Magny (2).

Cette double étape à travers des solitudes arides &

(1) *Souspirs*. Sonnet 149.

(2) Tous ces éclaircissements m'ont été donnés par M. Ch. Durier, l'auteur de publications & de conférences remarquées sur le Mont-Blanc & les passages militaires des Alpes.

des déserts de roc où l'on rencontrait de pauvres hameaux, durait trois jours & imposait des haltes répugnantes dans de sordides auberges. Magny, habitué à des gîtes plus somptueux & à des hôtes opulents, s'estimait fort mal à l'aise, & quoique cette épreuve fût de courte durée, il s'en plaignait comme d'une interminable torture.

D'Avanfon passa trois ans en Italie. Il vit Jules III succomber au milieu de l'indifférence publique, il assista aux obsèques de Marcel II, qu'une mort prématurée enleva après vingt-et-un jours de pontificat; enfin il prit part à l'élection de Paul IV, avec qui il négocia le traité secret du 16 décembre 1555. La trêve de Vaucelles étant venue à la traverser du projet d'occupation des Deux-Siciles par les Guise au nom du roi, d'Avanfon quitta Rome le 31 octobre 1556, & le 13 novembre suivant, il traversait Ferrare où il recevait de Renée de France & du cardinal d'Este pour monsieur de Guise, deux lettres de recommandation, qui lui étaient remises, comme s'il eût été nécessaire de consolider son crédit à la cour de France (1).

Pendant le séjour de Jean d'Avanfon en Italie, Magny, comme du Bellay, tint près de son maître le modeste emploi de secrétaire. On a beaucoup exagéré l'importance de ces fonctions, qui consistaient surtout en soins domestiques. En Italie, à Rome principalement, l'action diplomatique était répartie entre quelques per-

(1) Voir les *Mémoires-Journaux de François de Lorraine*, Collection Michaud & Poujoulat, p. 305.

sonnages, & les familiers mêmes des hommes les plus engagés dans la politique étaient laissés dans l'ignorance des moindres questions d'Etat. La preuve de cet isolement se trouve dans les plaintes répétées des poètes secrétaires d'ambassades. Au milieu de dignitaires taciturnes & peu disposés à sortir de leurs préoccupations pour écouter & applaudir de beaux vers, ils se prennent à regretter la cour de France, où les politiques sourient & se prêtent sans répugnance aux fêtes de l'esprit aussi bien qu'aux réjouissances mondaines.

Une démonstration tout-à-fait convaincante en ce sens nous est fournie par Olivier de Magny lui-même. Quand la trêve de Vaucelles vint renverser l'œuvre de son maître, il n'hésita pas à tourner en dérision tous ceux dont ce pacte inattendu mettait à néant les espérances. Impitoyable à cause de son ignorance, le poète raillait de grands personnages & parmi eux son protecteur; mais nul n'était tenté de le punir de sa légèreté, parce qu'il avait pour lui l'excuse de sa bonne foi.

Olivier de Magny fit plusieurs fois le voyage de France pendant que d'Avanson restait à Rome, pour y soutenir la politique de Henri II. C'est dans ses tournées comme courrier de cabinet, en 1554, que Magny eut l'occasion de revoir Louise Labé.

A l'un de ces voyages, Magny crut s'apercevoir que d'autres avaient pris sa place dans le cœur de Louise. Enfin il imagina que Claude Rubys, avocat lyonnais, devait être le rival préféré. Dans cet état d'esprit où le doute amène le soupçon, Magny se vengea lâchement. Afin de punir Louise de sa légèreté, il écrivit pour Guil-

laume Aubert (Odes. IV, 133) les strophes où il glorifie l'infidélité & tire orgueil de son inconstance. Plus tard, lorsqu'il se crut certain de l'amour de Louise pour Claude Rubys, il adressa à sire Aymon des stances où l'outrage & la délation revêtent les formes les plus raffinées & les plus odieuses. Mais dans cet acte de jalousie envenimée jusqu'à la scélératesse, la violence de Magny se tourne contre lui, & vis-à-vis de l'homme qu'il voulait couvrir de honte, il reste marqué d'une ineffaçable flétrissure (1).

C'est sans doute aussi comme porteur de dépêches confidentielles que Magny put être admis auprès de Diane de Poitiers, à Anet. La description très-détaillée qu'il a donnée du dessin des jardins du château ne permet aucun doute à ce sujet. Il a été reçu comme un agent fidèle dans la demeure de la favorite devenue maîtresse du palais & premier ministre. Aussi bien il était le secrétaire de Jean d'Avançon, que la duchesse de Valentinois avait poussé au conseil du roi, comme elle avait obtenu les sceaux pour Jean Bertrandy, afin de se ménager auprès de Henri II des ministres dévoués à ses intérêts (2).

(1) Il était dans la destinée de Louise d'être déchirée par ceux qui s'étaient disputé ses faveurs. Ce Claude Rubys, que M. Blanchemain a signalé comme le rival de Magny (*Etude sur Louise Labé*, p. 32), devait être à son tour l'un des plus violents détracteurs de la Belle-Cordière.

(2) En certaines circonstances, d'Avançon fut l'homme d'affaires de Diane de Poitiers. En 1559, il stipula pour la maîtresse du feu roi, dans l'échange du château de Chenonceaux pour le château de Chaumont. Cette dernière résidence était cédée par le cardinal de Lorraine, agissant au nom de Catherine de Médicis.

L'exagération a souvent conduit les biographes à grossir d'incidents imaginaires la vie de leur personnage. Tel n'est point ici le cas. Olivier de Magny fut parmi les hôtes du château d'Anet l'un des plus modestes; mais il a laissé de son séjour dans cette résidence princière des preuves indiscutables. Un hôte de passage n'aurait pu, comme il l'a fait, décrire le dessin des parterres ni surtout montrer que, dans ses caprices, l'ordonnateur du jardin était resté un peintre de blason.

Androuet du Cerceau qui, dans ses *Portraits des plus excellents bastiments de France*, a donné la description du château de Diane, a omis de reproduire la décoration des jardins. Magny reste donc aujourd'hui pour ce côté de l'histoire d'Anet un témoin à consulter.

Après avoir passé en revue

*Le grand Croissant
De peu à peu se remplissant,
L'escuffon des armes de France
Qui royalement couronné
Est d'un bel ordre environné,
Encor la lettre,
La lettre première du nom
Du Grand Henri,*

Le poète décrit l'écuffon

*De ceste reine grande
Qui dessus la France commande,
Où d'un côté sont my partiç*

*Les trois fleurons des royaux lis,
De l'autre coté se tesmoigne
Comme de Florence elle vient
Comme Lauragois elle tient
Et qu'elle est du sang de Boulongne (1).*

*A costé gauche on veoid dressé
Vn Losenge bien compassé
Où en l'une des moitié sortent
Les croix que ceux de Brézé portent,
Et en l'autre on void des bezans,
Des fleurs de lis & des croissans
Et vn chef endenté encore
Qui sont les armes de Poytiers,
De Coutron & de Saint-Valiers (2).*

(1) Par sa mère, Madeleine de la Tour, Catherine de Médicis était l'arrière petite-fille de Bertrand de la Tour, comte de Lauragais, & antérieurement comte de Boulogne.

(2) L'écusson mi-parti de Diane de Poitiers se blasonnait ainsi :
Au 1^{er}, d'azur à huit croisettes d'or posées en orle autour d'un écusson d'or comblé d'azur & l'azur rempli d'argent, qui est Brézé ;
Au 2^e, écartelé, 1 & 4, d'azur à six bezans d'argent au chef d'or, qui est Saint-Vallier ;
Au 2^e, d'azur semé de fleurs de lys d'or, au quartier d'argent, à trois croissans mal ordonnés de gueules, qui est concession du roi ;
Au 3^e, d'argent aux emmanchés de sable, qui est Coutron.

Ces emmanchés de sable (que Magny appelle un chef endenté) étaient les armes de Nicolas Ruffo, marquis de Coutron, marié à Marguerite de Poitiers, & mort sans postérité.

Cette mosaïque formée sur les pelouses d'Anet avec les armes du roi, de la reine & de la maîtresse d'Henri II, nous paraît aujourd'hui d'un goût détestable. Elle était moins sévèrement jugée du vivant de Diane de Poitiers. La puissance de la duchesse de Valentinois lui permettait des audaces qui, de la part d'une concubine vulgaire, eussent passé pour d'insupportables impertinences. Diane avait fini par être considérée comme un ministre qui guidait le roi jusque dans les manifestations les plus intimes de sa vie privée. Ainsi elle prenait sur elle de rappeler Henri II à l'accomplissement de ses devoirs d'époux (1). Elle avait refusé la légitimation de la fille qu'elle avait eue du roi, & ses contemporains, la voyant sans cesse dominée par des raisons politiques, oubliaient qu'elle était femme. Elle avait des ennemis & des partisans comme un homme d'État.

Auprès de la favorite & de Henri II, d'Avançon jouissait d'une incontestable influence. Allié par sa

(1) Diane n'était pas seulement le premier ministre ; elle faisait aussi fonctions de médecin de la maison du roi. Guillaume Chrestien, qui lui a dédié sa traduction du livre de Jacques Sylvius : *De la nature & utilité des moys des femmes* (Paris, Guill. Morel, 1559), entre à ce sujet dans les plus complets détails. Après avoir rappelé à Diane qu'elle donna ses soins à Catherine de Médicis, malade à Joinville « devant le siège de Metz » ; qu'elle guérit d'un flux dysentérique Henri II à Sedan « tost après la prise d'luoy » ; il ajoute qu'elle « a eu soing non seulement de la conception & natiuité de leurs enfants, mais aussi à les faire deuenement nourrir par femmes nourrices vigoureuses, saines & bien complexionnées. » Ouv. cit. pp. 107 & suiv.

femme (1) aux Alleman Laval, dont une fille avait été la mère de Pierre Terrail, possesseur du château Bayard (2) qu'il avait acheté de Madame de Poiffieu, nièce du bon chevalier, il avait été appelé du parlement de Grenoble au conseil du roi. Mais cette fortune rapide n'avait pas, comme celle de Bertrand, provoqué de vives colères. L'élévation de Jean d'Avançon ne nuisait à personne, tandis que celle de Bertrand avait été suivie de la disgrâce du chancelier Ollivier. Enfin, d'Avançon n'attachait son nom à aucune mesure vexatoire. Il aimait les arts & la poésie. Sa maison était ouverte à tous. C'est en tel point, disait Magny,

*Que l'on luy veoid tousjours
De poursuivants vn millier à l'entour.
L'un tout botté qui frechement arriue,
Luy met en main vne lettre missive,
L'autre vn placet pour être remboursé,
Ou pour tacher d'estre recompensé,
L'un le poursuyt de sa requeste prendre,
L'autre son droict tasche à luy faire entendre,
Il les oyt tous (3).*

(1) Philippine Alleman d'Allières, fille d'Humbert Alleman, seigneur d'Allières, & d'Hélène Alleman de Laval.

Voir Guy Allard. *Histoire Généalogique des Familles de... & de Saint-Marcel*. Bib. nat. Ln. 2, 47, pp. 74 & suiv.

(2) En 1581, le château Bayard sortit de la famille d'Avançon par le mariage d'Anne, fille unique de Laurent, dernier du nom, avec Balthazar de Simiane, marquis de Gordes.

(3) *Odes*, I, 151.

Notre poète dut à sa bonne humeur & à l'affabilité de Jean d'Avanfon de devenir le familier de son protecteur. Quand celui-ci maria sa fille Loyse avec Jehan Flehard, président en la chambre des comptes de Grenoble, Magny fut chargé d'écrire l'épithalame des deux époux. Ce poème qui, par sa liberté d'allure, diffère absolument des modèles du genre, prouve que l'auteur était, dans la maison de son maître, un petit majordome à qui l'on donnait licence de tout dire. Il n'est personne que le poète ne gourmande en cette occasion. L'époux qui tarde est vivement réprimandé. L'aumônier, de son côté, reçoit cette admonestation :

*Vous aumosnier, ayez en soin
De diligenter vostre office,
Afin que l'époux au besoin
Par vous trop long temps ne languisse.*

Puis vient le tour des parents :

*Sus doncques parents despechez,
Vn chacun de vous se retire,
De peur que presents n'empeschez
Le plaisir d'un si doux martire.
Mais avant donnez le bonsoir
A ceste couple embefoignée,
Et demain nous la viendrons voir
Auecques l'aulbe saffranée.*

L'intimité d'Olivier de Magny avec d'Avanfon & sa

famille porta ses fruits. Le président du conseil privé se souvint un jour du poète qui avait été son compagnon de voyage en Italie, son courrier de cabinet & le génie familier de sa maison. Le 31 mai 1559, Magny, nommé secrétaire du roi, prit la place d'Antoine de Loynes, résignataire en sa faveur. La fortune qui avait été douce au poète lui montrait tout à fait bon visage. Il arrivait jeune encore à un poste fort envié & fortait de la dépendance où il avait passé ses premières années. Ce bonheur ne dura pas longtemps. Avant le 31 juillet 1560, Magny était enlevé par une mort prématurée & Victor Brodeau lui succédait (1). Les renseignements sont défaut sur une fin aussi inattendue. Il y a plus : à l'exception d'un seul, Guillaume du Buys, les poètes amis de Magny n'ont laissé dans leurs œuvres aucune pièce qui témoigne de leurs regrets. L'unique hommage de Guillaume du Buys à la mémoire de son compatriote nous semble donc utile à recueillir. Dans l'obscurité où s'est éteinte la vie de Magny, nous n'avons pas le droit d'écarter le plus mince document. Voici en conséquence les vers que du Buys, ramené mourant d'Italie, a consacrés à la perte de son ami :

*Lorsque les doux appas de ta gaye ieunesse
N'estoient encore amis d'une caute raison,
Tout content tu vivois en si verte saison
Et si auois tout iour peinte au front l'allegresse.*

(1) Abr. Teftereau. *Histoire chronologique de la grande chancellerie de France*. Paris, 1710, I, 131 & 135.

*La Muse de ses vers te faisoit grand largeffe,
Et sans travail aucun t'en donnoit à foison:
Mais lorsque tu dressas ton mesnage & maison,
Et qu'aux riches estats tu pris soigneuse adresse:*

*La faueur qu'il fallut des grans te mendier
Au lieu de promptement au soin remedier
Qui desia s'encharnoit dans ton ame gentile:*

*Ne te monstra soudain le visage si doux
Que tu meritois bien au iugement de tous,
Et la mort la rendist, Magny, tost inutile (1).*

Ces vers donnent à penser qu'Olivier de Magny se maria vers le même temps qu'il fut nommé secrétaire du roi. C'est en ce sens du moins qu'on peut entendre ces mots : *dresser son mesnage & maison*. Il n'y a là toutefois qu'un indice bien isolé, plus propre à éveiller l'attention qu'à justifier une hypothèse. Sur ce point les contemporains de Magny restent muets, & le poète ne nous a rien laissé dont on puisse tirer quelques éclaircissements. Toutes ses œuvres même ne nous sont point parvenues. Les *Vestales*, annoncées par Arnoul l'Angelier dans l'avertissement qui fait suite à l'hymne sur la naissance de la princesse Marguerite, nous semblent un livre absolument perdu. Selon toute apparence d'autre part, la traduction du Zodiaque de la vie, de Marcel

(1) OEuvres de Guillaume du Buys. Paris, Guillaume Bichon, 1585, f° 193.

Palingène, a été abandonnée. Cette grosse entreprise a excédé la patience de Magny comme elle a lassé les forces de Scévole de Sainte-Marthe (1).

Suivant l'historien quercinois Lacoste, dont les manuscrits sont conservés à la Bibliothèque de Cahors, Magny aurait été enterré à Notre-Dame de la Daurade. En 1708, lors de la démolition de cette vieille église pour l'établissement du jardin de la préfecture, on découvrit plusieurs tombes qui ne furent pas conservées. L'une d'elles portait cette inscription :

AISSI MAGNI FICAT.

Quoique cette inscription rappelât les curiosités lapidaires recueillies par Estienne Tabourot dans les *Bigarrures* & qu'il convînt de l'accueillir avec réserve, Lacoste n'a pas hésité. Il avait vu la pierre tombale ; elle lui semblait d'une antiquité respectable ; l'épithaphe pouvait se traduire par : Ici Magny est enterré ; l'historien quercinois a donc résolument conclu qu'il s'agissait de notre poète.

M. Dufour s'est à bon droit montré plus circonspect. Il a rapporté l'anecdote de Lacoste, en se bornant à

(1) La première édition du *Zodiacus Vitæ, sive de Hominis vita, studio ac moribus optime instituendis*, libri XII, est de Venise, in-8. Ce doctrinal, condamné comme un livre dangereux, a été traduit en Anglais en 1565 par Barnabee Googe. London, Rafe Newberie, in-16, goth.

La seule traduction complète qui ait été donnée en français est de de La Monnerie. La Haye, 1731, in-12.

ajouter « que Magny était né sur la paroisse de N.-D. de la Daurade & que toute sa famille y habitait (1). » Pour nous, la défiance nous paraît bonne; néanmoins, tout en attendant que des témoignages plus graves permettent de prendre un parti, nous ne croyons pas devoir passer sous silence une particularité qui après tout offre quelque intérêt. A défaut de l'histoire, ayons la légende, non pour nous en contenter, mais pour en faire sortir le vrai.

E. COURBET.

(1) Extrait d'une lettre du 2 août 1872, que M. Blanchemain a bien voulu nous communiquer.



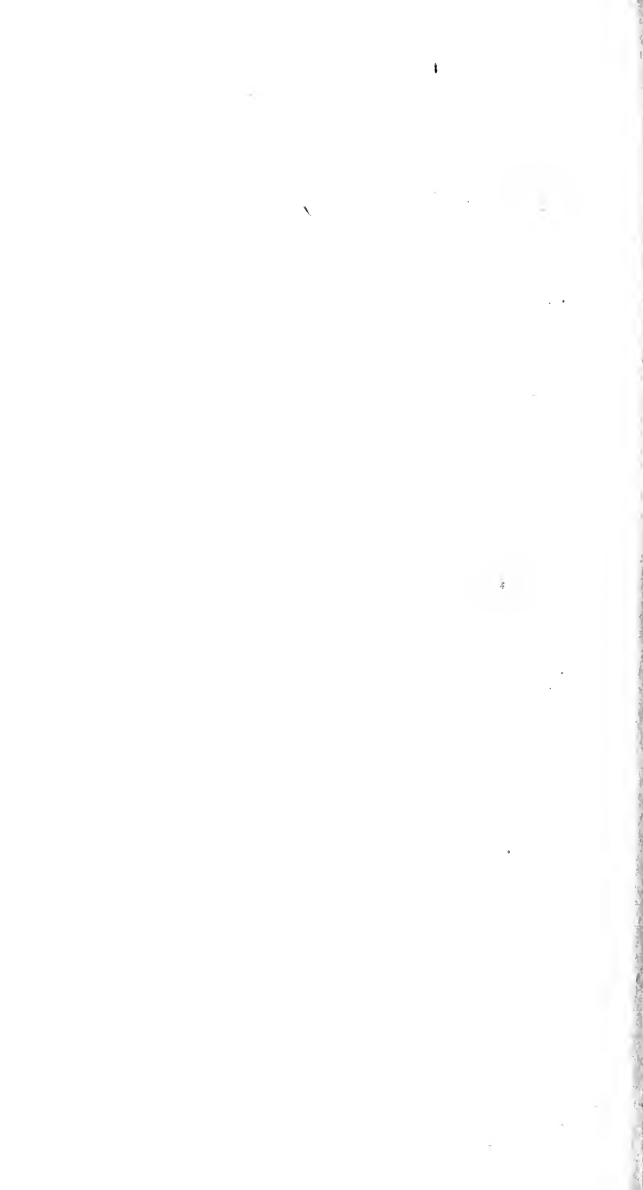
LES
ODES D'OLI-
VIER DE MAGNY
DE CAHORS
en Quercy.



A PARIS,
Chez André Wechel, rue saint Jean de Beau-
uais, à l'enfeigne du cheual volant.

1559

Avec priuilege du Roy.





A MONSEIGNEVR D'AVANSON

CONSEILLER DV ROY EN SON PRIVE CONSEIL.

ODE.

JE ne pris oncq' plaisir à venir deuant
toy,
Sans t'aporter, Seigneur, quelque
chose de moy :

*Des Perses imitant la façon memorable,
Qui tousiours apportoyent vn present honorable
En allant vers leur Roy, par cela faisant veoir
La grandeur de leur Prince, & leur humble deuoir.*

*Ce qu'ores ie t'apporte est chose bien petite,
Au respect du present que ta grandeur merite,
Mais tu ne laisseras d'un acueil bien humain
A recevoir le don qui te vient de ma main,
Et ne blasmeras point ma volonté si bonne,
Veu que ce que ie puis te donner, ie te donne.*

*Je n'enfle point icy le stile de mes vers,
Ny ne voys recherchant des argumentz diuers
Tonnant en mes propos : pour cest œuvre t'apprendre,
Il me suffit sans plus si ie te fais entendre
Que pour me bien heurer d'un immortal renom,
L'ay le front de mon liure honoré de ton nom.*

*Ne me contentant pas de celebrer ta gloire,
(Comme prestre immortal des filles de Memoire)
Ny de vanter ton heur-seulement en vn lieu :
Car au commencement, à la fin, au milieu,
(Si Phebus ne me ment) ta louange tressaincte
L'ay de cent traictz dorez eternellement peincte.*

*Quelque fin repreneur voudra dire, pourquoy
Je ne donne ce liure à quelque autre qu'à toy,
Quand il lira dedans les Odes que i'adresse
A maint Prelat, & Prince, & à mainte Princeesse :
Mais le desir que i'ay d'ingrat ne demeurer,
Me fait à leur grandeur mon deuoir preferer.*

*Car i'ay en tant de lieux, & en tant de manieres
Esproué tes bontés & faueurs coustumieres,
Qu'il me faut à bon droit euter AVANSON
Du vil blasme d'ingrat le vice & le soupçon :
Le soupçon que ie hay d'une hayne aussi forte,
Que ie hay l'approcher de l'infemale porte.*

*Aussi qui mieux que toy peut ce don meriter ?
Et à qui mieux qu'à toy le doy-ie presenter ?*

*Toy qui de mon labeur te servir ne refuses,
Toy que lon peult nommer le protecteur des Muses,
Qui soustiens leurs honneurs, & tous leurs nourrissons,
Et qui n'as rien plus cher que leurs douces chansons.*

*Le Soleil qui tout void, ne void point sur la terre
Vn qui conseille mieux pour la paix & la guerre,
Ny qui tesmoigne mieux les merites d'autrui,
Ny qui mieux s'acommode au regne d'auioirdhuy
Pour cognoistre l'humeur ou d'vn Pape ou d'vn Prince,
Et servir son Seigneur en estrange prouince,*

*Et ne void point encor sous la voute des cieux
Vn qui soit plus acort, & moins ambitieux,
Ny qui derobbe mieux de sa langue faconde,
Et de son doux maintien les cueurs de tout le monde,
Ny qui soit plus requis pour servir vn grand Roy,
Ny qui merite mieux l'eternité que toy.*

*Ouvre doncques ta main, & pren ce petit liure
Qui par toy se promet mille siecles suruiure,
Soustenant mon party, contre le mesdisant
Qui voudra trop malin offencer ce present :
Car il craint plus cent fois sa pointure trop rude
Que les vers, qui les vers rongent dans vn estude.*

LE PREMIER LIVRE

DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY QVERCINOIS.

A Madame Sœur du Roy.

ODE.

MAINTENANT *que de toutes partz*
Nous voyons que l'horrible Mars
Trouble nostre Europe mutine,
Parmy tant de guerre & de sang,
Pourroit bien tenir quelque rang
Des Muses la tourbe diuine ?

Et toy Princeſſe en qui les Dieux
Prodigues reſpendent leur mieux
Te plairoit-il l'oreille tendre
Pour eſcouter cette chanſon, ~
Ores qu'un tant horrible ſon
Bellonne nous vient faire entendre ?

Bien que ces Sœurs ne cherchent pas
Les fiers & dangereux combatz,
Toutesfois apres vne guerre
Touſiours elles chantent l'honneur
D'un Roy vainqueur & de ſon heur
Rempliffent le ciel & la terre.

Et bien que ton Frere à present
Darde son feu le plus nuyfant
Sur le ieune Roy des Espaignes,
Pourtant tu ne laiffes par fois
D'escouter le luth & la voix
De ces neuf sçauantes Compagnes.

Aussi sur leurs tertres iumeaux
Elles r'ont faict dedans leurs eaux
Puyser leurs graces eternelles :
Sachant que tu n'ignorois pas
Que parmy les plus doux esbatz
Rien doux ne peult estre sans elles.

Iadis Iunon ayant son cœur
Rempli d'vne amere rancœur,
Contre ces neuf Musiciennes,
Pour auoir pere Iupiter,
Leur fist vn debat susciter
Par les trois sœurs Siciliennes.

Le dy ces trois Syrenes Sœurs
Qui de leurs charmantes douceurs
Attiroyent en l'Isle fleurie
Mainte nauire, & maint nocher
Pour au choc de quelque rocher
Luy briser sa barque & sa vie.

Ces trois par la Royne des cieux
Hastant vn vol audacieux,

*S'en vindrent sur le mont Parnasse
Trouuer les Muses, & tenter
Qui d'elles auroit à chanter
Plus de douceur & plus de grace.*

*Mesmes s'orgueillissant en vain,
Elles commencerent soudain
D'affiller leur langue sucrée,
Pour l'honneur du chant recevoir :
Et d'ordre en chantant esmouuoir
Des Muses la tourbe sacrée.*

*Or, elles chanterent comment
Pluton éprouua le torment
Que donne l'enfant d'Ericine :
Et comme ardemment forcené
Dans vn char brauement trayné
Il s'en vint raurir Proserpine.*

*Or, elles dirent les trauaux
Qu'auoit eu par montz & par vaux
Et iour & nuict sa triste mere :
Ore la peine & le soucy
Qu'elles auoyent souffert aussi
En cherchant leur Compagne chere.*

*Comme les Dieux prenans pitié
De leur peine & de l'amytié
Qu'elles portoyent à la Pucelle,
Mirent des asles sur leurs doz*

*Pour mieux la chercher sur les flots
Et par la terre vniuerselle.*

*Comment (ô Ceres) tu t'en vins
Lasse de porter tes deux Pins
Trouuer au ciel l'enfant de Rhée,
Et pour la fin de ton recours,
Plorant, implorer son secours
Pour r'auoir la Nymfe egarée.*

*Comme ce Dieu, des Dieux le Roy,
Qui l'auoit faiât naistre de toy,
Te voyant tant de pleurs épandre,
S'elle n'auoit gousté du fruit
Qu'on gousté en l'éternelle nuit
T'accorda te la faire rendre.*

*Mais estant las, hélas ! trop seur
Que cét infernal Rauisseur
L'auoit d'en sauouer contraincte
A l'heure-à l'heure en te fachant,
Et tes blondz cheveux arrachant
Ceres tu redoublois ta plainte.*

*Quand Iupiter pour t'apaiser
S'en vint doucement te baiser,
Comme il fist la mere d'Enée,
Lors que Iunon dépité encor
Du present de la pomme d'or
S'opposoit à sa destinée.*

*Te iurant par les eaux d'embas,
Contre les loix de ce repas
Que tu recouvrerois ta perte,
Et qu'encore vn temps demourois
Auecques ta fille, & pourrois
Guerdonner ta peine soufferte.*

*A tant les Syrenes cessant
Leur chanson, & la finissant
Par ceste infullible promesse,
S'atendans l'honneur emporter
S'arresloyent, afin d'escouter
Celle des vierges de Permesse.*

*Quand voicy neuf diuines voix
Qui s'acordans tout-à-la-fois
Dirent tant de douces merueilles,
Que leur son par l'air s'épandant
Tiroit soubdain de l'attendant
L'esprit rauy par les oreilles.*

*Elles dirent que cettuy-là
Qui premier sur la mer alla
Fendant les plaines de Neptune
Ne tenta les endroits plus creux,
Ny les destroitx plus dangereux,
La craignant de courir fortune.*

*Mais bien sagement par les bordz,
Mal instruit encore aux effortz*

*Des fiers tourbillons de l'orage,
Se promenoit à l'enuiron,
Et du choc du rude auiron
S'asseuroit tousiours le courage.*

*Depuis la pallissante peur
S'amortissant dedans son cuer,
Pour ourdir sa nouvelle trame,
Il alloit vn peu plus auant,
Puis vn peu desia fait sçauant
A guider la barque & la rame.*

*En fin l'audace qui l'éprit,
Luy fit resouldre en son esprit
Vne entreprise emerueillable
Par vn art incogneu, faisant
A nature contredisant,
Que la mer deuint nauigable.*

*Tant que l'orgueil des ventz diuers,
Ny la froidure des hyuers
Ny la plus horrible tempeste
Ny les rocqz que l'eau peult cacher,
Ne peurent iamais arracher
Ceste entreprise de sa teste.*

*Ains mettant ses desseins à chef,
Il franchit avecques sa nef
L'Egée mer, & l'Ionie :
Puis reuint, monstrant à l'abord*

*Sur son tillac, & sur le port
Signe d'allegresse infinie.*

*Aussi quand quelcun entreprend
D'executer vn œuvre grand,
Il ne fault point qu'il le commence
Sans le preuoir, à celle fin
D'en faire meilleure la fin,
Et moins douteuse l'assurance.*

*A tant ces Vierges appaisant
Leurs douces voix en se taisant,
Donnerent fin par cét exemple
A leur chant si bien acheué,
Digne vrayment d'estre engraué
Par Mnemofine dans son Temple.*

*Tandis Apollon assistant
Pour departir au mieux chantant
Sans faueur le iuste merite,
Branlant son chef deux & trois fois,
Dit que des filles d'Achelois
La chanson n'estoit si bien dite.*

*Et pour leur monstrier clerement
Qu'el's auoient trop legerement
Affailly ces Sœurs immortelles,
Il couppa leurs aïstes soubdain,
Puis en façonna de sa main
Trois fois trois coronnes pour elles.*

*Voila comment ce docte Chœur
Demeura, Princeſſe, vainqueur
Des trois attrayantes Syrenes,
Contrainctes de ſe repentir
De leur erreur, & de ſentir
A leur dam leurs empriſes vaines.*

*Et deſlors Euterpe arreſta
De deux plumes qu'elle ietta
Les plus belles de ſa couronne,
Qu'vn iour el' me les donneroit,
Et que mon pouce en traſſeroit
Le ſainct honneur qui l'environne.*

*De l'vne de ces deux auffi
I'ay deſſeiné cette Ode cy
Qu'humblement i'appens à ta gloire :
De l'autre, Vierge, ie m'atens
Eſcrire auant que ſoit long temps
De mon grand Prince la victoire.*

*Faiſant entendre par mes vers
Comme par maintz endroitz diuers
Il eſtend les champs de ſa terre :
Et qu'encor le Soleil n'a veu
Vn Prince d'honneur ſi pourueu,
Ne ſi courageux à la guerre.*

*Meſme que le Rhin confeſſant
Que c'eſt le Roy le plus puiſſant,*

*La Meuze auffi deffus fon onde
Voyant tant de vaillantz effortz,
Bruyt & rebruyt contre fes bordz
Que c'est le plus grand Roy du monde.*

A JEAN DE BOVRBON

Conte d'Anghien & de Soiffons.

ODE.

DESORMAIS, *Muses aux beaux yeux,*
Quand vous voudrés parler des Dieux
Il vous faut Apollon eslire :
Apollon, ce docte vainqueur,
Qui guide si bien vostre Chœur
Par les sons diuins de sa lyre.

*Car c'est luy qui plus entre tous
Se void plus souuent entre vous,
Et qui plus augmente voz gloires
Honorant non moins voz chansons,
Et le front de voz nourrissons,
Que ses plus insignes victoires.*

*Aussi, Pucelles, deformais
Si deffus voz iumeaux sommetz*

*Vous voulez chanter quelque Prince,
Allez au sang Bourbonyen,
Choisir le Conte d'Anghien,
Digne de plus grande Prouince.*

*Car c'est vn des Princes ça-bas
Qui se plaist plus en voz esbatz,
Et qui plus vos vertus honnore,
Me daignant mettre au reng des siens,
Qui suys de voz musiciens
Cil qui plus ardent vous adore.*

*La doncques Pympleanes sœurs,
Respandez moy de voz douceurs,
Et faictes qu'heureux, ie raconte
Les trauaulx brusques & plaisans,
Où s'exerce en ses ieunes ans
Ce Prince mon maistre & mon conte.*

*A peine au terme de neuf moys
Ce Prince nay du sang des Roys
Sortoit hors des flancz de sa mere,
Mesme à peine il ouuroit les yeux
Pour veoir maintz & maintz Demidieux
Qui l'atendoyent avec son pere :*

*Lors que son pere trionfant
De l'heur qu'aportoit cest enfant,
L'assist sur sa sainte poitrine,
Puis le baisant plus de cent fois*

*Dressa sur l'aisle de sa voix
Au ciel cette oraison diuine.*

*O Dieu ! ò pere Olympien !
Qui respens le mal & le bien
Sur les humains en double sorte :
Fauorise d'un dextre esclair
Ce iour tant heureux & tant clair
Qui tant d'allegresse m'apporte.*

*Et permetz qu'auant que mourir
Je puyssé veoir si bien flourir
De cest enfançon la ieunesse,
Que vaillant comme un autre Hector,
Et suige en fin comme un Nestor,
Il soit l'appuy de ma vieillesse.*

*Permetz encor que quelque iour
Il vienne au paternel seiour
Veoir celle dont il vient de naistre :
Braue se conduisant parmy
Maint vaillant captif ennemy
Surmonté de sa seule dextre.*

*A fin qu'alors en luy faisant
Quelque grand & riche present,
Butiné parmy sa conqueste
Il paye l'angoisseux ennuy
Qu'elle a supporté ce iourduy,
De son mal causant nostre feste.*

*Ainsi prioit Hector iadis
Deuant sa femme, pour son filz
L'espoir futur de sa prouince:
Mais afin que plus viftement
Nous ourdissons nostre argument,
Retournons Muses à mon Prince.*

*A peine presque on le seuroit,
Que sa douce bouche il ouuroit
Pour former sa parole tendre,
Faisant de son commencement
Par maint mignard blandissement
Ses bonteſ diuines entendre.*

*Mesme honnorant son gouuerneur
(Deſ qu'il en euſt) du mesme honneur
Dont il auoit la face peinte,
Touſiours aſſis ſur ſon giron,
Ou fretillart, à l'enuiron
Touſiours plein d'yne honneſte crainte.*

*Sans luy iamais il ne bougeoit,
Sans luy iamais il ne mangeoit,
Ny iamais ne diſoit parole
Sans droit le regarder au front,
Craignant en tout d'eſtre trop prompt
Fors qu'au doux trauail de l'eſcole.*

*Ainsi le vaillant Pelien,
Le pié-leger Theſſalien,*

*En sa plus tendrette ieunesse
Ne bougeoit, ny prenoit repas,
Si son Phenix entre ses bras
Ne flatoit sa delicateſſe.*

*Ne lors qu'il s'enfloit deſpité
Deuant la Troyenne cité,
Contre le plus grand des Atrides,
Reffuſant ſes dix talentz d'or,
Ne vouloit trauerſer encor
Sans luy les campagnes humides.*

*Mais bien le daignoit arreſter,
Et faire ſoigneux apreſter
Vn liſt pour luy dans ſon nauire,
Tandis que tous les Grecz confuſz
Pour leur perte, & pour ſon refus,
Deſpereroient d'apaiſer ſon ire.*

*Mais laiſſons ce Duc eſtranger
Et venons, Muſes, à changer
Les derniers ſons de noſtre lyre,
D'autant plus qu'un hymne en ſes vers
Se parfait de fredons diuers,
D'autant plus il faut qu'on l'admire.*

*Mon Prince à peine eut le pouuoir
D'aller ſeul, qu'il vouleut auoir
Au flanc vne petite eſpée,
La commençant de s'animer,*

*Et d'un chaud desir d'escrimer
Ayant la poytrine eschaufée.*

*Depuis il prist son passetens
Toujours portant en son printens
Marqué de magesté Royale,
Ore à voltiger dextrement,
Ore à sauter allegrement,
Ore à la paume, ore à la balle.*

*Ore à veoir vn milan mourir,
Ore à veoir vn leurier courir
Après vn lieure en la campagne,
Ou chasser le cerf dans les boys,
Ou mettre vn sanglier aux abboys,
Imitant le Troyen Ascaigne:*

*Alors que la pauvre Didon
Bruflant' du feu de Cupidon,
S'assembloit avecques Enée
Au plus secret d'un antre creux,
Contentant son cueur amoureux
Soubz le faux voile d'Hymenée.*

*Puys le soir quand il reuenoit
Un luth en sa main il prenoit,
Fredonnant un chant de son pouce,
Comme Achil' souloit au retour
Des combatz qu'il faisoit le iour
Fredonner sur sa lyre douce.*

*Et s'il voyoit quelque beau dain,
Quelque poutre, ou quelque poulain,
Quelque-fois poursuyuant sa chasse,
Au soir quand il se retiroit
D'un creion au vif il tiroit
Sa beauté, sa taille, & sa grace.*

*Ou bien à lire il se plaçoit,
Ou lire à quelcun il faisoit,
Pour quelques exemples comprendre,
Jamais coucher ne se pouant
Sans auoir vn liure audeuant,
Comme souloit faire Alexandre.*

*Et voila les jeux vertueux
Où tu r'es, non voluptueux,
Exercé durant ta iouuance,
Que i'ay dit en cette chanson,
Attendant que d'un plus haut son
Le chante ta braue vaillance.*

*Car ore que tu ne r'esbatz
Qu'à ferir parmy les combatz,
En l'exploit des plus beaux faitz d'armes,
Il ne fault que parmy ces jeux,
Je mesle ce que courageux
Tu faiz aux plus rudes alarmes.*

*La doncq' Prince reçois en gré
Cet Hymne que t'ont consacré*

*Les vierges qu'enfantu Memoire,
Attendant que sur ses autelz
Entre les Princes immortelz
Le sacre encore mieux ta gloire.*

A DIANE DE POYTIERS

Duchesse de Valentinois.

ODE.

Si ie voulois égaller dignement
Vostre grandeur, ie ne sçaurois comment
Executer entreprise si haute,
Pour auoir tout, & de tout auoir faute:
Car en autrui ie ne sceuz oncques voir
Ce qu'en vous seule on peut appercevoir,
Vous, qui semblez entre les grandz Duchesses
Ce que l'or semble entre les grandz richesses,
Et qui tenez l'excellence du mieux
Qui coule en bas par les astres des cieux.

Vn chacun void comme, Diane bonne,
Vous excellez la fille de Latone,
Sœur de Phebus, cette Nympe qui luyt
Par l'espaisseur de la plus noire nuit,
(Et qui ça-bas oferoit si profane

*Se comparer à la belle Diane?)
Elle ne luyt que la nuit à son tour,
Mais voꝝ vertuz & de nuit, & de iour,
Luyſent ſur nous & decorent le monde.*

*Elle ſe montre ores courbe, ores ronde,
Douze fois l'an ſe renouuellant, mais
Voſtre beau front ne ſe change iamais,
Ainçois touſiours en ſa conſtance entiere
Il nous reſpend ſa diuine lumiere.*

*Par vn eclipſe elle perd ſes clarteꝝ,
Mais vous iamais ne perdeꝝ voꝝ beauteꝝ:
Car le ſoleil dont, Princeſſe benigne,
Vous receueꝝ ceſte clarté diuine,
Eſt bien plus grand que celluy dont Phebé
Prend la lueur de ſon front recourbé.*

*Elle eſt des boys la maiſtreſſe nommée,
Et eſt encor des femmes reclamée,
Quand elles ſont à leur enfantement:
Mais quant à vous, vous n'eſtes ſeulement
Dame des boys, & dame des fontaines,
Ains des chasteaux, des villes & des plaines,
Ayant puissance & loy de ſecourir
Tous ceux leſquelꝝ vont à vous recourir.*

*Elle eſt touſiours par les foreſtꝝ eſpeſſes,
Portant ſon arc, ſon carquois & ſes leſſes,
Auec ſa troupe allant ſoir & matin,*

*Pour atraper quelque nouveau butin :
Mais vous, Madame, ayant si bien sçeu prendre
Le plus grand bien que vous pouuiez attendre,
Ore en repos, arc & flesches quittant,
Vous n'estes rien à bon droit souhaitant.*

*Voila pourquoy ceux qui veulent descrire
Vostre renom, ne sçauent comme dire,
Se confondant dans les infinitez
Des saintz tresors de voz diuinitez.
Bien veut Clion que de moy ie presume,
S'il vous pluisoit que ie prinse la plume
Pour voz ayeux & voz graces vanter,
Que ie pourrois vn iour vous contenter.*

A L'ILLVSTRISSE CARDINAL

CHARLES DE LORRAINE.

ODE.

QVAND i'entreprends de ma lyre tanter
Diuin Prelat, pour tes graces chanter,
Soudainement i'aperçoy ce me semble,
Dans vn tresor mille perles ensemble,
Toutes d'vn pris, & chacune si belle,
Que ie ne sçay bonnement à laquelle

*Donner l'honneur, voyant que la dernière
Est en valeur semblable à la première.*

*Car quand ie viens solitaire à penser
Par où ie doy mon hymne commencer,
Si ie choiziz ton heureuse naissance,
Voila soudain la celeste influence,
Et l'œil benin de ton astre ascendant,
Mille beaux dons dessus toy respondant :
Voila ton sang, l'ornement de la terre,
Et mille honneurs de la paix, de la guerre,
Tant pardeça, que pardelà la mer,
Qu'il faut premier sur ma lyre animer.*

*Puis si i'esly ta ieunesse chenuë,
Voila soudain ta prudence cognuë,
Voila ton nom engraué dans les cieux,
Voila tes faitz pareilz aux demy-dieux,
Qu'il fault encore accorder sur ma lyre.*

*Et si ie veulx ta preuoyance eslire,
Ou ton scauoir, ou ton sain iugement,
Ou ta bonté: voila soubduinement
Mille vertuz, mille graces bien nées,
Et mille encor de mille enuironées,
Qui tout à coup se viennent presenter
Deuant ma lyre, afin de les vanter.*

*Puis si ie veulx ur ma corde maistresse,
Dire l'honneur de ta caute sagesse :*

*Voila le soing qu'en veillant tu reçois
Prez de ton Roy, pour son peuple François,
Et ton esprit si soubdain à comprendre
Ce qu'il te plaiſt benignement entendre :
Bref ton esprit, & tant & tant de choses
Dedans ton chef diuinement encloſes,
Qui tout soubdain dignes d'un égal pris,
Veulent auoir de mon æuure entrepris
Le premier reng, ſi bien que ie demeure
Confuſ, craintif, & rauy tout à l'heure,
Confuſ de veoir en telle infinité
Les ſainctz preſens de la diuinité,
Craintif voyant ma puissance petite
Pour celebrer dignement leur merite,
Et tout rauy de la clere ſplendeur
Diuin Prelat, qui ſort de ta grandeur.*

*Voila pourquoy pour te chanter ie n'oſe
Ma bouche ouurir d'un eſtonnement cloſe,
Ne ſaichant point, de tes graces ſonneur,
A qui premier ie doy donner l'honneur
Voyant le ciel de ces graces pareilles
Ouurer en toy ſes plus grandes merueilles :
Mais ſ'il te plaiſt tant abaiſſer tes yeux,
Que de vouloir d'un regard gracieux
Fauoriſer ce qu'ores ie te donne,
Ie te prometz par l'enfant de Latone,
Et par ſes Sœurs, qui benignes me font
Boire en leurs eaux deſſus le double mont,
Qu'au temple ſainct de leur mere Memoire*

*Je chanteray les hymnes de ta gloire :
Voire si bien, que nostre age apprendra,
Et l'aduenir encores entendra,
Que ta faueur peut donner au Poète
Ce que du ciel seulement il souhaite.*

AV REVERENDISSIME CARDINAL

FRANÇOIS DE TOURNON.

ODE.

LA France me voyant eslire
Les meilleurs accordz de la lyre,
Pour chanter ton loz merité,
Contre moy, Prelat, ne s'irrite,
Acusant ma temerité,
Qui d'une chanson si petite
Te promet l'immortalité :

*Mais bien, despite, elle me blasme,
De quoy trop ardant ie m'enflame
A sonner ces vers deuant toy,
Ores que ton esprit s'aplique
Sous le septre de mon grand Roy,
A donner à sa republique
La iustice egalle à la loy.*

*Et sans la faueur que tu portes
A la Musique en tant de sortes,
Te paissant de l'air de ses sons,
Et que ie sçai qu'elle t'estime
L'honneur de ses vieux nourrissons,
L'eusse pour toy quitté ma ryme,
Voire ma lyre & mes chansons.*

*Touteffois, se pourroit il faire
Que plus long temps ie peusse taire
Tes vertuz mignonnes des Dieux,
Sans faire à nostre France entendre
Le bon heur qu'elle obtient des cieux,
Qui daignent dessus toy respandre
Toutes leurs graces pour son mieux ?*

*Car ou soit qu'en estrange terre,
En temps de paix, en temps de guerre,
Ou soit qu'en la France tu sois :
Pour son bien sans cesse tu veilles,
Et mille desseins tu conçois,
Desquelz tu conduys & conseilles
Le bon heur du Roy des François.*

*Le plus agé des deux Atrides,
En la guerre des Priamides,
Desiroit plus d'un seul Nestor :
Et nostre Roy, qui ta prudence
Tient plus chere qu'un grand tresor,
De telz que toy desire en France
Et dix & dix autres encor'.*

*Aussi toujours il s'accompagne
Du record de ce qu'en Espagne
Tu feiz iadis tramant la paix,
Et iamais ingrat il n'oublie
Les emprises & les effectz
Qu'en maintz endroitz de l'Italie,
Ta caute sagesse a parfaitz.*

*Mesmes quand ses bandes guerrieres
Il meine aux terres estrangeres,
Et qu'il fait maint fleuve vermeil
Du sang hayneux dont il est maistre,
Saichant ton auis nompareil,
Pres de la Royne il te fait estre
Chef principal de son conseil.*

*Quelle aussi tant brusque ieunesse,
Surpasse ta saige vieillesse ?
Et qui peut plus d'honneur auoir,
Ou, le ieune ardent aux conquestes,
Ou, toy vigilant à preueoir
Que l'Aigle qui porte deux testes
Ne puisse encor nous decevoir ?*

*Il ne faut pour chanter tes gloires
Fueilletter les vieilles histoires :
Car ta race antique & ton heur,
Les faueurs que te fait ton Prince,
L'acueil d'un chacun, & l'honneur
Que tu reçois en sa prouince,
Sert d'argument à ton sonneur.*

*Adioustant à cela tes graces,
Et les vertus que tu embrasses
Au chœur en Parnasse adoré,
Chery des neuf doctes Pucelles,
Du blond Apollon honnoré,
Et de cent graces eternelles
D'elles & de luy decoré.*

*Iamais content tu ne reposes
Au trauail des plus graues choses,
Qu'en oyant les Muses chanter,
Ou bien t'amusant, solitaire,
A quelque subgect inuenter,
Pour du labeur qu'ell' te font faire,
Pouuoir ton repos augmenter.*

*On dit du vieil harpeur de Thrace,
Qu'il faisoit iadis à sa trace
Suyure les rochers & les boys,
Et qu'il ployoit la rage & l'ire
Des plus fiers Tigres sous ses loix,
Si doux fut le son de sa lyre,
Et si doux l'accord de sa voix.*

*Et toy de ta Lyre diuine,
Et de ta parolle benigne,
Ne fais moins que ce Thracien :
Car tu fleschis l'ardante rage
Du plus barbare Scythien,
Et gaignes si bien son couraige
Qu'il ne peut estre autre que tien.*

*Vy doncques heureux, & careffe
L'Ode qu'humblement ie t'adresse,
T'assurant que si ie cognois
Qu'elle ayt contenté tes oreilles,
Je diray encor de ma voix
A ton loz tant d'autres merueilles,
Que tu viuras plus d'une fois.*

A L'ILLVSTRISSE CARDINAL

ALEXANDRE FARNESE.

ODE.

*S*i i'auoy' pour bien t'estrener
Toute la diuerse richesse,
Qu'Agamemnon vouloit donner
Au plus valeureux de la Grece,
Lors que ce Duc Theffalien,
De courroux enflammant son ame,
Avec l'enfant Menetien,
Se despitoit pour vne femme :

*Je prendroy volontiers le soing
De te l'offrir de main non chiche,
Mais tu n'en as aucun besoing,
Estant asses largement riche :*

Puis le grand pere Olympien
Qui darde ça bas la tempeste,
Des tonneaux de mal & de bien,
N'a versé que mal sur ma teste.

Des doctes Sœurs les vers si doux,
Les vers dauantaige te plaisent,
Les vers, qui les plus fiers courroux
Des Dieux & des hommes apaisent :
De vers pauvre aussi ie ne suys,
La Muse assés m'en enfoisonne,
Des vers presenter ie te puys,
De mes vers aussi ie te donne.

Atendant que quelque autre fois
Le puyffe mieux chanter ta gloire,
Acordant aux sons de ma voix
Les sons de ma lyre d'iuoire :
Thesee est la bas sur le port,
Voire le compaignon d'Oreste,
Mais par les vers, maugré la mort,
Leur gloire est icy manifeste.

Quand ie voudrois mon Luth toucher
Pour sonner tes grandes loenges,
Je n'en voudrois aller chercher
L'argument aux terres estranges :
Et pour bien chanter ton honneur
Que l'effort du temps peut prescrire,
Tes qualitez, ny ton bon heur,
Ny tes biens ie ne voudrois dire.

*Je ne voudrois dire l'esper
Qui s'espand par toute la terre,
Et le desir qu'on a de veoir
En tes mains les clefz de saint Pierre :
Ny dire encor ie ne voudroy
Des tiens l'alliance feconde
Auecq' l'Empereur, & le Roy,
Les deux plus grands Princes du monde.*

*Je ne dirois encor comment
Marchant hardi par les campagnes,
Tu menas vn ost brauement
De Rome iusqu'aux Allemaignes :
Et comme aux armes nompareil,
Et en la prudence admirable,
Par ta force, & par ton conseil,
Tu t'acquis vn bruit memorable.*

*Je ne dirois comme on a veu
Le grand Pape Paule troyfiesme,
Te cherir ainfi que nepueu,
Et t'aymer autant que soymesme :
Ny ne dirois pas combien d'ans
Soustenant sa sainte viellesse,
Combien tu feiz d'actes prudentz
Tesmoins d'yne meure ieunesse.*

*Mais bien enflammé viuement
De l'ardeur du Prince de Dele,
Ton sçauoir dirois seulement,
Pour faire ta gloire plus belle :*

*Et dirois que ce qu'ont escript
De bon, & de beau les antiques,
Est tout propre pour ton esprit
A dire aux oreilles publiques.*

*Je dirois comme tu ne veux
Passer vn iour sans veoir vn liure,
Sachant bien que par la tu peux
Te faire immortellement viure :
Et qu'apres le digne labeur
Des grans affaires que tu meines,
A lire dedans vn autheur
Tu delasses toutes tes peines.*

*Je dirois (mon Prelat) encor
Pour embellir tousiours mon hymne,
Que tu ne faiç autre tresor
Que de sçauoir, & de doctrine :
Et que tu te plais plus à veoir,
Esloigné des delicateesses
Vn homme abundant en sçauoir,
Qu'un autre abundant en richesses.*

*Et si pour dignement toucher
Toutes ces vertus excellentes,
Et de l'oubly les arracher,
Mes forces n'estoyent suffisantes :
Mes vers ne seroient dechassez,
Pour auoir telle audace prise :
Car d'auoir voulu, c'est assez »
En vne si grande entreprise. »*

AV REVERENDISSIME CARDINAL

GEORGES D'ARMAIGNAC.

De la Santé.

ODE.

ORES qu'une ardeur vehemente
Dedans ta couche te tourmente,
D'une fieure estant arresté,
Il me plaist puy qu'en ce martire
La santé seule r'est à dire,
Chanter vn hymne à la Santé.

Je veulx ore en la faueur tienne,
Prier la Santé qu'elle vienne
L'ardeur de ta fieure amortir:
A fin qu'elle estant amortie,
Et du tout hors de toy sortie,
Hors de peur nous puissions sortir.

Voulant dorefnauant sans cesse
Celebrer ceste alme Déesse,
Garde du repos des humains,
Et voulant deormais l'eslire,

*Pour seul argument de ma lyre,
Et seul but de tous mes desseins.*

*Mais afin que ce que ie sonne
A quelcun dignement ie donne,
Mon Prelat, ce sera pour toy:
De qui la santé bien heurée
Est si fort du Roy desirée,
Digne desir d'un si grand Roy.*

*Nul aussi mieux que toy n'est digne
D'avoir le present de cest hymne,
Tant pour ta vertu de grand pris,
Pour ta grace, & pour ta faconde,
Que pour ta gravité profonde,
Et pour l'ardeur de tes espritz.*

*Quelquefois sur mon luth d'ivoire,
Je diray l'hymne de ta gloire,
Pour tes raretez annoncer:
Mais ores que le mal te greue,
Il faut qu'à la Santé i'acheue
L'hymne que ie vois commencer.*

*O belle Déesse immortelle!
Déesse immortellement belle!
Qui tiens ton throsne dans les cieux,
Comme Royne entre les celestes,
Qui, debonnaire, ne molestes
Jamais les hommes ny les Dieux,*

*Par tout, Déesse, où tu seiournes,
Par tout où tu viens & retournes,
Le soucy te fuyt & l'esmoy :
Et par tout la douce lieffe,
Le courage & la gentillesse,
Et le ieu demeure avecq' toy.*

*Vn chacun à bon droict t'appelle
Déesse mere vniuerselle,
De tant que l'on void d'animaux,
Maistresse des graces suyvie,
Vnique ornement de la vie,
Et le doux confort de tous maux.*

*L'homme ieune ardemment t'honore,
L'homme vieil plus deuot t'adore,
Et iamais en nulle saison
Il ne peult de tes dons se taire,
Et se garder de ne te faire
Quelque beau vœu dans sa maison.*

*Soit qu'en esté la Canicule
Les eaux & les campagnes brusle,
Ou qu'en hyuer les cieux soient pleins
De gresle, de neige & de pluye,
Iamais le temps ne nous ennuye,
Quel qu'il soit, si nous sommes sains.*

*Sus, Amys, tandis que ie sonne
Les biens que la Santé nous donne,
Chassons ces soucys & ces pleurs*

*Et que par la chambre on répande
Du thyn, du lys, de la lauande,
Et mille autres sortes de fleurs.*

*Aussi tost, diuine Princeſſe,
Que tu prens vers nous ton adreſſe,
Vn beau iour clairement nous luyt,
La fieure ſoubdain reſte morte,
La palleur reſte en meſme ſorte,
Et la Mort aux Ombres ſ'enfuyt.*

*Comme la nuit prend ſa carriere
Quand elle void hors la barriere
Des Indes le cler Apollon :
Ou ainſi qu'une obſcure nuë,
S'enfuit legere à la venue
De l'Auſtre, ou du fier Aquilon.*

*On peut bien en maintes manieres
Surmonter les beſtes plus fieres,
Les lyons, les ſangliers, les ours :
Mais ſans toy, Royne, on ne ſurmonte
La mort, ceſte beſte ſi prompte,
Quand ell' vient pour trancher noz iours.*

*Si la fortune eſt fauorable
A quelque pauvre miſerable,
C'eſt vn grand heur qu'auoir du bien :
Mais quelque bien qu'elle luy liure,
Santé, ſi tu ne le dois ſuyure,
Tout ſon bien ie n'eſtime rien.*

*O repos que cherchans nous sommes !
O mere benigne des hommes !
Benigne nourrice de tous !
Sans toy rien n'est de delectable,
Sans toy rien n'est de profitable,
Ny sans toy rien d'vtile & doux.*

*Sans toy, Royne, l'arc & les flesches
Sans toy les brandons & les mesches
De Cupidon & de Cypris,
Sans toy encores l'Hymenée,
Et sans toy le bon Thyonée,
Demouroient sans honneur & pris.*

*Vn chacun te veut & t'apelle,
Vn chacun se plaiſt & sautelle
Quand il te void venir à luy :
Vn chacun des autelz te dresse,
Vn chacun te dict & confesse
Son esperance & son appuy.*

*De nuict au ciel n'a tant d'estoiles,
Ny dessus la mer tant de voiles,
Ny tant de fleurs en vn printems,
Ny de feuꝝ en Ethne ou Vesuue,
Qu'auécq toy, Princeſſe, l'on treuve
De douceurs & de paſſetems.*

*Sans toy les grans pompes n'agrément,
Sans toy les plaifirs ne recréent,
Et sans toy peu ſeruent les biens :*

*Bref, soit en paix, ou soit en guerre,
Bref, soit au ciel, ou soit en terre,
Tout sans toy ne vault iamaïs riens.*

*Ny Venus seroit si riante,
Ny Ceres seroit si plaisante,
Ny Flore si gaye sans toy,
Et sans toy Déesse feconde,
Ie ne voudroy', de tout le monde,
Estre nommé paisible Roy.*

*Où que tu sois, iamaïs n'arriue
La paresse lente & tardiue,
Qui semble chiche de ses pas,
Mais le jeu, le bal & l'adresse,
Mais la jeunesse & l'allegresse,
Mais les plaisirs & les esbatz.*

*O combien celluy que tu aymes
Se deuroit bien aymer luy mesmes,
Et te tenir bien chèrement.
Car s'il te perd, il fait la perte,
Qui ne peut estre recouuerte
Sans souffrir beaucoup de torment.*

*On a tout bien en ta presence,
Mais au contraire en ton absence
On est tousiours plein de douleur,
On a la face r'encherie,
On a l'esprit en facherie,
Et bref on n'a rien que malheur.*

*Pour faire quand on t'a perduë
Que bien tost tu nous sois renduë,
Ce n'est pas asses d'auoir beu
Mille medecines ameres,
Ny d'auoir par mille cauterres
Enduré le fer & le feu.*

*Mais il faut encor' dauantage
Qu'en souffrant vne extreme rage
On se laisse couper vn bras,
Ou vne iambe, ou vne cuysse,
Viuant ainsi sans que lon puyffe
Recouurer repos ny repas.*

*Je ne conte point les offrandes,
Les vœux, les despenses si grandes,
Ny les voyages, ny les dons,
Ny tout ce que lon met en œuure,
A fin, Santé, qu'on te recœuure
A l'heure que nous te pardons.*

*C'est pourquoy bien heureux i'estime
Celuy qui tient quelque regime,
Pour sain tousiours se maintenir.
Car s'il se maintient d'autre sorte,
Tant soit il de nature forte,
Il s'en repent à l'aduenir.*

*Vous doncq qui ne sentistes oncques
Caterre ny fieure quelconques,*

*Et qui croyez pour estre fortz,
Et ieunes, qu'une maladie
N'oseroit troubler vostre vie,
Le vous pry soyez plus acortz.*

*Et ne pensez que la jeunesse
Ny le bon-heur, ny la richesse,
Vous empechent de la sentir :
Car ny le temps, ny le courage,
Ny la faueur, ny le lignage,
Ne vous en sçauroyent garentir.*

*O Santé, pucelle diuine !
Si tu n'estois, ceste machine
Vn nouveau chaos se feroit :
Et si tu n'estois, la Nature
En ses fuietz deuiendroit obscure,
Et presque inutile feroit.*

*Le siecle d'or te doit son viure,
Celuy d'argent, celuy de cuyure,
Celuy de fer te doit le sien,
Voire ceulx qui viendront encores,
Après cil où nous sommes ores,
Te deburont le leur aussi bien.*

*Pour toy ie quitterois aux Princes
La maistrise de leurs prouinces,
Et pour toy au Prince des Dieux
Le quitterois encor le Sceptre,*

*Ne voulant sans toy estre maistre
Ny de la terre, ny des cieux.*

*Et c'est pourquoy Palingenie;
Au zodiaque de la vie
Nous dit qu'un simple laboureur,
Mais qu'il soit sain en sa bourgade,
Est plus heureux qu'un Roy malade,
Qu'un Pape, ny qu'un Empereur.*

*A bon droit la Muse te vante,
A bon droit Apollon te chante,
Et les Poëtes à bon droit
Qui sur tout, Santé, te desfirent,
T'estiment, t'escriuent, t'admirent,
Et t'honnorent en tout endroit.*

*Soit aux citez, soit aux villages,
Un chacun te fait des images,
Ceignant ton front de belles fleurs :
Puis à lentour on chante, on sonne,
On s'entretient, on s'arraisonne,
De tes biens, & de tes valeurs.*

*Je te saluë, & resaluë,
Sainte Santé tant bien vouluë,
Qui nous peuz sauuer de tout mal :
Afin que par ta vertu sainte,
La fièvre soit bien tost estaincte,
Qui tourmente mon cardinal.*

*Sois luy maintenant secourable,
Et en t'inuoquant fauorable
Preste l'oreille à ma chanson
Sans que iamais de moy tu partes,
Ny que deormais tu t'escartes
De luy, ny de mon AVANSON.*

A IEHAN DV THIER

CONSEILLIER DV ROY, SECRETAIRE D'ESTAT

& de ses finances.

ODE.

TANDIS que mon ame rauie,
D'une non vulgaire fureur,
Du zodiaque de la vie
Me fait poursuyure le labeur :
Ore les vices plus estranges
Detestant & monstrant au doy,
Et ore chantant les louenges
Des hommes diuins comme toy,
Je veux que le soin qui m'esueille
Donne vne tréue à mon esprit
Pour te montrer le saint escrit
Qui dans ma poytrine sommeille.

Ouvre donq' ta diuine oreille,
Mon du Thier, que les plus grans Dieux
Ont d'vne prodigue merueille
Fauorisé de tout leur mieux,
Escoute le chant que ie sonne
Sur les nerfz d'un cistre nouveau,
Qui ne se plaiſt & ne s'entonne
Qu'en chantant l'honneur le plus beau,
Tel que le tien, qui ia delaiſſe
Noſtre iour par l'air s'eſleuant
Pour courir depuis le Leuant
Juſqu'aux bordz où Phebus s'abaiſſe.

Jamais l'heur ne vient icy
Veoir les hommes, qu'il n'ameine
Les fiertés d'vne grand peine,
Ou le fiel d'un fier ſoucy,
Soit qu'il acoste les Roys
Pompeux en braues arrois,
Ou des riches la richeſſe,
Ou des pouures d'icy bas
Le repos, & le repas,
Et la ſimple petiteſſe.

Auſſi Iupiter qui commande
Comme il luy plaiſt aux plus grans Dieux,
Non eſloigné de ceſte bande
Se tient ſur la porte des Cieux,
Ore verſant de ſa main dextre
Le bien ſur nous auarement,

*Et tantost de sa main fenestre
Le malheur prodigalement.
Cettuicy sous le bien se treuve
Souz vne douce estoile né,
Et cettuy plus infortuné
Malemement le malheur esprouue.*

*Quelquefois ce Dieu met ensemble
Du bien & du mal égalé,
Et d'une main, souz qui tout tremble,
Le darde en bas amoncellé.
Quelque autrefois il entremesle
Auecq vn bien deux rudes maux,
Et les renuerse pesle-mesle
Sur les plus nobles animaux,
Sur les hommes, pour faire entendre
Sur quel but il faut asseurer
Ce que nous deuons esperer,
Et le chemin qu'il nous faut prendre.*

*Quant à moy ie l'ay gousté
Si longuement que i'espere
Après ma double misere
Veoir le bien de ta bonté:
Reçoy doncques mes escritz,
Et fay qu'à l'œuvre entrepris
Quelque heureuse fin ie donne:
Tellement me fortunant,
Que tes vertus coronant,
Moy mesmes ie me coronne.*

A PIERRE DE RONSARD

& Pierre de Paschal.

ODE.

QVAND ie voy Ronsard & Paschal,
Qui d'un nœud saintement fatal
Se lient par amour ensemble,
Ie beneiz l'estoile des cieux,
Qui d'un accord si precieux
Deux espritz si rares assemble.

Puys quand ie m'arreste pour veoir
De l'un & l'autre le sçauoir,
Et l'heur qu'ilz ont de la nature,
Admirant leurs espritz aigus,
Ronsard ie compare à Phebus,
Et Paschal i'esgalle à Mercure.

Phebus à la table des Dieux,
Auecq son luth melodieux,
Paißt des Dieux les saintes oreilles :
Et Ronsard à celle des Roys,
Mariant son luth à sa voix,
Paißt les Roys de grandes merueilles.

*Mercuré le Dieu voïager
Fit iadis à maint eſtranger
Les vouldoirs de ſon Dieu notoires :
Et Paſchal diſert comme luy,
Meſſager annonce auïourd'huy,
De ſon Roy les grandes victoires.*

*Phebus & le Saturnien
Firent iadis le mur Troyen,
Qui des Grecz fut depuis la proye :
Auïourd'huy Paſchal & Ronſard,
Font reuoir par vn plus bel art
Vne autre plus diuine Troye.*

*Apollon fut priué iadis
Après la cheute de ſon filz,
Par Iupiter, de l'Ambroſie :
Et Ronſard a long temps eſté
Priué de ſon loz merité
Par l'ignorance & par l'enuye.*

*Mercuré a iadis dérobbé
D'Apollon le bel arc courbé,
Et ſes traitz d'vne ruze fine :
Et Paſchal prend ainſi le mieux
Des Grecz & des Latins plus vieux,
Ornant ſon hiſtoire diuine.*

*Phebus ſentit iadis ſon ſein
De l'amour de la vierge plain*

*Qui predict la Troyenne cendre :
Et Ronsard sent ore en son cueur
Les traitz de l'Archerot vainqueur
Amoureux d'une autre Cassandre.*

*Mercuré iadis en son chant
A Argus la teste tranchant,
Fit d'Io sur luy la vengeance :
Et Paschal en l'œuvre entrepris,
De ses doux & doctes escriz,
Tranche le chef à l'Ignorance.*

*De Phebus l'enfant Thracien
Tiroit du son musicien
Après luy les rocqz & les arbres :
Et Ronsard comme luy touchant
Les nerfz de son luth allechant,
Tire les forestz & les marbres.*

*Quand la Mort les hommes a pris,
Mercuré en guide les espriz
La bas aux bordz de la noire vnde :
Mais Paschal fait plus de sa voix,
Car il y va querir noz Roys
Et les fait reuenir au monde.*

DE LA VERTU

A JEAN DE PARDEILLAN

Prothonotere de Pangeas.

ODE.

LE siecle où nous viuons est voirement de fer,
Et le fer voirement est venu de l'enfer :
Car autrement l'honneur de la vertu celeste
Ne seroit, Pardeillan, aux hommes si moleste.

Cettuy branslant son chef d'un geste audacieux,
Et cét autre dressant son front deuers les cieux,
Ou celui qui des doigtz ses argumens propose,
Veulent pour peu de cas apparroistre grand chose.

Cettuy qui tient sa langue en vn graue repos,
Plus de mines faisant qu'il n'a de bons propos,
Et cettuy babillant des choses plus notoires,
Veulent estre nommez registre des histoires.

Cét autre en s'ecartant du vulgaire vn peu loing,
Et feignant d'auoir peu les richesses en soing
Pour dire quelque mot du ciel, ou des Atômes,
Pense estre Philosophe excellent sur les hommes.

*Cettuy-cy pour tenir vn Virgile en sa main,
Vn Ouide, vn Horace, ou quelque autre Romain,
Ou pour lire par fois quelque vers de Petrarque
Pense estre vn grand Poëte & fait de l'Aristarque.*

*Cettuy dit pour sçauoir six motz Grecz seulement
(Encor mal digerez) qu'on ne peut bonnement
Vne œuure composer qui viue plus d'un age,
S'on n'a pluſtoſt appris cét eſtrange langage.*

*Cettuy prend bien plaifir aux eſpriſ plus gentils,
Et en tient pres de luy, mais ilz ſont inutilz,
Et ne ſeruent qu'alors qu'il prend de la reubarde,
Ou qu'en ſa chambre apart il fait raire ſa barbe.*

*Cettuy-cy veut celer les ouurages qu'il fait,
Et veut estre eſtimé par cela plus parfait,
Diſant, ſot, que qui met quelque liure en lumiere
S'obſcurcit bien ſouuent à la clarté premiere.*

*Cettuy pour apparoir des plus aymez des Dieux,
Cherche en hypocriſant les ſolitaires lieux,
Et dit qu'on ne ſçauroit des Dieux gagner la grace,
A viure ainſi meſlé parmy le populace.*

*Cettuy veut, ignorant, force liures auoir,
Pour acquerir le bruit d'estre homme de ſcauoir,
Et cét autre plus lourd vn gentilhomme accuſe
Quand ſoiſonnant en biens aux lettres il s'amuſe.*

*Cettuy-cy pour aymer ceux qu'ayme la Vertu,
Et pour estre tousiours pompeusement vestu,
Avoir force valetz & tenir grasse table,
Tache en s'apauurissant se faire inimitable.*

*Cettuy fait de son ventre vn Dieu voluptueux,
Et cettuy se dedaigne entre les vertueux,
Et touteffois tous deux aueuglez de delices,
Deguisent en vertu les plus dampnables vices.*

*Cettuy-cy pour parler quelque peu des combatz,
Et pour avoir de loing veu tresbucher à bas
Quelque Espagnol vaincu, veut, Therfite inutile,
Avoir autant d'honneur qu'en merite vn Achile.*

*Cettuy pour se monstrer par tout affable & doux,
Et pour estre à bien peu ce qu'il dit estre à tous,
Pense en fardant sa voix, son riz & son visage,
Des grans & des petitz estre estimé plus sage.*

*Cettuy-cy se couurant d'un masque de Caton,
La Muse bannissant, suynt l'aduis de Platon :
Et cét autre l'en blasme, & soustient que sans elle
Un Roy ne peut acquerre vne gloire eternelle.*

*Ce pendant la Vertu s'en va mise à mespris
Entre un petit tropeau des plus gentilz espritz,
Et des vices se plaint qui luy font sur la terre
Suporter en tous lieux mille sortes de guerre.*

*Toufiours pourtant elle a son honneur indompté,
Et ferme comme vn roc pres de la mer planté
Que le vent & la gresle & la fouldre & tempeste,
Dresse toufiours au Ciel vers son pere la teste:*

*Faisant apres l'orage apparoir ses rayons
Plus ardans & plus beaux, ainsi que nous voyons
Plus claire du Soleil la clarté coustumiere
Quand vn temps le brouillaç a caché sa lumiere.*

*Et comme on veoid le marbre apres estre saly
De quelque noir mortier, plus net & plus poly:
Ainsi son clair honneur par cét espaiz orage
Reluyt toufiours plus net vainqueur de tout outrage.*

*La Vertu semble à l'or qu'on affine au fourneau,
Qui plus est enflammé & plus il deuient beau,
Et semble au dyamant en sa beauté suprême,
Voyre au Phenix pourpré qui renaißt de soy mesme.*

*Toy doncq, mon Pardeillan, qu'elle tient au iourd'huy
Sur ses plus fauoris son plus fidelle appuy,
Perseuere constant amy bien aymé d'elle
Faisant ton heur diuin & ta gloire immortelle.*

*Et nous faiz bien tost veoir quelque œuure de ta main,
A fin de ne veoir point qu'elle respande en vain
Ses tresors dessus toy, car elle est trop fachée
S'elle loge en quelcun qu'il la tienne cachée.*

A DEVX DE SES AMYS.

ODE.

Pvys qu'il faut partir, mes amys,
Ne soyons plus tant endormis,
Le voy defia l'Aurore claire,
Qui monstre au Soleil mysorty
Le teinct dont elle nous eclaire,
Non sans dedaigner le party
Du Vieillard qui ne luy peut plaire.

Sus doncq ne tardon plus icy,
La dent du venimeux soucy
Nous y poingt l'esprit sans relasche,
Puys le souuenir s'y refait
De ce tour meurtrierement lasche,
Que la Parque à Salel a fait
Faisant que la tombe le cache.

Allons, Robert, marche deuant
Le soufflement de ce doux vent
Ne nous vient presager la pluye,
Prenons congé de tout chacun,
Bien que l'adieu soit plein de suye,
Et soyons seurs qu'il n'est aucun
Qui de ce depart ne s'ennuye.

*Quant est à moy ie n'ay besoing
Remplir mon cueur d'un si grand soing,
Ie le diz hyer à ma Thalie,
A ma Deesse Delauné,
Qui docte aux plus doctes s'allie,
De peur que le temps empenné
Rende sa gloire enseuelie.*

*Toutteffois pour ne faire tort
Au nœud qui me serre si fort,
De nostre amytie ferme & sainte,
Ie le veux dire encor vn coup,
D'une parolle aussi contraincte,
Que cil qui n'attend que le coup
Qui doit rendre sa vie estaincte.*

*Adieu donc vierge aux yeux riantz,
Vierge qui de cent Orientz
Ternirois la richesse entiere,
Vierge qui donnes à mes vers
L'ame, les sons & la matiere,
Et qui faiç que par l'univers
Ie trasse vne neuue carriere.*

*Ie m'en vois librement forcé,
Voyant mon espoir si froissé
Qu'il ne peut plus long temps me paistre,
Ie m'en vois loing, loing de tes yeux,
Si les Dieux le veulent permettre,
Cercher le bon heur que les cieux
Iadis me voulurent promettre.*

*Seiche doncq tes yeux si baignez,
Quand bien nous serons esloignez,
Nostre ardeur ne demourra morte,
Te iurant par l'Archer vainqueur
Qui força ma force plus forte
N'arracher iamais de mon cueur
L'image de toy que i'y porte.*

*Va, Robert, cours en dire autant
A la mignarde qui t'attend
Pour t'appaster de son haleinè :
Les cheuaux languissent bridez,
Puys ie voy reuenir Laueine
Les plis de son front deridez
Comme estant hors d'vne grand peine.*

*Bien pensay-ie à veoir sa couleur
Qu'il sent vne amere douleur
Dedans sa bouillante poytrine
Plaignant à iuste occasion
Les yeux de sa Nymphé diuine,
Ornant non moins sa nation
Que le Soleil ceste machine.*

*L'hierre si fort n'estreint pas
De la grimpeure de ses bras
Le chesne qu'il ayme, ou la plante,
Que d'un bras vouté chastement,
Et d'une bouchette allechante,
Ie la veiz hier mignardement
Ioindre sa moytié sommeillante.*

L'OMBRE DE SALEL,

A Monsieur d'Avanson.

DANS les boys ombrageux, où les amoureux vivent,
Et où, comme la haut, de rechef ilz poursuyuent
Leurs ardentes amours, moins que iamais lassez,
Quand deça l'eau de Styx, Charon les a passez,
Le compasse pour toy les replis de cest hymne,
Attendant l'arriuer de ma belle Corinne.
La doncques AVANSON, la doncq escoute moy,
Et ne r'esbahis point si ie m'adresse à toy,
Et si par mon MAGNY, ma nourriture chere,
Le te faiz vn present de l'onzième d'Homere,
Et du douzième encor non plus en Grec, ainçois
Tournez par moy naguere en langage François.

Ton scauoir, ton honneur & ton merite encore,
Que maint diuin esprit diuinement decore,
Celebrant tes vertuz te rendent suffisant
Pour obtenir le don d'un si riche present :
Et les Dieux, & le Ciel qui sur toy vouté semble,
Prenant plaisir de veoir tous ses tresors ensemble,
De longue & longue main, te l'auoyent destiné,
Te voyant, AVANSON, tant heureusement né,
Et tant fauoriser les neuf doctes Pucelles
Et tous ceux qui scauans sont fauorisez d'elles.

*Et bien qu'entre ces vers tu ne trouues cachez
Mille pompeux trefors des Indes arrachez,
Ne laisse pour cela, ie te pry, de les prendre :
Car l'honneur de ce don peut cent fois mieux estendre
Et croistre ton renom, que d'yn Crese les biens,
Ou les palles monceaux des trefors Mydiens.*

*Icy tu pourras veoir le gouuerneur Atride,
Qui s'arme brauement, & qui brauement guide
Ses souldars à la guerre, & pourras veoir encor
Comme Iris fait sortir de la bataille Hector,
Et comme il y reuient aussi tost qu'il oyt dire
Qu'Agamemnon blessé s'enfuyt en sa nauire.*

*Après tu pourras veoir Vlysse enuironné
D'yn grand scadron Troyen, voire si mal mené
Qu'il voyoit ia desia sa desfaiete prochaine
Sans le secours d'Aiax & du mary d'Helaine.*

*Puys Achille verras son Patrocle mander
Vers le diuin Nestor, afin de demander
Quel Grec il ramenoit nagueres de la presse :
Et là tu le verras qui le filz de Menece
Exhorte d'exhorter le plus fort des Gregeois,
De secourir leur camp, & prendre son harnois,
Et luy mesme y venir employer sa vaillance.*

*Puys Patrocle verras qui d'Eurypile pense
La playe de la cuyffe, & comme ce pendant*

*Le magnanime Hector de son char descendant
Entre au fossé des Grecz, suiuy de ses cohortes,
Et comme d'une pierre il enfonce les portes
Du fort hay des Dieux, apres que Sarpedon
Eut laissé pour vn temps ses gens à l'abandon.*

*La doncques, AVANSON, fay remplir tes oreilles
Des nombres resonnans de ces douces merueilles,
Et toy mesme à longs traitz repaiç-en tes espriz,
Car ce ne sont des feuz du brandon de Cypris,
Car ce ne sont des voeuz qu'une ame enamourée
Append deuotement à sa Dame adorée :
Mais bien mille beaus vers qui grossissent le cuer,
Et roidissent le bras d'un braue belliqueur,
Tel que toy, AVANSON, en qui le ciel assemble
La vaillance, l'honneur & le sçauoir ensemble :
Car, ou soit que ton Roy te conduyse aux combatz,
Ou soit que des proces tu tranches les debatx,
En l'un & l'autre temps tu peux l'honneur acquerre
D'estre saige au conseil & vaillant à la guerre.*

*Au deuant de qui doncq, au deuant de quelz yeux
Offriray-ie ces vers ? qui les merite mieux
Que toy, mon Auanson ? si ce n'est ce grand Prince
Souz qui courbe le chef la Françoisse prouince,
Sous qui veut le destin que le reste des Roys
Auant qu'il monte au ciel acoustume ses loix,
Et sous qui i'ay gousté la faueur que souhaite,
Et que peut meriter vn immortel Poëte.*

Ouvre doncques ta main fauorable, & reçois
Ce que mon cher MAGNY te presente pour moy,
Bienueignant, AVANSON, d'une douce careffe
Celuy que ie t'enuoye, & ce que ie t'adresse.
De l'un, tu tromperas la peine que tu prens
Sans cesse vigilant aux affaires plus grans,
Et par l'autre tu peux, s'il le veut entreprendre,
Faire par l'Vniuers tes merites entendre.
Aussi ie te les donne à cell' fin que tu sois
La deffense & l'appuy de mon liure François,
Et que de mon Magny mon attente non vaine
Tu sois dorefnauant le Recteur & Mecene
Comme ie soulois estre ains que descendre icy
Le sauuant de langueur, de peine & de souci.
T'adiurant par les boys de ces secretz vmbrages,
Et par le doux Zephir' qui souffle en ces riuages,
Voyre par le repos & par les doux esbatz
Des Manes Stygieux qui t'attendent ça bas,
Qu'à tel port de bon heur tu le vueilles conduire
Que le vent de malheur ne luy puyffe plus nuyre.
Mais quoy n'as tu gousté, AVANSON, de ce fruit
Qu'au iardin des neuf Seurs il cultiue & produict?
N'as tu desia cogneu comme il peut bien encore
Engarder que le Temps ton renom ne deuore,
Et, te grauant au ciel, empescher que ton bruit
Ne se puyffe noircir dans l'eternelle nuit?
Il me suffira doncq de ce que ie t'en mande
Sans ce que plus auant ie te le recommande.

Bien me plaist, AVANSON, de te dire que i'oy,
Que i'oy souz ces Ciprez aux piedz de mon grand Roy,
De mon grand Roy François la lyre resonante
De vostre seul Ronfard qui sur elle me vante :
Bien me plait-il encor te dire le plaisir,
Le plaisir qui nous vient, qui nous vient cy saisir,
Quand nous oyons les chantz d'un si diuin Poëte,
Mesmement ce bon Roy, ce bon Roy qui regrette
De n'estre encor en vie à cell' fin de pouvoir
Coronner de sa main un si rare sçauoir.

Je te veux dire aussi comme ie vien d'entendre
Le Ciceron Paschal, qui daigne sur ma cendre
Tefmoignant mes vertuz, resprendre de sa main
Les tresors plus diuins de son parler Romain :
Qu'ainsi croisse ton heur esloigné de l'Enuie
Comme il peut, AVANSON, te donner vne vie
Ressemblante du tout à celle la des Dieux,
Et t'asseoir avecq eux au plus beau de leurs cieux.
I'oy encores les sons de la lyre immortelle
Du nouueau Delien vostre diuin Iodelle,
I'oy la voix de Pangeas, de cet autre Apollon,
Qui de ses vers illustre & redore mon nom.
I'oy le docte Nauiere, & Denisot encore,
Et comme de leurs vers l'un & l'autre m'honore.
I'oy encore, AVANSON, le gentil Tahureau
Qui sa Sarte abandonne & vient sur mon tumbeau
De ses fredons mignardz animer ma memoire,
Et le loz redoubler de ma durable gloire.

Heureux doncques ceux la lesquels sont curieux,
D'acquerir l'amitié des prophetes des Dieux,
Des Poëtes sacrez qui peuuent par leurs dextres
De la Mort & du Temps faire leurs amys maistres.
I'oy encore Durban le mignon des neuf Seurs
Qui respand doucement les plus saintes douceurs
De son parler Romain sur ma tombe pompeuse.
I'oy encor de Maumont la complainte piteuse,
I'oy Magny d'autre part qui s'adolore en vain
De quoy la fiere Mort de son dard inhumain
M'a si tost fait passer les eaux qu'on ne repasse :
Ie l'oy sur mon cercueil qui verse à pleine tasse
Du nectar Quercinois, & du lait, & du miel :
I'oy mille & mille crix dont il remplit le ciel,
Ressemblant le poucin en sa triste misere,
Qui de loin apperçoit sa clocloquante mere,
Et qui se void captif de l'oyseau rauissant,
Qui l'emporte par l'air ia desia perissant.

I'oy encore, AVANSON, la dolente querelle,
Les soupirs & sanglotz de ma Corynne belle,
I'oy ses Nymphes aussi blasmans les mesmes Dieux
D'auoir si tost permis l'absenter de ses yeux.
Ainsi pleuroit Thetis & mainte Nereïde
Pour le compaignon mort du vaillant Peleïde,
Quand le filz de Nestor eut annoncé sa mort,
Et qu'Achil' forcenné s'en tormentoit si fort.

Voyla ce que i'entendz, AVANSON, sur ces riués
Chatouillé d'un plaisir que les personnes viues

*Deuroient soigneusement avant que de mourir
 Par presentz & faueurs en viuant acquerir :
 Car si l'homme trespasse & descend en ces plaines
 Hay des nourrissons des sœurs Permessiennes,
 De Phebus & Mercure, il n'a pas meritè
 D'auoir apres sa mort cette felicitè :
 Mais toy que pour soustien elles ont voulu prendre
 Tu la merites bien & la peux bien attendre.*

COMPLAINTÉ DES DAMES

DE FRANCE

sur le partement de Monsieur le Prince de Fe-

ODE.

Vous Cupidon qui sçauèz noz secretz,
 Oyez, pour Dieu, de noz tristes regretz
 La pitoyable plainte,
 Nous consolant au depart de celuy
 Qui vostre gloire emporte avecques luy,
 Laisant la nostre estaincte.

*C'est ce Herôs du sang mesme des Dieux,
 En qui le ciel a répandu le mieux
 De sa sainte influence,*

*Celuy ie dis de qui l'illustre nom
Vole immortel en immortel renom
De l'Itale à la France.*

*Il est issu du costé maternel
Des Roys de France, & quant au paternel,
Du grand Hercule d'Este,
Fier, courageux, ses ennemys domtant,
Et genereux l'autre Hercule imitant
De la race celeste.*

*Mais pour autant que ses faitz estimez
Sont ia defia par la terre semez,
Et qu'il n'est conuenable
Que nous parlions des horribles combatz,
Nous le tairons, mais nous ne tairons pas
Nostre mal déplorable.*

*La doncq'Amour venez oyr noz criz,
Venez ayder à mettre en ses escriz
Nostre peine trop forte :
Et soulageant noz tristes passions
Chantons noz maux, & ses perfections
D'un son qui nous conforte.*

*Soit qu'aux tournoys pour l'amour entrepris,
Soit qu'à la course il emporte le pris,
Et dans le bal encore,
Ou parmy nous deuisant doucement
Gaignant l'honneur du tout entierement
Du tout il vous honnore.*

*Ou soit qu'il vueille vn cheual façonner,
Il daigne bien le plaisir en donner
Aux amoureuses Dames
Et voltigeant en mille & mille tours
Sa bonne grace esfeuille mille amours
Au profond de leurs ames.*

*C'est luy qui tient vostre carquois si plain,
C'est luy encor qui soustient vostre main
Quand vous tirez voz flefches :
C'est luy qui fait craindre vostre vertu,
Et qui pour vous cent fois a combatu
Aux amoureuses brèches.*

*Sans luy voz traitcz ne seroient iamais craintz,
Sans luy voz feuiz pieça seroient estainctz,
Et vostre arc toujours courbe
Ne feroit point sans luy de si beaux coups,
Et moins sans luy trayneroit apres vous
Vne si belle tourbe.*

*Bien qu'en honneurs & en biens il soit grand,
Jamais pourtant entre nous il ne prend
Iusqu'à la plus petite,
Sans quelque temps pres d'elle s'amuser
Et de douceur en son endroit vser
Plus qu'elle n'en merite.*

*Doux & courtois dessus les gracieux,
Fort & hautain sur les audacieux,
Jeune de force & d'age,*

*Chenu de meurs, entier & liberal,
Rendant les cueurs de nous en general
Sous l'amoureux seruage.*

*Et bien que cent ressentent leurs espriç
Pour le veoir tel de son amour épriç,
Il n'en dedaigne nulle,
Ains condamnant de Narcis la rigueur,
Affable & doux, il laisse ardre son cueur
Du brazier qui nous brusle.*

*Ores sans luy le Soleil plus ne luyt,
Le iour plus clair nous est obscure nuyt,
Et ce qui souloit plaire
Pour ce depart déplait ore à noz yeux,
Si qu'on diroit que la terre & les cieux,
Taschent de nous mal faire.*

*Regardez doncq' si ce n'est iustement
Que nous plaignons ce triste partement,
Puisque defia l'absence
Nous faiçt sentir plus de dolent ennuy,
Que de plaisir nous n'auions aujourd'huy
Par sa douce presence.*

*Faites au moins, s'il vous plaiçt, Cupidon,
Qu'il ait l'ardeur de vostre beau brandon
Toufiours viue en son ame,
Et que sans fin, apres ce partement,
Dedans son sein il porte constamment
Cette premiere flame.*

*Car tant qu'en l'air s'aymeront les oyseaux,
L'abeille aux prez, le poisson dans les eaux,
Et les cerfz aux ramées,
Toufiours son nom, ses graces, ses bontez,
Et ses vertuz dans nos cueurs tourmentez
Demourront imprimées.*

ELEGIE D'AMOVVR, & DE LA SIDERE

DE IEAN BRINON

Parisien.

D*v vieil Tithon la vermeille Compaigne
Epanissoit les fleurs de la campagne,
Et les oyseaux degoisans dans les boys
Ses clairs rayons bienueignoient de leurs voix :
Lors que songeant à ma Nymfe diuine,
Et aux tourmentz que l'Enfant d'Erycine
Me faict souffrir doublement doulereux,
Je m'écartay dans vn boys planteureux
De Myrtes bruns, où d'vne bouche amere
Je deplorois & l'Enfant & la Mere,
Par lesquelz, las ! vn soing entenaillé
M'a tant de fois malement trauaillé,
D'un noir ennuy me contraignant repaistre :
Mais à l'instant soubz l'ymbrage senestre,*

*I'ouy douloir cét Archer éploré,
Comme vn enfant de sa mere égaré :
Parquoy i'acours où sa plainte me guyde,
Et le trouuay, qui d'vne trace humide
Faisoit couler deux ruyssseaux de ses yeux.
Ie veiz son arc qui pendoit ocieux,
Et son carquois à la branche d'un arbre,
Luy sousspirant si tristement, qu'un marbre,
Voyre le cueur d'un Tigre non dompté,
Eussent à coup comme luy lamenté.
Et non content de sousspirs & de larmes,
Ie vei ses mains commencer des alarmes
Contre son sein, le plombant de grans coups.
Ie vei encor redoubler son courroux,
Et d'une main felonement cruelle
Tirer son poil, & de l'une & l'autre aïsse
Les auirons dont il rame par l'air,
Lors qu'il luy plaist sur la terre voler.
Dieux ! dis-ie adoncq', cet Archer qui vous dompte,
Ce jeune Dieu que nul Dieu ne surmonte,
Doit-il ainsi par despit se donter,
Et forcenné soy mesme surmonter ?
Ainsi me soit fauorable sa fléssche,
Comme il conuient, ô Dieux, que ie l'empesche.
Lors, tout poureux, & de vergoigne plain,
Bien humblement i'allay prendre sa main,
Et le prier, d'une parolle basse,
Qu'ainsi cruel contre luy ne mesface :
Luy demandant encor l'occasion
D'une si dure & triste affliction.*

*Des qu'il m'ouyt vne aillade il me gette,
Et me cogneut, ayant de sa sagette
Iadis empraint dedans ma loyauté
Le vif portraict d'une rare beauté.
Si douloureux maintenant ie lamente,
Dit il adonc, & si ie me tourmente
Comme tu voys tant outrageusement,
Las! ie le faiç encor plus iustement:
Voyant perir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire,
Tout esperdu de ne pouuoir songer,
Rien contre moy pour moy mesme venger:
Car d'une part tous ces doctes Poëtes,
Tous ces sacrez & diuins interpretes
De ma grandeur, qui remplissoient le ciel,
La terre & l'eau des douceurs de mon fiel,
Sont ore en bas dessus la riue noire,
Et i'en voy, las! morte icy la memoire.
Plus ne sont leuz d'un Ouide les vers,
Plus ne sont veuz en pris par l'vniuers
Catulle, Galle & Properce & Tibulle,
Plus on n'entend les chansons de Marulle,
Tous sont esteintz & le monde au iourd'huy
D'eux & de moy ne reçoit qu'un ennuy.
Mesmes encor.cét harpeur d'Italie,
Qui bâtissoit vne neuue Idalye
Dans son terroir, ce Petrarque fameux
Passe & flestrit ce me semble comme eux.
Et tous ceux la qui les veulent ensuiure,
Ou qui taschans de les faire reuiure,*

*Chantent leurs vers, ne peuuent receuoir
Qu'un vil dedain, pour un gentil deuoir.
Ie ne voy nul qui tant soit peu me prise,
Ie ne voy nul qui plus me fauorise,
Ains conuoiteux d'agrauer mon esmoy,
Tout est bandé, ce semble, contre moy.*

*D'autre cousté ie voy ceste Sidere,
Dont les beautez font honteuse ma Mere,
Qui de ses yeux auteurs de mille mortz,
Trop fierement resiste à mes effortz,
Et dedaignant & mon arc & ma trouffe,
Me doute moins quand plus ie me courrouffe,
De tell' façon que iamais ie n'ay peu
La renflammer de l'ardeur de mon feu.
I'ay bien vaincu le fort Dieu de la guerre,
Mesme à celluy qui darde le tonnerre,
Ce puissant Roy des hommes & des Dieux
I'ay faict souuent abandonner les cieux,
Se transformant, atteint de mon martire,
En cygne, en beuf, en pucelle & Satyre.
Pluton, Neptune & les Dieux de la mer,
Ont éprouué mon venin doux-amer.
Bref il n'est rien en ce monde qui n'aye
Senty l'aigreur de l'amoureuse playe.
Mais quand ie veux de Sidere approcher,
Et quelque traict sur elle descocher,
Iamais au vif ma fleche ne la touche,
Ainçois soubdain ie voy qu'elle rebouche,
Ie sens soubdain mes nerfs se defroidir,*

*Je sens mon sang soubdain se refroidir,
Mon poil dresser, mes puissances s'estreindre,
Mes desirs vains, & mes torches s'esteindre,
Voyre en tel point qu'il semble qu'un destin
Ait dessus moy coniuré quelque fin
Pour amortir le bon heur de ma gloire,
Et terminer le cours de ma victoire.*

*Ainsi dolent Cupidon se plaignoit,
Et de sanglotz sa plainte accompagnoit,
Entrerompant sa parole contrainte,
Quand ie luy dy, delaisse ceste plainte
Filz de Deesse, & pense désormais
Estre plus grand & plus fort que iamais :
Car tant s'en faut que tu deviennes moindre,
Ou que ton trait ne puisse encore poindre,
Comme il souloit, que ie vois en tous lieux
Priser tes faitz sur tous ceux-la des Dieux,
Et les autelz & portails de tes Temples
Environnez de despouilles plus amples.
Et bien que ceux qui iadis ont chanté
Les saintz honneurs de ta diuinité
Soient ore esteintz & leur gloire deserte :
Ce non obstant ne regrette leur perte :
Car, mon Ronfard, mon Phebus Vandomois,
Chante aujourdhuy des acordz de sa voix,
Si dignement ta grandeur immortelle,
Que tu n'euz onq vne gloire si belle,
Soit qu'il inuente, ou qu'il pille des vieux
Les plus beaux traitz pour les peindre mieux.*

*Mais ce Ronfard de qui la renommée
Florist par tout dans l'vniuers semée,
Ce grand Ronfard ton grand Prestre tenu,
Te seroit-il, Cupidon, incogneu,
Luy qui contraint par les terres estranges
Les estrangers de chanter tes louanges,
Luy qui picqué viuement de tes dardz
Laisse pour toy les fureurs du Dieu Mars,
Et se plaissant en l'ardeur de sa flâme
Chante plustot les beautéz de sa Dame,
Et les tourmentz des amoureux vaincuз,
Que les beaux faitz du filz d'Heçtor François :
Quoy qu'ardemment mon Roy le luy commande,
Et que de luy seulement il l'attende,
Impatient de veoir vn œuure tel,
Vn des moyens pour le faire immortel.
La doncq' Amour seiche toutes tes larmes,
Et plus ioyeux repren' toutes tes armes,
Car ny ton nom, ny ton arc, ny ton heur,
Ne furent onc, plus qu'ilz sont, en honneur.*

*Quant aux durtez de cette ame seuerе,
De cette belle & rebelle Sydere,
Ne crains par là d'amoindrir ton renom,
Car s'il te plaist r'acoster de Brinon,
Qui sent pour elle ardemment ta secouffe,
Toy de ton traict & luy de sa voix douce,
(Voix que Pithon & les neuf doctes Sœurs
Ont a-l'enuy confite en leurs douceurs)
Vous la rendrez tout autant amoureuse,*

*Qu'elle se monstre a-present rigoureuse.
Et autrement, certain, ie te promet
Que son fier cueur tu ne poindras iamais,
Car luy, sans toy, ne peut ses feuz éteindre,
Et toy sans luy ne la scaurois atteindre.*

*De ce conseil & de ce doux confort,
Ce petit Dieu se contenta si fort
Qu'il me promist pour digne recompense,
De me donner bien tost la iouïssance
De mon amour : puis me delaisant là,
Prenant ses traitz au ciel s'en reuola.*

AVX GRACES.

ODE.

SAINCTES filles d'Eurydomene,
Sans qui tout deplaist à noz yeux,
Soit la Deesse qui vous meine
Ou son filz le maistre des Dieux :

*Le jeu sans vous n'a point de grace,
Et sans vous, Graces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ny contenter aucun desir.*

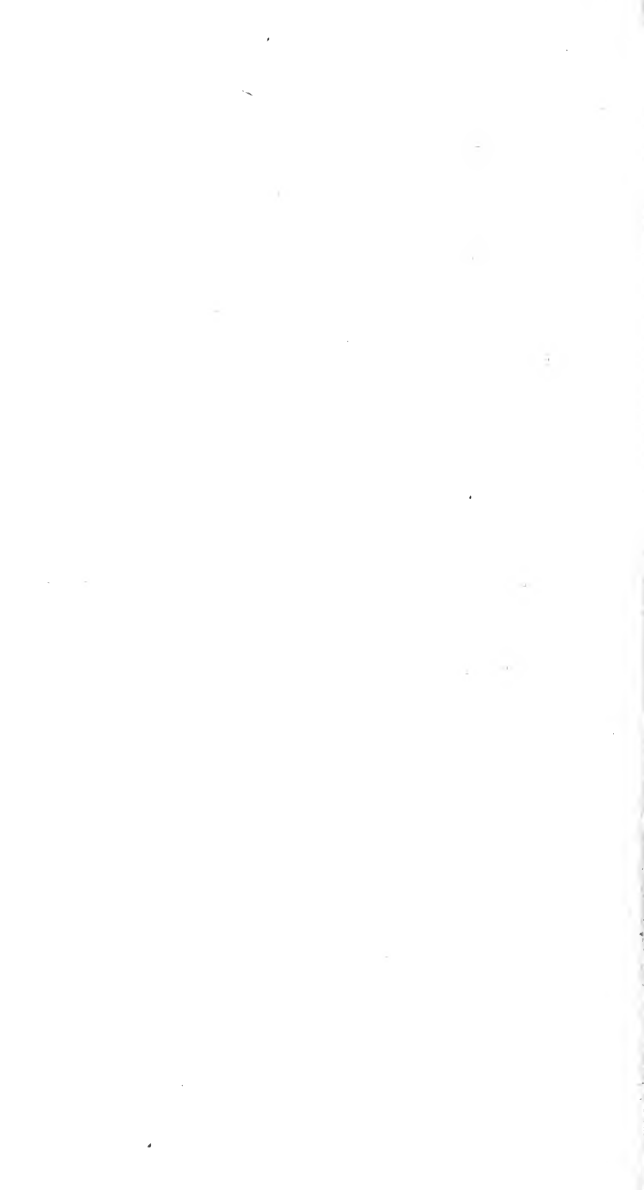
*A chacune de vous ie donne,
Humblement par trois chastes vauz,
Vne florissante couronne,
Pour en honnorer voꝝ cheueulx.*

*A chacune ie donne encore
Vn petit pot plain de lait doux,
Et chacune de vous i'honore,
D'un petit vase de miel roux.*

*Afin qu'il vous plaise d'espendre
Tant de grace en mes petits vers
Que MARGVERITE puisse prendre
Plaisir en leurs nombres diuers :*

*MARGVERITE cette Princesse,
L'ynique Seur de mon grand Roy,
En qui la plus belle richesse
Des Astres reluyre ie voy.*

FIN DV PREMIER LIVRE.






LE SECOND LIVRE
DES
ODES D'OLIVIER DE MAGNY,
QUERCISOIS.

A MONSIEVR D'AVANSON,
PREMIER PRESIDENT AV GRAND CONSEIL DV ROY,
En faueur de Pierre de Paschal.

ODE DE LA IVSTICE.

 OCEAN de ses fieres ondes
La terre encor n'environnoit,
Ny Titan de ses clarteꝝ blondes
Le nouveau iour ne ramenoit,
Ny sa Sœur reuoustoit sa face
Quand du Cahos la lourde masse

*Enferroit dedans sa rondeur
Les semences & la grandeur
Et les acordz de toutes choses :
La nature & ses faitz diuers,
Et l'image de l'univers
Dans son sein pesle mesle encloses.*

*Mais depuis que la main diuine,
D'une diuine affection,
De cette immobile machine
Eut brisé la confusion,
Et que le feu, la terre & l'onde,
Le ciel & les membres du monde
Furent de son ventre arrachez,
Les astres adonq' attachez
Par le grand Dieu dans son grand temple,
Dardèrent leur feu rayonné
Sur l'homme nouvellement né,
Que ce dieu fist à son exemple.*

*Et deslors cet homme aussi
Commença la vie heureuse,
Qui se filoit douceureuse
Sans trauail & sans souci :
D'autant que la terre pleine
Prodiguoit sans donner peine
Toutes ses necessitez,
Et que la fieure rongearde,
Ny la vieillesse blafarde,
N'embloient ses felicitez.*

*De nectar les riuieres pleines
Couroient a-val au lieu des eaux,
Et le doux lait par les fontaines,
Et le miel roux par les ruyffeaux,
Toufiours les campagnes ouuertes
S'esmailloient gaillardement vertes,
Et toufiours Zephire ventoit,
Ne iamais l'hyuer n'arrestoit
La roide carriere des fleuves,
Ains souz vn printens florissant
Les forestz d'un teinct verdissant
Auoient toufiours leurs robes neuues.*

*Ainsi suyuoit l'homme sa vie
Plein de repos & de seurté,
Sans que la conuoiteuse enuye
Machinaft sur sa liberté,
Et sans ce qu'il cogneust à l'heure
Que le seul lieu de sa demeure,
Tant fust ce siecle fortuné,
Ce siecle d'or enfoisonné
De mil & mil autres richesses,
Et tant fut le ciel curieux
De le fauoriser du mieux
De ses liberales largeffes.*

*Depuis cét age glissant
D'une roulante vitesse,
Apparut en sa richesse
Lentement se pallissant,*

*Et la terre encor entiere
Sa poitrine nourrissiere
Sentir bleffer durement,
Si bien, qu'elle ainsy blessée
Donnoit, bien qu'ensemencée,
Ses biens plus auarement.*

*Apres ceste saison finie
D'un air tranquillement serain,
Les hommes ourdirent leur vie
Sous l'age troisieme d'airain :
S'enflammanz defia d'une audace
Le cueur, la poitrine & la face,
Et d'un soin trop plus curieux
S'entr'adextrans à qui-mieux-mieux
Au brusque manymement des armes,
Puis à piquer les grans cheuaux,
Les acoustumant aux trauaux
Des durs & perilleux alarmes.*

*Tout d'un fil la race suyuate,
Par la loy d'un arrest fatal,
Vesquit souz la loy menassante,
Du siecle du plus vil metal,
Et l'homme pour tout exercice
Ne chercha rien plus que le vice
S'embourbant soy mesme le sein
D'un diuers venimeux dessein,
Pour l'exercuter miserable,
Ore en plongeant ses fieres mains*

*Au sang de ses freres germains
D'vne conuoitise execrable.*

*Ores époint au larcin,
Enrichissant sa famille
Par les richesses qu'il pille
Meschamment à son voyfin,
Ores la marastre louue
Par vn despit qu'elle couue
Brassant, d'vn cueur enragé,
L'horreur de quelque desastre
Contre l'innocent fillastre
Chastement encouragé.*

*Aussi ia-déjà toute crainte,
Toute foy & toute bonté,
Estoit par les hommes esteinte
Dedans leur libre volonté :
Et ia refidoient en leur place
Le courroux ardent, la fallace,
La force & la faincte amitié :
Sans que la raison, la pitié,
Le tardif respect, ne la honte,
Par les hommes tant dereiglez
Dedans leurs espritz aueuglez
Fussent tenuz en quelque conte.*

*Ia le nocher haussait ses voiles,
Et les donnoit au gré du vent,
Ore à la clarté des estoiles,*

*Ore aux raiꝝ du soleil leuant :
Et sans ce qu'il cogneut la rage
Des flotꝝ efmeuꝝ, ne de l'orage,
Acouroit sans peur du danger
Visiter le peuple eſtranger,
Pour en raur les choſes rares,
Et deſia l'arpenteur ruſé
Mettoit ſur le champ diuiſé
La merque des bornes auares.*

*Tout-par-tout l'homme cherchoit
D'une auarice bouillante,
Cette ri cheſſe aueuglante
Qui trop & trop l'allechoit,
Refouillant en peine amere
Dans le ventre de ſa mere
Juſqu'aux plus ſecretꝝ boyaux,
Pour arracher de leur mine
L'or & l'eſmeraude fine,
L'aiguillon de tant de maux.*

*Ce tens pendant la vierge Aſtrée
Vergoigneuſe voiloit ſes yeux,
Et ſ'en volant de la contrée
S'alloit renger entre les Dieux,
Ramenant encor' ſouꝝ ſon aſle
Ses Sœurs compaignes avecq elle,
Qui blémiſſantes en leur teinct
Montoient au ciel d'un vol contraint
Delaiſſant en bas ſur la terre*

*Le squadron des vices peruers,
Qui s'epandans par l'vniuers
Leur faisoient trop hayneuse guerre.*

*Ces vierges au ciel paruenues,
D'un long soupir se delassant,
Se conduysoient entre les nues
De regret les testes baissant,
Et bas déployantes leur langue,
S'entreconsultoient la harangue
Qu'elles desseignoient reciter
Deuant leur pere Iupiter :
A la fin, elle arriuerent
Au plus haut estage des cieux,
Où le plus grand de tous les Dieux
Entre les Dieux elles trouuerent.*

*Lors les genoux flechissant
De leur grace coustumiere
La Iustice allant premiere
Vindrent vers ce Tout-puyssant,
Que d'une benigne œillade,
Et d'une estroicte acolade,
Les bienueigna doucement,
Donnant à toute la bande,
Pres de sa maiesté grande
Place dans son firmament.*

*Toutesfois auant que s'y mettre
Astrée pour toutes parla,*

Baisant de son Pere la dextre
Qui d'aïse encore l'acolla :
S'il est ainsi, dit-elle, Pere
Que tout l'univers obtempere
Comme il te plaist aux saintes loix,
S'il est vray, fais à ceste fois
Que ce vil peuple t'obeisse,
Ce peuple qui s'accompaignant
Des vices, ne va dedaignant
Que tes Vertuz & ta Iustice.

Non content de ce qu'il pourchasse
Contre soymesme tant de tortz,
Mais s'attachant, las ! à ta race
Auecq l'horreur de mille effortz,
Et si bien pressant ses estreintes,
Qu'à la fin il nous a contraintes
Le voyant opiniastré,
De le laisser encheuestré
Au reth de sa propre meschance,
Et dresseant l'œil vers le recours,
Te venir demander secours
Pour le punir de son offence.

Toy doncq qui tiens en tes mains
Les tonnerres & la foudre,
Froisse & brise tout en poudre
Ces obstinez inhumains :
Fai que ta puissance haute
Leur face sentir la faute

*Qu'ilz ont commise enuers nous,
Et fai que leur arrogance
Sente bien tost la vengeance
De ton plus iuste courroux.*

*Ou fai qu'une rage depite
Les suyue horrible en tous endroitz,
Car c'est du moins ce que merite
Celuy qui transgresse tes loix,
Ce vil peuple donq qui n'a cure
Que de la crasse & de l'ordure
De ces vices ensanglantez,
Qui s'orgueillissent indomtez
De nostre trop honteuse fuyte,
Poursuyuans encor leurs aboys,
Et dardans d'une hideuse voix
Mille brocardz à nostre fuyte.*

*A tant, pour crainte de déplaire
Par le fil d'un trop long propos,
La Iustice se voulut taire
Pour auoir responce & repos :
Et Iupiter croulant sa teste
Accorda sa iuste requeste,
Leur disant à toutes ainsi :
Arrachez ce mordant soucy,
Mes filles, de vostre poytrine,
Arrachez ce regret encloz,
Et de tant & tant de sanglotz
Ne troublez la troppe diuine.*

*Ie ſçay tresbien le tourment,
Et la pourſuyte trop viue
Que cette race chetive
Vous a fait ſi longuement,
Ie ſçay quelle ardante peine
Bien qu'inutilement vaine
Vous auez priſe la bas,
Pour la diuertir de ſuyure
Voꝝ ennemys & de viure
Souz leurs cauteleux appaſtz.*

*Ie ſçay encor de quelle rage
Ce vil populaffe enragé
Mépriſoit dedans ſon courage
De voꝝ loix l'honneur outragé:
Mais par les flotz de Styx ie iure
Qu'il amendera cette iniure,
Par tant d'encombrier & d'ennuy
Que ie feray pleuuoir ſur luy,
Qu'à la fin, la race future,
Se mirant en ſes malheurtez
Pour s'éclaircir de voꝝ clarteꝝ,
Suyura droictement la droicture.*

*Ne ſoyez doncq tant eplorées,
Car ie faiꝝ encore vn ſerment
Par les Ondes non pariurées,
Qu'en peu de temps heureuſement
Trionfantes de ceſte guerre,
Vous redeſcendrez ſur la terre*

*Pour y replanter voz honneurs
Si bien redressans la police,
Que les hommes plus vicieux
N'auront iamais deuant leurs yeux
Que les vertuz & la iustice.*

*Entre eux vn Prince ie voy,
Maistre souz moy, de la France,
Qui tiendra vostre balance
Plein d'une equitable foy,
Vn Prince comblé de gloire,
Qui bornera sa victoire
Dez le ciel du More ardant,
Iusqu'au riuage Hyperbore,
Et des le liét de l'Aurore,
Iusqu'au plus bas Occident.*

*C'est cet HENRY, mes filles belles,
Qui fera refleurir encor
Voz autoritez toutes telles,
Qu'elles estoient au siecle d'or,
Honorant songneux & sans faincte
Les honneurs de vostre loy sainte,
Et iuste les ensemençant
Parmy son peuple obeyssant,
De sorte, que l'erreur, le crime,
Et l'orgueilleuse impureté,
Pourchassez de la verité
S'iront plonger dans leur abisme.*

*C'est luy qui dedans son royaume
Rendra vostre nom reueré,
Aussi bien souz vn toict de chaume,
Que sous vn plus élaboré :
Et qui pour plus vous faire craindre,
Et qui pour mieux garder d'enfreindre
Voz iustes & diuins decretz,
Commetra des hommes discretz
Suffisans de bien vous conduire,
Et de balancer saintement
D'un contrepoix egalement
Ce qui peut & qui ne peut nuyre.*

*Entre lesquelz i'en puy veoir
Deia deia, ce me semble,
Vn qui braue ioint ensemble
La vaillance & le sçauoir,
Vn qui luyt entre le reste
Comme en mon Palais celeste
Les raiz du plus grand flambeau,
Je di vn, dont la memoire
Domtera la Parque noire,
Le Temps mesme & le tombeau.*

*Cettuy-cy, mes filles gentilles,
Souz la faueur d'un si grand Roy,
Fera les fureurs inutiles
Qui voudront mordre sur la loy,
Et d'une eternelle assurance
Vous guidera parmy la France,*

*Merquant de l'œil endementiers
Et les mauuais & les entiers,
Et tousiours d'une ame constante
Resistant encontre les dons,
Qui peuuent amorcer les bons,
Tant est leur presence allechante.*

*Aussi le sort, filles, l'ordonne
Afin qu'un iour vous puyssiez veoir
Doublement ce que ie vous donne,
Pour double honneur en recevoir,
Et que luy nay de noble race
La vile Ignorance terrasse,
Luy que les graces parferont,
Luy que les Muses combleront
D'une immortelle renommée,
Luy qui vif tousiours demourant
Laissera, superbe, en mourant
De son bruit l'Europe semée.*

*Alors Iupiter se teut
Son Aigle s'escroulant toute,
Et la troupe qui l'escoute
Riant de l'aise qu'elle eut:
Mais il est temps que ie tire
Mes traictz au but où i'aspire,
Sus doncq Muse, mon doux soing,
Bande mon arc Muse douce,
Afin que mieux ie les pousse
Iusqu'au climat le plus loing.*

Dieu te gard l'honneur de la France
Dieu te gard mon grand AVANSON,
Docte vainqueur de l'Ignorance,
Et l'ornement de ma chanson :
Ainsi ta grandeur puisse croistre,
Et toujours prospere apparoiſtre,
Comme la nature & les cieux
T'ont fortuné de tout leur mieux,
Te faisant non seulement digne
Des mignardz fredons de mes vers,
Mais encor des accordz diuers
De la Pindarique buccine.

Moy qui suys des sacrez Prophetes
Du roy des hommes & des Dieux,
Moy qui suys de ses interpretes
Me presente ores à tes yeux,
Agité d'une ardeur diuine
Qui s'enflamme dans ma poytrine,
Pour te reueler que les motz
Dont il a fermé le propos
Qu'il tenoit à la vierge Aſtrée,
Ne furent oncques recitez
Qu'en predisant les raritez
Dont tu dores noſtre contrée.

C'eſt toy de qui Iupiter
Fait tant heureuſe la vie,
Que la dépiteuſe Enuye
Ne s'en pourra depiter :

*C'est toy qui ne doubtes guiere,
La Fortune iournaliere,
Du moyen te contentant,
Et parmy ses riches pompès
Où si bien l'orgueil tu trompes,
Athamante n'imitant.*

*Soit que les portes de la guerre
Soient closes de mille verroux
Et que la rage on y enferme
Estreinte de cent mille nouds,
Ou soit que la Discorde fiere
Rende nostre France guerriere,
Toufiours & toufiours i'aperçoy
Vne grande tourbe apres toy
Tachant d'acoiser ses quereles,
Sachant bien qu'en guerre & en paix
Tu peuꝝ faire comme tu fais
Ses franchises toutes nouvelles.*

*Mais quoy ! i'entreuoy à ta fuyte
Mon Paschal qui courbe le chef,
Comme vn qui refue à la poursuyte
D'un inextricable mechef,
Ce luyton Proces, ceste beste
Qui degorge tant de tempeste,
Ce serpent dy-ie forcené,
L'auroit il iusqu'icy trayné
De son Languedoc qui l'adore,
Pour de sa lyme le ronger*

*Comme vn chiquaneur eſtranger
Qui grommellant ſe deſcolore?*

*Le trac du mordant ſoucy,
Puys ſon front qui trop ſe ride,
Et ſa face trop humide
Le teſmoignent preſque ainſi.
Permetras-tu donc' qu'il laiſſe
L'immortelle tourbe eſpeſſe
Des nourriſſons des neuf Seurs,
Luy que iadis Calliope
Sur le mont à double crope
Combla tant de ſes douceurs?*

*Ne vois tu point la belle cheine
Faiſte à cerceaux d'or émaillé,
Dequoy par l'oreille il ameine
Tout ce grand peuple eſmerueillé,
Meſme la ſuperbe Veniſe,
Qui toute béante le priſe
D'eſtre de l'eſprit alumé
Dequoy l'Arpin fut enflammé,
Et la docte Tholoze encore,
Qui par l'honneur de ſon ſçauoir
Tant d'honneur ſe ſent recevoir
Qu'en l'honorant elle s'honore.*

*Le cognoy parmy cette bande
Son Durban le mignon des Dieux,
De qui la vertu ne demande*

*Pour le conduire dans les cieux,
Que les aëles dont elle vole
Depuis l'un iusqu'à l'autre pole:
Le voy Panjas qui ieune d'ans
Deffie la Mort & le Temps,
Tumery, Reuergat, la Roze,
Mon Dubuix & ton Charbonier,
Qui se tient ainfi le dernier
Pour lecher les vers qu'il compose.*

*I'en voy encor se meflans
Parmy ces clarteç dorées,
Plus qu'aux voutes azurées
N'a d'astres étincellans,
Mais tous presque se lamentent
Des proceç qui le tourmentent
D'un forcenement felon,
Luy des Muses le grand Prestre
Qui fi bien se fait cognoistre
Le compaignon d'Apollon.*

*Ces pucelles, ces Pegafides,
T'adjurent par l'Attique miel,
De ne permettre de leurs guides
Cettuyci gouster tant de fiel,
Te promettant fi tu l'accordes
De pinfeter fi bien les cordes
De leur luth en sonnant ton bruit
Qu'ell's t'exenteront de la nuyt.
La doncques gouste leurs promesses,*

*Et d'un balancé iugement
Deride le front viftement
Du chancre saint de ces Déeses.*

*Car il peut tes graces vantées
Mieux que moy de l'oubli garder,
Et des colonnes Atlantées
Iusques aux Indes les darder :
Luy qui d'une oraison Romaine
Braquement de France nous meine
Iusqu'aux estrangers plus lointains,
Faisant les Allemans certains,
Voyre tous ceux que le Pau baigne,
Par les nombreux sons de sa voix
Comme en la France le François
De la doctrine s'accompagne.*

*Mais repren, Muse, il est temps
Repren ton arc & ta trouffe,
Puis que ta flesche si douce
Charme ainsi les escoutans,
Et de peur qu'en cuydant plaire
Tu ne faces le contraire,
D'un plaisir trop abundant,
Encor' ailleurs cette gloire
Sacrerons à la Memoire
Par la terre l'espandant.*

A IEAN BERTRAND

CONSEILLER AV GRAND CONSEIL, EN FAVEUR

de Pierre de Paschal.

ODE.

Si quelque fois, ma Calliope,
M'esgayant avecques ta trope
Nous auons contenté les Dieux,
Ores il faut contenter mieux,
Et faire cognoistre à la France
Que mon Quercy peut enfanter
Des combatans de l'Ignorance
Assez fortz pour la surmonter :
Voyre par eux grauer sa gloire
Dessus l'autel de la Memoire,
Si bien que la posterité
Chante son immortalité.

Ouvre donq, Bertrand, tes oreilles
Pour les remplir de ces merueilles,
Et paistre, Bertrand, de leur miel
Tes espritz descendus du ciel,

*Te faisant fort puy que ma lyre
Se plaist de sonner ton honneur,
Et si graument le redire
Dessouz mon pouce fredonneur,
Que tu renuerseras l'audace
Et les fiertez de la menace
Voire les forces & l'effort
Du Temps & de la fiere Mort.*

*La Mort des Parques la plus fiere,
De sa grande faux moissonniere
Tranche la vie aux Empereurs,
Aussi bien comme aux laboureurs,
Et n'espargne non plus les Princes
Tant soyent-ilz richement pompeux,
Que les moindres de leurs prouinces
Tant soient-ilz pauurement pourueuz :
Ains pefle mesle les enuoye
La bas par vne mesme voye,
Guidez du dieu Cyllenien,
Passer le fleuve Stygien.*

*Comme vn faucheur par la prerie
Fauche a-plain-bras l'herbe fleurie,
La delaisant vn temps apres
Pour la seicher parmy les prez :
Ainsi cette Parque felonnie
Toufiours horrible en ses effortz,
Par monceaux les hommes moissonne
Pauant la terre de leurs cors :*

*Mais dautant elle se faict craindre,
Qu'elle nous vient souvent esteindre
Quand moins en noz heurs inconstans
Nous doubtons sa faux & le Temps.*

*Le Temps qui iamais ne seiourne,
Qui fuyt & iamais ne retourne,
De la Mort tallonne les pas :
Et ialoux qu'apres le trespas
L'homme laisse quelque memoire,
Qui témoigne à l'eage suyuant
Que vif, il a rauy la gloire
Qui le peut faire reuiuant,
Ialoux diz-ie qu'aucune chose
Contre sa puissance s'oppose,
Contre tout se veut opposer
Pour toutes choses maistriser.*

*Mesmes auffi tost que la Parque
Fait entrer dans l'auare barque
Les Ombres sortans de dehors
La palle demeure des corps,
Il ascourt soubdain, & se plante
Dessus leurs tombeaux ocieux,
Et trouffant sa barbe ondoyante
Abaisse ses bras & ses yeux :
Puis de ses mains roidement fortes
Prend le nom des personnes mortes,
Et les entassant sur son sein
Les charge & s'en refuyt soubdain.*

*Ne le trait qu'un archer descoche
De son but si tost ne s'aproche,
Ny l'aigle fond si tost d'en haut
Sur l'aspic qui se lesche au chant,
Ny le foudre ardent que deffere
Le Roy des hommes & des Dieux
Ne descend si tost sur la terre
D'esclairs faisant flamber les cieux,
Comme le Temps avecq sa charge,
Flottant sur son eschine large,
Acourt viste de ces tombeaux
Au bord des oublieuses eaux :*

*Où sur le moment qu'il arriue,
My-tournant son doz sur la rive,
Brandit & gette de son dos
La riche charge dans les flotz :
Afin que les flotz engloutissent
Dedans eux l'honneur de ces noms,
Et qu'englouty l'enseuelissent
Dedans les gouffres plus profondz :
Tant & tant le Temps a d'enuye
Sur le cler flambeau d'une vie,
Qu'il ne veut si tost estre esteint
Que le nom de perir contraint.*

*Mais à-l'enuiron de ce fleuve
Des vautours affamez on treuve,
Des corneilles & des corbeaux,
Et d'autres malheureux oyseaux,*

Qui n'ont dedans l'onde oublieuse
Ce butin si tost veu plonger
Qu'en chantant d'une voix hideuse
Le pensent tirer du danger,
Et prenans les beaux noms qu'ilz voyent
Dans leur bec, de peur qu'ilz se noyent,
Puis hastant vn foible voler
Les cuydent emporter par l'air.

Mais hélas ! leur force debile
Trop & trop tost rend inutile
Leur entreprise en ses effectz,
Car voulans élever ce faix
Et cuydant, superbes, le rendre
Dedans le vague suspendu,
Pour faire à l'ynivers entendre
Qu'ilz l'ont de l'oubli defendu,
La pesanteur du faix les lasse,
Et leurs voix dans leurs bouches glace,
De sorte que glacez & las
Ilz tombent pesle-mesle en bas.

O grieve perte ? ô perte grieve !
Mais ô félicité trop brieve !
O perte, ô grieve perte encor'
Des raritez d'un tel tresor !
Et vous las, hélas ! deplorables
De qui les beaux noms doiuent cheoir
Dedans les bouches miserables
Des oyseaux de fresle pouvoir,

*Puys qu'indignes d'aucune gloire
Ilz recachent dans l'onde noire,
Dans l'onde du fleuve oublieux
Les noms des Manes Stygieux.*

*Comme vn Milan fendant la nuë
Se fait presque perdre de veüë,
Portant à sa iambe attaché
Du feu dans du chanure caché,
Qu'à chef de temps luy mesme alume,
Coup sur coup ses aëles mouuant,
De sorte qu'enflammant sa plume,
Il croit la flamme de son vent,
Et se bruslant ainfi les aëles
Perd hélas ! ses forces isnelles,
Pour seruir aux Princes d'esbatz,
Tombant comme vne pierre en bas.*

*Ainfi par le vuyde retombent,
Ainfi souz leur charge succombent
Tous ces vaultours, tous ces corbeaux,
Et cette orde engence d'oiseaux :
Puis Lethe engloutit la memoire
Des noms dans ses eaux retombez,
Et le Temps obtient la victoire
Dessus les oiseaux succombez :
Non pourtant le fleuve ne noye
Des noms toute la belle proye,
Et non pourtant le Temps ialoux
N'obtient victoire dessus tous.*

Oy doncq', Bertrand, pourquoy ne noye
Le fleuve toute cette proye,
Et pourquoy ce Vieillard ialoux
N'obtient victoire dessus tous.
Parmy ces vautours & ces grailles,
Sont quelques Cygnes bien chantans,
Qui prennent, ioyeux, des medailles
Par l'air au bec les emportans,
Et contre les pertes que brigue
Le Temps ce vieillard si prodigue,
Engardent aucuns de ces noms
D'aller de Lethé iusqu'au fondz :

Car soubdain que ces sacrez Cygnes
Ont prins dans leurs bouches diuines
Quelques vns des noms precieux,
Ilz montent haut iusques aux cieux,
Et d'un vol ioyeux & sans peine,
S'en vont percher sur le coupeau
D'une montaigne non lointaine,
Où s'esleue vn temple tresbeau,
Dans lequel vne Nymphe habite,
Qui court vers ces Cygnes subite,
Pour ce qu'ilz portent leur oster,
Et dans son temple l'emporter.

Cette belle Nymphe emplumée
Se fait nommer la Renommée,
Et ce beau temple ainfi planté
Le temple de l'eternité,

*Au millieur duquel se descæuure
Sur quatre piliers, vn autel
Que la Nymphe enuironne & cæuure
Chaque an d'Amaranthe immortel,
Et là ces beaux noms elle appose,
N'ayant iamais la bouche close,
Ains toufiours ouuerte à vanter
Ce qu'elle oyt aux Cygnes chanter.*

*Heureux trois & quatre-fois doncques
Ceux de qui les noms n'eurent oncques
Le fond de ce fleuue cruël
Pour leur seiour perpetuël,
Et qui dans la bouche d'vn Cygne
Toufiours les merites vantant,
Trouuent cette Nymphe benigne
Toufiours les gloires rechantant,
Qui les append dedans son temple,
Afin qu'ilz y seruent d'exemple
Pour ceux de la posterité
De l'honneur qu'ils ont merité.*

*Bien heureux aussi ie publie
Bertrand, bien heureuse ta vie,
Puys qu'en ton viuant tu te fais
Bien aymer des Cygnes parfaitz,
Des Cygnes qui sont les Poëtes
Par lesquelz le plus grand des Dieux,
Comme par ses saintz interpretes
Reuele les secretz des cieux :*

*Car par eux l'honneur de ta gloire
Sur la mort aura la victoire,
Et ton nom par eux r'ennobly
Domtera le Temps & l'oubly.*

*» Iamais les vertuꝝ precieufes
» Ne vont aux ombres Stygieufes,
Et iamais les Mufes n'ont peu
Celer l'honneur quand il eſt deu.
Auſſi, mon Bertrand, tu dois croire
Puis qu'ardant ie te le prometz
Que tes vertus ny ta memoire
En bas ne descendront iamais :
Car ou bien Phebus de ſa flame
Rechaufe vainement mon ame,
Ou il veut, Bertrand, que ma voix
Te le promette à ceſte fois.*

*Comme les ondes écumeufes
Fremiſſent par les riues creuſes,
Quand des ventꝝ le Prince importun
Se courrouſſe contre Neptun' :
Et comme les fueilles reſonnent
En Automne parmy les boys,
Quand l'Auſtre ou quand la Biſe entonnent
Leurs plus effroyables aboys :
Ainſi par la France abondante
Sonnera ta gloire euidante,
Ta gloire & le diuin ſçauoir
Qu'en cachant, Bertrand, tu faiꝝ veoir.*

*Car encor que la Vierge Aïtrée
Tu guides par nostre contrée,
Souz ton grand Oncle, en qui les cieux
Et le sort respandent leur mieux,
Souz ton grand Oncle, qui la France
Illustre d'un rare ornement,
Contrepoisant en sa balance
Droit & Tort equitablement :
Ton esprit pourtant ne refuse
Le sacré travail de la Muse,
Et pourtant ne laissent tes doigtz
D'accorder ton luth à ta voix.*

*Qui pourroit aussi sur sa lyre
Mieux que toy, si tu voulois, dire
Quelque argument digne qu'aux cieux
Il fut chanté deuant les Dieux ?
Qui pourroit avecq' plus de grace
Raconter les saintes vertus,
Dont les vieux Comtes de ta race
Ont esté iadis reuestus ?
Qui pourroit de ton Oncle encore
Celebrer l'heur qui le decore,
Et dire si tu l'entreprens
Mieux que toy l'honneur des Bertrandz ?*

*Quant à moy ie faisois un hymne
De tes vertutz sainctement digne,
Qui ia ce me semble auoit pris
Entre ceux qui sont mieux escritz,*

*Et comme vn bon orfeure affine
L'or dont il veut faire vn anneau,
Orné d'une esmeraude fine,
Ou d'une perle de bonne eau :
Ainsi ie trauailloy ma dextre
A façonner quelque bon mettre,
Pour engrauer en son reply
Ton merite tant accompli,*

*Lors que mon Paschal me descœure
Les premiers traitz d'un diuin œure
Qu'il trasse, Bertrand, doctement
Pour les Bertrandz tant seulement,
Où ie vy si viuement painte
La noblesse de tes Ayeux,
Qu'aussi tost cette clarté sainte
Obscurcit celle de mes yeux :
Et cette diuine merueille
Rompit l'entreprise pareille,
L'entreprise que i'auançois
De conter ta race aux François.*

*Ainsi qu'un homme quand il treuve
En voyageant quelque grand fleuve,
Qui débordé semble vne mer,
Et qu'il le veoid bruyre, escumer,
Et de ses flots enflez d'audace
Noyer les chemins & les pontz,
Si bien qu'il semble qu'il menasse
Les hautz sommetz des prochains montz,*

*Tout foubdain s'areste, s'estonne,
Et son entreprise abandonne,
Sage en soy mesme pourpensant
Qu'il se peut perdre en s'auançant.*

*Ainsi ie destournay arriere
Les premiers pas de ma carriere,
Allors qu'en emportant ton lès
Par l'vniuers dessus mon døs,
Je rencontray l'œuure latine,
Ainçois de Paschal les torrentz,
Plains d'eloquence & de doctrine
Qui bruyoient l'honneur des Bertrandz,
Cognoissant tresbien à leur source,
Que le vague train de ma course
Aupres de celuy de leur cours
Foible & lent demourroit tousiours.*

*Qui, bon Dieux ! s'oseroit promettre
D'estre à gaigner vn prix adextre
Tant que Paschal qui tient en main
L'honneur du mieux disant Romain !
Qui peut mieux d'yne docte langue,
Ou parmy les Muses au bal,
Donner l'ame à quelque harangue,
Ou chanter des vers que Paschal ?
Paschal que les Graces cherissent,
Paschal que les Muses nourrissent,
L'abreuuant dessus leurs coupeaux
De la liqueur des saintes eaux !*

*C'est pourquoy Bertrand, ie delaisse
Des Bertrandz l'antique noblesse,
Sans ofer vn labeur tenter
Pour aux François la raconter,
Estimant trop mieux le silence
Puis que Paschal en veut parler,
Qu'en parlant de telle excellence
Seulement Paschal n'esgaler :
Bien veux ie, Bertrand, que cette Ode
Ainsi faicte à l'antique mode
Sur le patron des vieux Romains,
Demeure tienne entre tes mains.*

*Reçoy la doncques & r'estime
Bien heureux d'auoir de ma ryme :
Car souuent Ronfard de sa voix
M'a dit qu'elle est digne des Roys.
Et au surplus trenche la teste,
Et la renaiissante fierté,
De ce vieil proces qui tempeste
De mon Paschal la liberté,
A fin qu'imparfait il ne laisse
L'æure qu'à ton Oncle il adresse,
Contraint toujours d'auoir les yeux
Sur ce proces malicieux.*

*C'est pourquoy la bande immortelle
Qui dessus la croupe iumelle
D'Helicon, danse souz les sons
Ou de la lyre, ou des chansons,*

*T'adiure ores pour la cadance
Qu'elle fait gaillarde en son bal,
D'arrester viste vne ordonnance
Qui iuge le droit de Paschal,
Qu'ainsi la chanteresse tourbe,
Puisse sur ta vieillesse courbe,
Accorder & te faire ouyr
Cette Ode pour t'en refiouyr.*

A NICOLAS COMPAIN

CONSEILLER AV GRAND CONSEIL,

en faueur de Pierre de Paschal.

ODE.

PVIS que tant d'espritz de la France
Combatent d'vne telle outrance
Contre le proces de Paschal,
Et qu'vn chacun crie à ses luges
De donner fin aux subterfuges
Qui luy font souffrir tant de mal :
Moy, qui Paschal ayme & reuere
Pour ses vertuz comme mon pere,

*Sachant qu'il m'ayme comme enfant,
N'est il pas raison que i'essaye
De guerir ceste amere playe
Qui l'esprit & l'ame luy fend ?*

*Malheureux vrayment on peut dire
Cil qui void de quelque martire
Vn de ses amys tourmenté,
Et toutesfois il ne trauaille
Ny nul reconfort ne luy baille
Afin de l'en rendre exenté :
Sus doncq', Muse, à fin que i'euite
Qu'vne soüilleure fi maudite
Ne vienne mon honneur tascher,
Dy moy quelque nouuelle chose
Qui fi bien mon Paschal dispose,
Qu'il n'ayt plus loy de se facher.*

*Et delaisse d'armer l'iambe,
Qui ia contraint comme Lycambe
Mes enuyeux de s'offenser,
Et se repentans de leur vice,
Se guider eux mesme au supplice,
Pour leur hayne recompenser.
Bien pardonnai-ie à qui me iure
Ne m'auoir iamais dit iniure,
Sous vn feint nom malencontreux,
Voire à ceux qui me font leur plainte,
Fremiffans d'vne extrême crainte,
Que ie me courrouce contre eux.*

*Celuy qui d'acquérir pourchasse
Des Dieux la faueur & la grace,
Ne les sçauroit acquérir mieux
Qu'en aymant ceux que les Dieux aiment,
Et sur qui largement ilz sement
Les plus beaux tresors de leurs cieux.
Et bien que la Fortune ingrate
Si fiere par fois les abatte,
Qu'ilz seruent au peuple d'esbatz,
Si faut-il pourtant qu'il les prise,
S'il veut que Dieu le fauorise
Viuant, ou descendant la-bas.*

*Combien doncq prisez doiuent estre
Les Poëtes, que Dieu fait naistre
Prophetes de sa deité,
Decourant par eux mille choses,
Et mille encor, & mille encloses
Au sein de la diuinité?
Ilz domptent les bestes plus fieres,
Ilz arrestent court les Riuieres,
Voire les cheuaux du Soleil,
Et de leurs voix viuement fortes
Font viure les personnes mortes
Dans la nuyt mesme du cercueil.*

*Du Tage les blondes areines,
Ny toutes les belles fonteines
Qui sourdent du sein Idien,
Ny toutes les perles encore,*

*Qu'au matin decouure l'Aurore
Flamboyante au ciel Indien :
Ne peuuent les vertuz esteindre,
Ne peuuent les bonteꝝ atteindre
D'vn vers de Poëte excellent,
Tant & tant les Dieux il ressemble,
Eternisant qui bon luy semble
En despit du Faucheur volant.*

*Par les vers les Vertus florissent,
Par les vers les Dieux s'adouciſſent,
Par les vers ſont beaux leurs autelꝝ,
La Mort toutes choſes deuore,
Mais les vers qu'vn Poete colore
Demeurent touſiours immortalꝝ.
Et par eux meſme ie me fye,
Que ſi mes voiles ie deſplie
Parmy les flotꝝ plus orgueilleux,
Ie guideray mieux ma nauire,
Que Tiphys ne l'eufſt ſceu conduire
Affranchi des rocꝝ perilleux.*

*Heureux trois & quatre fois doncques
Tous ceux là qui ne furent oncques
Pareſſeux d'honnorer les vers,
Et d'eulx & leurs ſuyuantes races,
Puyſſent les Muſes & les Graces
Remplir le rond de l'vniuers.
Honnoreꝝ les doncq Roys & Princes,
Et faites que dans voꝝ prouinces*

*Ils soyent honnorez de nouveau,
Remetant l'Aphricain en vie,
Qui fit enseuelir Ennye
Souz les pompes de son tombeau.*

*Penses tu, Compain, que les graces,
Et les vertus que tu embrasses,
Ton honneur & ta qualité,
Bien qu'ilz soyent plains d'une grand gloire
Puyssent sans le facond luoire
Te donner l'immortalité?
L'homme en vain s'efforce d'acquerra
Mille vains honneurs sur la terre,
Pensunt estendre son renom,
Et si tu le faiz, tu t'abuses,
Si quelque nourriſſon des Muses
N'empanne ta gloire & ton nom.*

*Et quand la fortune non chiche
Te feroit, Compain, aussi riche
Qu'un Crese, ou qu'un Xerxes, ou bien
Comme un autre Prince des Perses,
Toutes ces richesses diuerſes
Ne te pourroient seruir en rien,
Pour garder que tu ne deuales
Aux enfers soubz les ombres palles
Dez que la Mort t'aura fauché,
Et que souz une mesme tombe
Ton nom & ton renom ne tombe
Par ces tresors non empesché.*

*Car deç que la Parque ennemye
A tranché le fil d'une vie,
Precipitant vn homme en bas,
Il entre en l'infernale barque,
Et soit il gueux, soit il monarque,
Il y passe & n'en reuient pas :
Mais si quelque Muse feconde
Le veut faire reuiure au monde,
El' le va querir aux enfers,
Et en despit de la Mort blesme,
Du Temps, & de l'Enuye mesme,
L'anime encore avecq ses vers.*

*Bien fut doncques à ta naissance
Heureuse la sainte influence
De l'astre qui flambloit aux cieux,
Te faisant fatalement digne
De la voix du Vandomois Cygne,
Le plus heureux mignon des Dieux,
De ce Vandomois, qui m'asseure
Que ce qu'il entonne à cette heure
Pour nostre Cicéron Paschal,
Il ne le feroit pour vn Prince,
Ny pour gagner d'une prouince
Le gouuernement principal.*

*Bien fust elle encor fortunée,
Quand ta bouche fust emmannée
De la liqueur du plus doux miel,
Par mainte murmurante mouche,*

Qui dessus ta premiere couche
Descendit tout exprez du ciel,
Nous faisant par cela cognoistre,
Que les Dieux ne te faisoient naistre
Que pour estre vn iour le soustien,
Fust parmy les pompes plus grandes,
Fust parmy les plus humbles bandes,
De tout le chœur Aënien.

Vy doncq, Compain, & n'ayes crainte
Que la Mort te donne l'attainte
Qu'ell' donne aux ennemys des Sœurs,
Des neuf Sœurs Heliconiennes,
Qui aux riuës Permessiennes
T'ont abreuvé de leurs douceurs :
Mais aussi soys nous secourable,
Et donne vne fin fauorable
A ce proces enuenimé
Qui rompt, qui tracasse & qui brouille,
Et qui engourdit & qui rouille
Nostre Paschal tant estimé.

Car luy qui deuroit à ceste heure
S'employer à chose meilleure,
Chantant la gloire de noz Roys,
Suyt, contraint, ce serpent farouche,
Qui fait ce semble dans sa bouche
Tarir le nectar de sa voix.
Mesmes fait remarquer ses traces
A l'amy plus aymé des Graces,

*Son Durban qui plaint cet exceç,
Et qui veut bien la plume prendre
Pour faire doctement entendre
Quel grand mal nous fait ce proces.*

*C'est pourquoy Compain, ie t'adjure
Par les saintz dons de la Nature
Qu'en toy si bien luyre ie voy,
Par les Sœurs qui n'ont point de mere,
Et par celles de qui le Frere
Est blond & sçauant comme toy :
Par la voix de Pithon encore,
Et par la Vierge qui s'honnore
De l'arbre qui porte mon nom,
De faire promptement en sorte
Que Paschal de ce proces sorte
Par vn arrest qui luy soit bon.*

*T'asseurant, que si par ton ayde
Il peut gaigner le bien qu'il playde,
Je chanteray si bien ton loz,
Qu'au son de ta durable gloire,
La Seyne, mon Loth & ton Loyre,
Ne bruyront que toy de leurs flotz :
La doncq' à fin que tu suruiues,
Garde toy que tu ne te priues
D'vn espoir plain de si grand fruit :
Ia la grandeur de ton merite
Dignement en mes vers escripte
N'a peur de l'eternelle nuict.*

*Ma Muse auffi ne se veut plaire
 Qu'aux plus vielz auteurs contrefaire,
 Tout ainfi que nostre Ronfard,
 Saichant bien que ce qui plait ores,
 Peut plaire vne autrefois encores,
 Ne manquant la Nature & l'art.
 Mais quoy? le proces que ie sonne
 Par le long trait que ie luy donne,
 Semble en plus de longueur reduit:
 C'est tout, Compain, que ie t'honnore,
 Et t'honnoreray plus encore
 Si Paschal a ce qu'il pourfuyt.*

SVR SON PARTEMENT

de France, pour aller en Italye,

A PIERRE DE PASCAL,

Historiographe du Roy.

ODE.

Si quelcun, Paschal te trouuant
 Dedans mon liure si souuent,
 Enuieux, m'en vouloit reprendre,

*Je luy veux maintenant apprendre,
Que le sçauoir & la vertu
Dont vn docte homme est reuestu,
Ne se peut assez faire entendre.*

*Car que peult on celebrer mieux,
Que celui dessus qui les cieux
D'une liberale influence
Versent leur plus grande excellence,
Mesmes quand il est assez fort
Pour oster à la mesme Mort
Ce qu'elle a sur luy de puyssance.*

*C'est l'argument que doit choisir
Celuy qui brusle d'un desir
De faire quelque œuure durable,
Car prenant subget peu louable,
Tant soit on graue en son parler,
C'est autant que bastir en l'air,
Ou dessus l'incertaine sable.*

*Je ne sceuz iamais rien vanter,
Ny ne veux iamais rien chanter,
Qui ne m'aparoisse estre digne
De la voix de quelque beau Cygne.
C'est pourquoy ie sonne sans fin,
Pour faire vn ouurage diuin,
Ta gloire & ta vertu diuine.*

*Je m'en vois, Paschal, loing de toy
Avec l'Ambassadeur du Roy
Mon AVANSON, qu'il me fault suyure,
En cette antique Cité libre,
Que ceux que Cybelle enfanta,
Que ceux qu'une louue allaita
Bastirent iadis sur le Tybre.*

*Là ie verray les raritez,
Et les belles antiquitez
De quoy cette ville s'honore :
Et là ie pourray veoir encore
Nostre cher Pangeas si diuin,
Et nostre Bellay Angeuin
Qui plus que cela la decore.*

*Tandis sur le mestier Romain,
Tu tixtras de ta docte main
Le fil de ta Françoisse histoire,
Empennant si bien la victoire,
Et l'honneur de nostre grand Roy,
Qu'à iamais sa gloire par toy
Volera viue en la memoire.*

*Certes noz nepueuz qui viendront
Grandement heureuse tiendront
Nostre belle & fertile France,
Dequoy dechassant l'Ignorance
Elle allaita ore en son giron*

*Vn Paschal, qui de Ciceron
Egalle la douce eloquence.*

*Aussi ce grand Roy le sçait bien,
Qui soigneux d'acquerir le bien
A qui nul bien se parangonne,
Maintenant la charge te donne
D'escrire tout ce que soubz luy
Nous auons veu iusqu'au iourd'huy,
Depuis qu'il vint à la couronne.*

*Par cela, Paschal, faisant veoir
Que tout autant est ton sçauoir
Digne de sa vertu diuine,
Que sa vertu de ta doctrine,
Et que nul que toy ne peut mieux
L'asseoir au ciel entre les Dieux,
De son nom faisant vn beau signe.*

*Heureux doncq si bel argument
Qui doit viure immortellement,
Heureuse ta veine choisie
Qui distille telle ambrosie,
Et mon luth bien heureux aussi,
Qui se plaist de chanter ainsi
Tes vertutz dans ma Poësie.*



A HONNORE CASTELLAN

excellent medecin.

ODE.

DANS quel antre iray-ie penjer
L'ode que ie veux commencer,
Castellan, pour chanter ta gloire,
Afin de rendre dignement
A l'egal de mon argument
L'eternité de ta memoire.

Je n'ay point ce semble besoing
De m'en aller chercher bien loing
Les ornemens de tes louenges :
Car ie voy tout aupres de moy,
Plus de tresors reluyre en toy,
Qu'on n'en trouue aux terres estranges.

Les Muses mon plus doux soucy
T'honnorent, & t'honnore aussi
Apollon leur frere comme elles,
Des Sœurs tu possedes les biens,
Du frere, Castellan, tu tiens
Mille richesses eternelles.

*Mesme l'art de guerir les maux,
Les maux, & les dolentz trauaux,
Qu'on souffre en mille maladies,
Ce que i'estime & qui vaut mieux,
Que tous les tresors precieux
De cent heureuses Arabies.*

*C'est cet art diuin qui n'est pas
Seulement duysant yci bas,
A nostre debile Nature,
Mais qui s'exerceant dans les cieux,
Est necessaire aux mesmes Dieux,
Alors qu'ilz ont quelque blessure.*

*Ce guerrier, cet horrible Mars,
Sentit bien comme entre les artz
Cettuy-cy les autres excede,
Alors qu'au combat Phrygien,
Soustenant le party Troyen,
Il fut blessé par Diomedé.*

*Venus encore l'esprouua,
Quand trop soigneuse elle sauua
Le vaillant filz d'elle & d'Anchise,
Et maint autre a senti la haut,
Malade ou blessé, ce que vaut
La medecine tant exquise.*

*Combien doncq' prisay-ie ton heur,
Castellan, d'emporter l'honneur*

*En cette diuine science,
Sur les plus parfaitz qu'on peut veoir,
Ou soit en grandeur de sçauoir,
Ou soit en feure experience.*

*Comme vne perle de bonne eau
Enclose dedans vn anneau,
Enrichist l'estofe du feuure,
Ainsi ta vertu de grand pris,
Enclose dedans mes escriptz,
Enrichist les vers de mon œuure.*

*On ne veoid point de grand torrent
Si tost entre deux montz courant,
Que court l'eloquence en ta bouche,
Distillant vn parler plus doux
Que n'est le sucre, ou le miel roux,
Que fait la mesnagere mouche.*

*Il n'y a fleur, arbre, ny fruit
De ceux que la terre produit,
Racine, ny jus, ny escorce,
Herbe, breuuage, ny metal,
Liqueur, ny pierre, n'animal,
Dont tu ne cognoisses la force.*

*Ton Bertrand aussi le sçait bien,
Qui premier t'a retenu sien,
Admirant ta sainte doctrine,
Mesmes HENRY, nostre grand Roy,*

*Qui se daigne seruir de toy,
En ce bel art de medecine.*

*C'est pourquoy ie tiens à bon heur
De chanter ainfi ton honneur,
Et faire immortelle ta vie :
Veu que de la Mort r'exemptant,
Tu m'en peux faire tout autant,
Si i'ay quelque grand maladie.*

*A bon droit Homere a chanté,
Qu'un seul Myre expérimenté
Vaut mille autre' hommes à la guerre,
Et que sans luy les plus vaillantz
A peyne peuuent bataillans
La paix ou la victoire acquerre.*

*Car s'un chef par quelque malheur
Sent dedans soy quelque douleur,
Quand il luy faut prendre les armes,
Cetuy-cy seul le peut guerir,
Le rendant dispos à ferir
Plus que iamais aux grans alarmes.*

*Le mari d'Helaine le sceut,
Par vn coup de trait qu'il receut
Durant le long siege de Troye,
Que celuy qui premier faussa
Le serment iuré, luy lança
Couuoitteux d'une trop grand proye.*

*Car si Machüon tout soubdain
N'eust tiré ce traict inhumain,
Il eust peu dommager sa vie,
Et rendre inutile l'espoir
Qu'il auoit encor' de rauoir
Sa belle compaignie rauie.*

*Les medecins ne sont point telz
Que les autres hommes mortelz,
Et faut par raison qu'on les nomme
Demydieux, car dedans vn corps
Ilz metent en paix les discordz,
Qui troublent la santé de l'homme.*

*Apollon le Dieu Cynthien,
Inuenta premier le moyen
De guerir noz maux par breuuaige,
Par vnguent & par section,
Et par mainte autre inuention
Profitable au commun dommaige.*

*Esculape vint apres luy,
Et toy, Castellan, aujourd'huy
Que comme vn nouveau Dieu i'honnore,
Ayant ce mesme esprit en toy
Qu'Esculape auoit dedans soy
Si lon doit croire à Pythagore.*

*Les Romains de peste affligez,
En furent iadis allegez*

*Par ce medecin Esculape,
Et par toy se guerissent or
Mille & mille François encor
Des maux dont à peyne on eschape.*

*Je le sçay pour auoir esté
N'aguere en mon liçt arresté
D'une fieure inconstamment feure:
Car aussi tost que i'entendoy
Que tu t'en venois deuers moy,
Mon accès s'alentoit deç l'heure.*

*Et bien tost i'espere de veoir,
Par la grandeur de ton sçauoir,
Sain & dispos nostre grand Carle,
Carle, ce prelat si sçauant,
Qui daigne escouter si souuent
Les vers que ma Muse luy parle.*

*Les Romains pour reuerer mieux
Esculape au nombre des Dieux,
Dresserent vn Temple en vne isle
Que l'eau du Tybre encore ceint,
En l'honneur de ce Dieu si saint,
Tant son sçauoir leur fust vile.*

*Où bien tost aller ie m'en doy,
Suyuant l'Ambassadeur du Roy*

*Mon AVANSON, deffouꝝ son ælle,
Et là, sur l'autel le plus beau
l'appendray cet hymne nouveau,
Tefmoing de ta gloire eternelle.*

A ANTHOINE FVMEE,

GRAND RAPPORTEVR

De France.

ODE.

MVSES filles de Iupiter,
Il nous fault ores aquiter
Vers ce docte & gentil Fumée,
Qui contre le Temps inhumain
Tient voꝝ meilleurs traitz en sa main,
Pour parenner sa renommée.

*Je luy dois, il me doit auffi,
Et si i'ay ores du foucy
Pour faire vn payement plus digne :
Je le voys ores deuant moy
En vn auffi plaisant esmoy
Pour faire son Ode latine.*

*Mais par où commencerons nous,
Dites le, Muses, car sans vous
Je ne fuis l'ignorante tourbe :
Et sans vous ie ne puy chanter
Chose qui puyffe contenter
Le pere de la lyre courbe.*

*Quand celui qui iadis nasquit
Dans la tour d'erain, que conquist
Iupiter d'une riche ruze,
Eust trenché le chef qui muoit
En rocher celui qu'il voyoit,
Le chef hideux de la Meduse,*

*Adoncques par l'air s'en allant,
Monté sur vn cheual volant,
Il portoit ceste horrible teste,
Et ia desia voyfin des cieux,
Il faisoit veoir en mille lieux
La grandeur de ceste conqueste.*

*Tandis du chef ainsi trenché
Estant frechement arraché,
Distilloit du sang goutte à goutte,
Qui soubdain qu'en terre il estoit
Des fleurs vermeilles enfantoit,
Qui changeoient la campagne toute,*

*Non en serpent, non en ruyssseau,
Non en loup & non en oyseau,*

*En pucelle, Satyre, ou Cygne,
Mais bien en pierre, faisant veoir
Par vn admirable pouoir,
La vertu de leur origine.*

*Et c'est aussi pourquoy ie croys
Que fendant l'air en mille endroitz,
Sur mille estrangeres campagnes,
A la fin en France il volla,
Où du chef hideux s'escoulla
Quelque sang entre ces montaignes.*

*Mesmement aupres de ce pont,
Opposé vis à vis du mont
Du mont orgueilleux de Foruiere,
En cest endroit où ie te voys
Esgayer si souuentesfoys
Entre l'une & l'autre riuiera.*

*Car deslors que fatallement
L'en aprochay premierement,
Ie viz deç la premiere aproche
Ie ne scay quelle belle fleur,
Qui joubdain m'esclauant le cœur,
Le fait changer en vne roche.*

*Ie veiz encor' tout à lentour
Mille petitz freres d'amour,
Qui menoyent mille douces guerres
A mille craintifz amoureux,*

*Qui tous comme moy langoureux
Auoyent leurs cœurs changez en pierres.*

*Depuys estant ainfi rocher,
Le veys prez de moy aprocher
Vne Meduse plus accorte,
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea iadis cest Athlas
Qui le ciel sur l'eschine porte.*

*Car elle ayant moins de beautez,
De ses cheueux enserpentez
Faisoit ces changemens estranges,
Mais cette cy d'un seul regard
De son œil doucement hagard
Faiet mille plus heureux eschanges.*

*Celuy qui veoid son front si beau,
Voit un ciel ainçois un tableau
De cristal, de glace, ou de verre :
Et qui veoid son sourcil benin,
Veoid le petit arc hebenin
Dont Amour ses traitz nous desferre.*

*Celuy qui veoid son teinct vermeil
Veoid les roses qu'à son reueil
Phebus épanit & colore :
Et qui veoid ses cheueux encor,
Veoid dans Paſtole le tresor
Dequoy ses sablons il redore.*

*Celuy qui veoid ses yeux si beaux,
Veoid au ciel deux heureux flambeaux
Qui rendent la nuit plus sereine :
Et celuy qui peut quelquefois
Escouter sa diuine voix,
Entend celle d'une Syrene.*

*Celuy qui fleure en la baisant
Son vent si doux & si plaisant,
De fleurir du musc il luy semble :
Et qui veoid ses dentz en riant,
Veoid des perles de l'orient,
Ou chose qui perles ressemble.*

*Celuy qui contemple son sein
Large, poly, profond & plain,
De l'amour contemple la gloire :
Et qui veoid ses petitz tetons
Veoid de lait deux petitz gazons
Ou bien deux boulettes d'iuoir.*

*Celuy qui veoid sa belle main,
Se peut asseurer tout soubdain
D'auoir veu celle de l'Aurore :
Et qui veoid ses piedz si petitz,
S'assure que ceux de Tethys
Heureux, il a peu veoir encore.*

*Quant à ce que l'acoustrement
Cache ce semble expressement*

*Pour mirer seul ce beau chef d'œuvre,
Nul que l'amy ne le veoid point,
Mais le grasselet en bon poinct
Du visaige le nous descœure.*

*Et voilà comment ie fuз pris
Aux reths de l'enfant de Cypris,
Esprouuant sa douce pointure,
Et comme vne Meduse fit
Par vn dommageable profit,
Changer mon cueur en pierre dure.*

*Mais c'est au vray la rarité
De sa grace & de sa beauté,
Qui rault ainsi les personnes,
Et qui leur oste cautelement
La franchise & le sentiment,
Ainsi que faisoient les Gorgones.*

EPITHALAME DE IEHAN FLEHARD,

& LOYSE D'AVANSON.

VOICY le iour auquel on doit
Celebrer l'heureux mariage,
De la Pucelle en qui lon void
De la vertu la viue image :

*Qu'un chacun doncq s'aïlle aprestier,
Soit ou ne soit de sa lignée,
Pour venir ensemble chanter
Tout le long de ceste iournée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Qu'aujourduy chacun en repos,
D'une oyfueté bien honneste,
N'entame iamais de propos
Sinon pour honnorer la feste :
Mais que d'un luth ioint à la voix,
Et d'une guiterne entonnée,
Et d'un cornet & d'un haulbois
On chante dez la matinée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*L'oy defia ce semble partir
Ceste Nymfe tant bien aprise,
Le la voy ia defia sortir
Pour aller premiere à l'eglise,
Le la voy marcher chastement
De ses parens acompagnée,
Le la voy de maint diamant,
Et de maint rubiz atournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Le voy son pere d'un costé
Qui demy dieu d'ayse l'ameine,
Le voy la douce grauité
Qui luyt en sa face sereine :*

*Celle qui prefide en la nuit,
En voute vers nous retournée,
Plus belle qu'elle ne reluyt,
De tant de pompe enuironnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Que faites vous nouuel Espoux,
Vous tardez par trop apres elle,
Sus sus diligent hastez vous,
Dans son cueur elle vous apelle,
C'est la compagne que les cieux
Vous ont dez long temps destinée,
C'est la richesse que les Dieux
Vous ont dez long temps assignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Le sang de cette vierge part
D'un des plus clairs sangz de la terre,
C'est d'AVANSON, & de Bayard,
Cèt autre foudre de la guerre:
L'un sous HENRY l'honneur des Roys,
A mainte gloire fortunée,
L'autre sous Loys & François
A l'immortalité gagnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Iô dans le temple ie voy
Cèt heureux couple qui s'assemble,
Prometant d'une estroite foy
De viure & de mourir ensemble :*

*Je voy maint excellent present
Dont cette Nymfe est estrenée,
Je voy maint homme la baisant,
Je la voy souuent inclinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Je voy l'espouzé d'aujourduy
Qui reuient plain d'une humble audace,
Je voy son espouze apres luy,
Qui porte contente sa face :
Je voy le peuple qui la fuyt,
Admirer sa grace bien née,
Et murmurer d'un commun bruit
Ce vers d'une longue halenée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Tandis maint esclatant cléron
D'une resonante allegresse,
Fait retentir à l'enuiron
Que la Nymfe vient de la messe :
Et celle qui chaste conduyt
Loin loin de la troupe effrenée,
Les pucelles, ores s'en fuyt
D'elle doucement estonnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEË.*

*Sus belle venez vous assair,
La table pour vous est couuerte,
Ce iourdhuy vous aurez au soir
Un grand gain de bien peu de perte :*

*Ce buffet pour vous est paré
De mainte coupe burinée,
Et de maint vase elabouré
Dans ceste salle bien ornée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.*

*Celluy qu'on a voulu lier
Auecq vous d'une amour extreme,
Sort de ce Flehard chancellier
A Naples, de Charles huitiesme :
L'un des biens de l'esprit vestu
Orna sa race fortunée,
Et l'autre riche de vertu
Honnore toute sa lignée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.*

*Les banquetz du Prince Nynus,
Ny de la royne AEgyptienne,
Tant soyent magnifiques tenuz
Dedans mainte histoire ancienne,
Ne surpassent point cestuy-cy,
Qui s'apreste en ceste disnée,
Pour l'espoux nouueau que voicy,
Et pour vous Vierge coronnée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEÉ.*

*Là, Girard, faictes apporter
Aux paiges la douce viande,
Le Prince des dieux Iupiter
N'en mange point de plus friande :*

*Je voy l'espouze dans le banc
Assise en sa place ordonnée,
Et maint seigneur de noble sang
Dequoy la table est entournée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*Sus menestriers harmonieux,
Saluez ceste heureuse table,
Auecq les sons melodieux
Le repas est plus delectable :
Mais hola sonneurs, c'est assez,
Vostre chanson est ia finée,
Puys les deuis sont commencez,
Cessez iusqu'à l'apresdinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*Je voy Plutus, ie voy Ceres,
Pomone & la vermeille Flore,
Je voy les Nymphes des forestz,
Et celles des fleuues encore,
Je voy gaillard se presenter
Le bel enfant de Thyonée,
Et tous pesle-mesle chanter
D'une voix affectionée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE*

*Vous prudent pere de l'espoux,
Et vous de l'espouze le pere,
Vous l'oncle de l'espouze, & vous
De ceste pucelle la mere,*

*Voyez contens deuant voz yeux
La race qui vous est donnée,
Pour en auoir sur voz ans vieux
Vn accroissement de lignée.*

O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

*Mais quoy? ie voy ia qu'on dessert,
Ie voy ia l'espouze qui laue,
Ie voy defia le tapis verd
Qui rend ceste troupe plus graue :
Sus baladins, la cappe à bas,
La Nymphe au bal soit admenée,
Et en branles & en cinq pas,
Despendez toute la iournée.*

O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.

*Venez Guillaume d'AVANSON,
Laurens, & Françoisse, & Lucrece,
Venez ayder à ma chanson,
Pour tesmoigner vostre allegresse :
C'est aujourd'hui que vostre seur
Est librement emprisonnée,
Resiouyffez doncques son cueur
De cette parole empannée,
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*Ce iour qui si serain reluyt
Deuers l'occident se retire,
Et ia voicy venir la nuit
Que l'espoux ardemment desire :*

*Je voy d'un & d'autre cousté
Vne grand tourbe embesoignée
Après le soupper appresté
Pour tous ceux de la matinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*Vous Aumosnier, ayez en soin
De diligenter vostre office,
Affin que l'espoux au besoin
Par vous trop long temps ne languisse :
Les Graces & l'enfant Amour
Qui suyuent la mere d'Enée,
Attendent l'espouse à lentour
De sa grand couche encourtinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*S'elle retourne tant soit peu
Son chef ou ses mains en arriere,
On veoid briller vn plus beau feu
Que de ces torches la lumiere,
Portant estofé son chappeau
De mainte esmeraude affinée,
Et mainte perle en maint anneau
Dedans les Indes butinée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*Mais quoy? voyci finir le bal,
Et voicy la mere à la fille,
Qui la meine au liç nuptial,
Où ie voy qu'on la desabille :*

*Je voy l'espoux non paresseux,
Qui prend sa proye abandonnée,
Et l'espouse entre les linceulx
De l'espoux doucement gennée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*Sus doncques parentz depeſchez,
Vn chacun de vous ſe retire,
De peur que preſens n'empeschez
Le plaisir d'un ſi doux martire :
Mais auant donnez le bon ſoir
A cette couple embesoignée,
Et demain nous la viendrons veoir
Auecques l'aulbe ſaffranée.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*

*Dieu croiſſe en vous de iour en iour,
Couple heureux que le ciel aſſemble,
La foy coniugale & l'amour
Que vous auez promiſe enſemble,
Et ſur l'autonne de voꝝ ans,
Vous donne vne telle iournée,
Aux nopces d'un de voꝝ enfans,
Qui naiſſe en cette meſme année.
O HYMEN, HYMEN, HYMENEE.*



ODE DV TEMPS ET DE L'OCCASION,

Presentée en vne mommerie

A MONSIEVR D'AVANSON.

Le Temps cette grand faulx tenant,
Se vest de couleur azurée,
Pour nous monstrier qu'en moissonnant
Les choses de plus de durée,
Il se gouuerne par les cieux,
Et porte ainsi la barbe grise,
Pour faire ueoir qu'hommes & dieux
Ont de luy leur naissance prise.

Il assemble meinte couleur
Sur son azur, pource qu'il traine
Le plaisir apres la douleur,
Et le repos apres la peine :
Monstrant qu'il nous fault endurer
Le mal, pensant qu'il doit fin prendre,
Comme l'amant doit esperer,
Et mercy de sa dame attendre.

*Il porte sur son vestement
Vn millier d'æfles empannées,
Pour monstrier comme viftement
Il s'en vole auecq noz années :
Et s'accompaigne en tous ses faitz
De cette gaye damoiselle,
Pour monstrier que tous ses effectz
N'ont grace, ny vertu sans elle.*

*Elle s'appelle Occasion,
Qui chauue par derriere porte
Soubz vne belle alluzion,
Ses blondz cheueux en ceste sorte :
Afin d'enseigner à tous ceux
Qui la rencontrent d'auenture,
De ne se monstrier paresseux
De la prendre à la cheueleure.*

*Car s'elle fuyt d'un pied dispoꝝ,
En vain apres on se trauaille
De la retrouver à propos,
Pour gouster des fruitz qu'elle baille :
Le Temps nous a conduictz icy,
Et l'Occasion si gentile
Adoucissant nostre soucy,
Ne rend nostre espoir inutile.*

*Le Temps encore quelquefois
Admirant ta grace eternelle,
Chantera d'une belle voix*

*AVANSON, ta gloire immortelle :
Mais or' l'Occasion n'entend
Que plus long temps il t'entretienne,
Craignant perdre l'heur qu'il attend,
Ou qu'autre masque ne suruienne.*

SVR LA MORT DE I. P. T.

ODE.

*C*ELLVY que la fortune auoit si haut monté,
Par le subtil engin d'une feinte bonté,
Cuydant leuer au ciel sa montaigne à trois croupes,
Deuale avecques elle aux infernales troupes,
Et laisse à son trespas d'un chacun en tous lieux
Sans complaints la bouche, & sans larmes les yeux,
Tant a esté sa vie à chacun detestable,
Et tant est cette mort à chacun profitable.

*Le siecle de Saturne est vraiment de retour,
Et vraiment la vertu vient reueoir nostre iour
Depuis qu'il est estainct : car cinq ans de sa vie
(O vray siecle de fer) nous n'auons veu qu'enuye,
Qu'erreur, & que tout bien à tout malheur soumis,*

*Toute vertu bannye & tout vice permis,
Mais ores eclairez de nouvelle lumiere,
Toute vertu reprend sa liberté premiere.*

*On peult parangonner droitement à cettuy
Vn des vieulx Empereurs appellé comme luy,
Grandz Pontifes tous deux, & tous deux trop extremes
A courber Ganymede, & se courber eulx-mesmes,
Tous deux ont faict la guerre aux François genereux,
Tous deux ont deuoré des tresors plantureux,
Mais l'un, sobre, a deffaiict la Republique sienne
Et l'autre yure & gourmand a deffaiict la crestienne.*

*Ceulx qui d'un saint desir ont eu poinctz leurs espritz
De l'immortalité, ont des faictz entrepris,
Acquerant en viuant vn bruit tant honorable,
Qu'ilz ont faict en mourant leur renom perdurable:
Mais cettuy-cy a faict pour mieux s'eterniser
Tout tant d'actes meschans qu'on sçauroit aduiser,
Meritant que son nom & sa memoire on taise,
Comme lon taisist le nom du boutefeu d'Ephefe.*

*Ce qu'ont dict les auteurs ou modernes ou vieux
De la diuersité des faitz luxurieux,
Que souloit inuenter iadis Sardanapale,
Ou ce qu'ilz ont encor dict d'Eliogabale,
Qui les grand'z voluptez sur tous a sceu trier,
A cettuy-cy tout seul se peut approprier:
Mais l'un de ces deux là fit beaucoup mieux encore
▪ Parce qu'un beau mourir toute la vie honnore.*

*S'il a faict rien de bon pour la commodite
Du peuple vniuersel, ç'a seulement esté
Precipitant sa mort, parce qu'en chose aucune
Il n'eust peu faire mieux l'vtilité commune :
Mais ainsi que le iour eclaire apres la nuit,
Et que d'un ordre égal toute chose se sult,
Pour veoir plus longuement cette vtilité viue,
Puis que Iules est mort Cesar fault qui le sult.*

DE LA VENVE DV PRINTENS

A Oliuier le Crec.

ODE.

TANDIS qu'ardemment allumé
D'un brazier non acoustumé,
l'ourdiç vne nouvelle trame,
Pour voiler la langue & les yeux
Du mesdisant iniurieux,
Qui menteur outrage Madame,

*Je veux que ma lyre,
Dedaignante l'ire*

*Qui remplit ses sons,
Pour vn temps ne chante
D'une voix tranchante
Ces tristes chansons.*

*Je veux que sa concavité
Retentisse à la gravité
D'une Ode autrement fredonnée,
Et que mes souci^z endente^z
En soyent doucement enchante^z
Sou^z le fraiz d'une matinée.*

*Or' donc que l'Aurore
Tapi^{se} & colore
Les champs estendu^z,
Et que Philomene
Dolente, ramene
Ses cri^z espendus :*

*Ore di^z ie que les ruy^{ss}eaux
Font couler plus cleres leurs eaux,
Et que les Nymphes montaignardes,
Foulantes les fleurs tendrement,
Dansent en rond gaillardement
Au bruit des sources babillardes :*

*Ores que les ro^zes
A demy declo^{ses}
Nous monstrent leur teinct,
Or' que le riuage,*

*Or que le boscaige
De rechef est peinct :*

*Bref ores que le ciel nous rid,
Et que toute chose flourit
Aux rayons de la saison neufue,
Dreſſons vn complot qui le soing
Renuerſe & renuoye ſi loing
Que iamais plus il ne nous treuue.*

*Ces amours ardentes,
Ces peynes mordantes,
Et ces durs ennuyſ,
Plongeons dans le verre,
Puis courons grand erre
Veoir les premiers fruitz.*

*Là doncq, Le Crec, ſouz l'ombre vien,
Et de ton luc & moy du mien
Animons vne chanſon douce,
Si bien que les champs & les boys
Soyent rauiz des ſons de ma voix,
Et des doux fredons de ton pouce.*

*Bien que ta main ſaincte
N'ayt la gloire attaincte
De celle d'Albert,
A qui le ciel donne
La riche couronne
Deüe au plus expert :*

*Et bien que le ciel ne m'ayt faict
Le present d'un luth si parfait
Que celui que Carles entonne,
Et qu'il n'ayt adextre mes doigtz
Comme au Pindare vandoisnois,
Qui rien que celeste ne sonne :*

*Toutesfois les Graces,
Qui guident nos traces
Pour aller au mieux,
Toutesfois les belles
Nous donrront des asles
Pour monter au cieux.*

*Sur tout n'oublions poinct le vin,
Le grand Grec, l'aueugle diuin
Nous ramentoit tousiours le boire,
Comme vn vray baston pour doniter
Le soin qui nous vient tourmenter
Iusqu'au plus creux de la memoire.*

*Les vins & les dames
Alument noz flames
D'un mesme appareil,
Et font que l'œil trouble
Veoid d'un regard double
Doubler le Soleil.*

*J'ay les Odes du Calabrois,
J'ay les amours du Sulmonois,*

*Et les doux baisers de Catulle,
l'ay encor de Galle les vers,
Et les traictz diuins & diuers
De Ian second & de Marulle.*

*Sus doncques allons
Et entremeslons
Le profit à l'ayse,
Par ces passetems
Se trompe le Temps
Et l'ennuy s'apaise.*

EPISTRE,

A MONSIEVR D'AVANSON.

BIEN que les lieux, & les champs, & les boys,
Par où, Seigneur, à present ie m'en voys,
Pour exploicter les charges que i'en porte,
Soyent eschaufez d'une chaleur plus forte
Que ceux ausquelz mon œil vous delaiſſa,
Quand ie partiſ pour venir pardeça,
Ce nonobſtant en tel point ie me treuve,
Que la ſaiſon moins ardante i'eſpreuve

*Que vers Paris, & non comme ie croy
D'aucun defect qui puisse estre dans moy,
(Bien que mal sain) mais seulement pour estre
Absent de vous, mon seigneur & mon maistre,
Absent de vous mon seigneur, mon soleil,
Qui me donnez eschaufement pareil,
Que l'astre clair qui les saisons compasse,
Donne aux fruietz verdz que l'esté nous amasse.*

*Aupres de vous toute chose me rid,
D'un doux repos mon esprit se nourrit,
Mes ans ie seme en seruice fertile,
Et vous voyant rien ne m'est difficile.
Mais loing de vous ie n'ay plus de vigueur
Comme i'auoys en l'esprit & au cuer,
Ne pouuant rien, mesmes dedans mon ame
Le sens faillir l'aliment de sa flame.*

*Aussi l'ardeur que le dieu Delyen
Souffle, deuin, au temple Delphien,
En cestuy-la qui ses oracles chante,
Va defaillant dez que le dieu s'absente.*

*Las en passant ces desertes forestz,
Et tous ces champs incogneuiz de Ceres,
Ie ne voy plus, comme ie soulois faire,
Rien qui me plaise, ou qui me doyue plaire:
Sans plus ie resue & figure en resuant
Ce que i'ay veu de beau parcydeuant.*

*Je me souviens des belles antiquailles,
Des beaux tableaux, & des belles medailles,
Que ie voyois deffouz vostre grandeur,
Quand vous estiez à Rome ambassadeur.*

*Je me figure vne autre Dianore,
Vne autre Laure, ou vne autre Pandore,
Et m'est aduis qu'en long habit romain,
Vn euentail ou pannache en la main,
Je voys encor' vne braue Arthemise :
Ou que ie voy Fiammete qui deguise
Deffouz l'habit d'un petit iouuenceau,
Son flanc d'albastre & son teton puceau.*

*Je me figure vne dame romaine,
Qui parmy Rome en coche se pourmeine,
Et m'est aduis que ie voy cependant,
Quelque Seigneur en fenestre attendant
Que ceste dame avecques son escorte
En sa faueur passe deuant sa porte.
Le coche passe, & le seigneur baisant
Sa dextre main, & sa teste baissant,
D'un chaut amour ayant l'ame sayfie,
Luy faict honneur parmy sa ialousie,
Et ne la perd, ou qu'elle ne soit loing
Ou iusqu'à tant qu'elle ait passé le coing.*

*Je voys encor, ou veoir encor me semble,
Durant l'esté quelques seigneurs ensemble,
En vne vigne, ou pour faire l'amour,*

*Ou pour passer la grand chaleur du iour :
Ayant la table à leur soupper garnie
D'une fort belle & douce compagnie.
Chacun regarde, & prend peine à choisir
Quelque subgect qui soit à son plaisir,
Puis quand l'Escalque a la nappe leuée,
Chacun d'eux prend celle qu'il a trouuée
Plus à son gré, & en ses bras la tient,
Et de propos doucement l'entretient.*

*L'un prenant l'une en la chambre l'emmeine,
L'autre ayant l'autre vn long temps la pourmeine
Parmy la vigne, & puis craignant la nuit
En sa maison en coche la conduict.
Tandis voyant leur compagne rauie,
Les autres ont vne petite enuye,
Sur celle la qui leur a faict ce tour
De les laisser au point de leur retour :
Dont on la blasme, & vont soustenant qu'elle
Ne scauroit estre ou si braue, ou si belle,
Qu'il ne luy soit honneur de se daigner
Telle qu'elle est de les acompaigner.*

*Je me figure apres les monmeries,
Les beaux festins, & les galanteries,
Les ieux publicz & les courses du pal,
Qu'on veoid par Rome au temps du carneual.
Mesmes ie pense aux batailles qu'on donne
Aux fiers thoreaux en la place d'Agonne,
Mais la dessus vn effroy ie reçoÿ*

*Dans mes espritz, Pource que i'apperçoy
Ce m'est aduis vn thoreau qui renuerse
Vn assaillant, & le chef luy transperce,
Luy creuant l'œil & de son rude effort
Le delaiissant à terre demy mort.*

» *Las on n'a poinct au monde de lieffe*
» *Qu'on n'ayt bien tost quelque peu de tristesse,*
» *Et n'y a point en ce monde d'ennuy,*
» *Qui n'ait bien tost vn plaisir apres luy.*
*Je le sçay bien: car si mon cheual choppe,
Ou si trop sec en courant il galoppe,
Je perdz le bien duquel ie m'estois pleu,
A figurer tout cela que i'ay veu.*
*Et suys contrainct de delaisser arriere
Ces doux pensers que ie faisois naguier,
Pour maugré moy, Seigneur, me dispenser,
De m'amuser quelque temps à penser,
Aux montz pierreux, aux desertes bruyeres,
Aux longs chemins, aux personnes grossieres,
Aux boys hideux, aux obscures citez,
Aux pas fangeux, aux lieux inhabitez,
Aux chasteigners & au pauvre mesnage,
Que ie rencontre en faisant mon voyage.*
*Las dis ie adoncq, combien de ces lieux cy,
De ces forestz, de ces peuples aussi,
Et de ces champs, voys ie de difference
Aux chams, aux boys & aux peuples de France.*
*Tous viuent bien souz vne mesme loy,
Souz vn Dieu mesme, & souz vn mesme Roy,*

*Mais à compter ces ruraultez extrêmes,
Certainement on n'y veoid rien de mesmes :
On n'y veoid rien de semblable à cela,
Que lon peut veoir quand on est pardelà.*

*Là peut on veoir les campagnes fertiles,
Beaux les pays, & plus belles les villes,
Où la vertu, la bonté, le bon heur,
La courtoisie & le bien & l'honneur,
La gentilleffe, & la richesse abonde,
Plus largement qu'en autre part du monde.
Là tous les ans toute sorte de fruiçt,
Fertilement la terre nous produiçt.
Là les iardins, & là les belles prées,
De belles fleurs en tout temps dyaprées,
Là le plaisir du doux chant des oyseaux,
Et la frescheur des argentins ruyffeaux.
Là le trafficq & l'honneste commerce,
Entre le peuple honnestement s'exerce,
Là tous les iours les nouvelles beautez
Là tous les iours les belles nouveautez,
Et de chasque art & de chasque science,
Là peut on veoir faire l'experience,
Monstrant la voye où il se faut tenir,
Pour aux honneurs dignement paruenir.*

*Là mieux qu'aillieurs a lon ce qu'on desire,
Et soit qu'yn homme aux dignitez aspire,
Ou soit aux biens, si quelque chose il peut,
Facilement il a tout ce qu'il veut.*

Là les rampartz des fortereſſes fieres,
Là les eſtangs, & les belles riuieres,
Là les deſtours, & là les antres ſont
Ou leur ſeiour les ſainctes Muſes font.
Que diray plus ? comme vne grand montaigne,
Se va monſtrant ſur la baſſe campagne,
Et comme on veoid vn petit aulbeſpin
Tapir ſes bras ſoubz ceux d'un grand ſapin,
Ainſi, Seigneur, la France bien heureuſe,
France en tous biens richement plantureuſe,
(l'entendz des lieux & des belles citez
Ou pres du Roy, Seigneur, vous habitez
Communement) Ainſi la France belle,
Pour les douceurs qui repoſent en elle,
Surpaſſe en tout ce pays Limoſin,
Ce Perigord, ceſt Agenois voiſin,
Et ces pays par leſquelz en grand peine
L'humble deuoir de ma charge me meine.

Je ne diſ pas que le ſoleil des cieux
Ainſi qu'ailleurs n'eſclaire ſur ces lieux,
Et ne diſ pas que ces citez fournies
Ne ſoyent auſſi de bonnes compaignies,
Mais quant à moy n'ayant à m'en louer,
Je ne le puyſ bonnement aduouer :
Ce que ie diſ & de cueur & de bouche,
Et m'en excuſe à quiconques il touche :
Car en paſſant par ces montz & ces vauz,
I'ay endure tant d'ennuys & trauaux,
Pour le deſaut que i'auoys de montures,

*Les mauuais vins, les montaignes si dures,
Et les chemins plains d'une aspre longueur,
Ainçois rempliz d'une grieve longueur,
Que ie ne puyz sans que ie me demente,
En dire rien dequoy ie me contente,
Si ce n'estoit à ce que i'en ay veu,
Que des grisons ilz tiennent quelque peu.*

*Voyla comment quelque part que ie vienne,
Faire ne puyz que ie ne me souuienne
De ceste France, & en ce souuenir
De souhaiter ie ne me puyz tenir :
Pleust il à dieu ce diz ie que ie veisse
Mon cher Seigneur pour luy faire seruice,
Soit deffouz luy quelque chose escriuant,
Soit apres luy au conseil le suyuant,
Ou pres des Roys & pres des plus grans Princes,
Et pres des chefz des plus grandes prouinces,
Pour son esprit & son parler doré,
De tout chacun ie le voys honnoré.
Ie le verrois ou soit quand il retourne
En sa maison, ou quand il y seiourne,
Ou quand il va chez le Roy se trouuer
Tous les matins pour estre à son leuer,
Bref à quelque heure, & quelque part qu'il aille,
Et ou qu'il soit ou qu'il entre ou qu'il saille,
C'est en tel point que lon luy veoid tousiour',
De poursuyuans vn millier à l'entour.
L'un tout botté qui frechement arriue,
Luy met en main vne lettre missiue,*

*L'autre vn placet pour estre remboursé,
Ou pour tacher d'estre recompensé,
L'vn le poursuyt de sa requeste prendre,
L'autre son droit tasche à luy faire entendre,
Il les oyt tous, & marchant au millieu
Les surpassant ressemble à quelque Dieu,
Soit Apollon en sa blonde apparence,
Ou soit Mercure en sa douce eloquence.
l'en croy Duthier, ce renommé Duthier,
Le prime honneur de ceux de son mestier,
Qui l'ayme & prise, & qui sçauroit mieux dire
Si i'en escriz ce qu'on en doit escrire.*

*Ainsi, Seigneur, voyla comme en allant
Par ces pays, discourant & parlant
De vous, de Rome, & des choses exquisés
Que i'ay souz vous heureusement apprises,
l'ay compassé ceste epistre en ce poinct,
Vous l'enuoyant d'ardant desir espoint,
Comme au Seigneur à qui ma Muse basse
Doit enuoyer tout ce qu'elle compasse,
N'ayant point d'heur ny poinct d'auancement,
Qui de vous seul ne vienne entierement :
Prenez le en gré, & durant ceste absence
Ayez de moy s'il vous plaist souuenance.*



A LVY MESMES

ODE.

AINSI que la bische chassée,
Cerche les eaux toute lassée,
Pour se refraichir & sauuer :
Ainsi mon ame qui s'altere
Pour sortir hors de sa misere
Cerche, Seigneur, de te trouuer.

Sans fin, Seigneur, à toy ie crye,
Sans fin, Seigneur, à Dieu ie prie
Qu'il me vueille faire ce bien,
Qu'encores vers toy ie retourne,
Et que pres de toy ie seiourne,
Comme l'humble seruiteur tien.

Las en ceste absence lointaine
Iour & nuict ie n'ay rien que peine,
Que peine & langoureux esmoy :
Pleurant & mourant à toute heure,
De ce qu'il faut que ie demeure
Si long temps esloigné de toy.

*Baissant le chef ie resue & songe,
Et de dueil l'esprit ie me ronge,
Alors qu'on se vient enquerir,
Et me demander où peut estre
Maintenant mon Seigneur & maistre,
Qui si fort me souloit cherir.*

*Ie sens toutes mes forces fondre,
De ce que ie ne sçay respondre
A ce qu'on me va demandant,
Et de longs souspirs & de plaintes,
Et de tristes larmes non fainctes,
Ie me repaiç en attendant.*

*Il est vray que i'ay esperance,
Que bien tost encores en France
L'iray, seigneur, pour te reueoir :
Et tandiç qu'en ce poinct i'espere,
Mon ame ses ennuy s tempere
Par la douceur de cest espoir.*

*Sus doncques mon ame courage,
Car nous aurons cét auantaige
De reueoir encores celui,
Celuy Seigneur qui d'une aillade,
Tant sois ie angoisseux & malade
Me peut guerir de tout ennuy.*

*Nous irons encores redire
Sur les nerfz sacrez de ma lyre*

*La grace, la gloire, & l'honneur
Et le bon heur qui enuironne
Le seigneur que le ciel me donne
Pour m'estre seul maistre & seigneur.*

*O seigneur en qui i'ay fiance !
Garde pour Dieu qu'en mon absence
En oubly de toy ne soys mis,
Et garde que sans cause aucune
On ne renuerse ma fortune,
Au pourchas de mes ennemys :*

*Car i'en voy vn tas ce me semble,
Qui mis nouuellement ensemble
Affilent leur langue sur moy,
Et tachent à tort de me nuyre,
Voulans iniustement t'induyre
De me bannir bien loin de toy.*

*Comme des fleurs l'aube est aymée,
Et des Cerfz la verte ramée,
Et du poisson encor les eaux,
Et comme la campagne seiche
Ayme & demande l'humeur fresche,
Et l'air demandent les oyseaux,*

*Tout ainsi mon ame explorée,
Mon ame ardemment alterée,
Ayme & desire tout ainsi,
Le bien de ta douce presence,*

*Laquelle seule ha la puissance
De m'affranchir de tout soucy.*

*Soit que par ces rudes campagnes,
Ou que par ces aspres montaignes,
L'aille quelque fois cheminant,
Faire ne puyt ou que ie vienne,
Que des lieux ie ne me souuienne
Où tu seiournes maintenant.*

*Et iamais la court des grans Princes,
Et les estrangeres prouinces,
Où ie t'ay ci deuant suyui,
Iamais tant soit peu ie n'oublie,
Mesmes la France & l'Italie,
Où ie t'ay longuement seruy.*

*Me couurant, comme d'une targe,
De ta faueur, ie fais ma charge
Le plus droictement que ie puis,
Et comme on dict, par mer, par terre,
Par rochers, par paix & par guerre,
La dure pauureté ie fuyt.*

*Et si ie puyt faire de sorte,
Que quelque gloire ie rapporte
De ceste charge en faisant bien,
Tout le bien à toy se va rendre,
A toy, qui me l'as faict apprendre,
Car il est tien & non pas mien.*

- Gloire à Dieu, & gloire à toy doncques,*
» *Car la vertu ne se perd oncques*
» *Qui a quelque bon fondement*
» *Ains tousiours constante seiourne,*
» *Ou bien aux lieux elle retourne*
» *Dont elle vient premierement.*

A VN DE SES MEILLEVRS SEIGNEVRS

Iniuſtement calomnié.

ODE.

TOVTES les iniuſtes trauerſes
Seigneur, que ie voy vous donner,
Quoy qu'elles ſoyent ainſi diuerſes
Ne vous doyuent point eſtonner :

Car voſtre innocente iuſtice
Eſt telle & ſi blanche, que Dieu
Ne voudra point qu'on la noirciſſe,
Ny qu'on la geſte hors de ſon lieu

*Ains comme l'or dans la fournaïze
S'affine d'un lustre nouveau,
Et par le vent & par la braïze
Se faict & meilleur & plus beau:*

*Ainsi voz vertus eternelles
Aux ardeurs de voz enuieux,
S'affineront tousiours plus belles
Auprez des hommes & des Dieux.*

*Doncq' comme vn roc, qui pour l'audace
Des ventz qui le vont tempestant,
Ne bouge iamais de sa place,
Ains tousiours demeure constant:*

*Resistez d'un ferme courage
» A la fureur de tous ces ventz:
» Car tousiours apres vn orage,
Le soleil meine le beau temps.*

*Le soleil qui la France eclaire
Sur vostre droict desia reluyt,
Comme a faict celle lune claire
Qu'on peut veoir de iour & de nuict.*

*Si que tel aujourd'huy s'esforce
De vous troubler de son effort,
Qui sentira la mesme entorce
Dont il cuydoit vous faire tort:*

- » Car les dieux iamaïs ne preferent
- » A l'homme iuste le malin,
- » Et quand leur vengeance ilz different
- » Ilz la font plus griefue à la fin.

Les grans dieux vous sont fauorables,
Et s'on veut sur vous attenter,
Et ilz vous sont tant secourables,
N'auðus' de quoy vous contenter?

- » Mais iamaïs contens nous ne sommes,
- » Et nul ne se veoid aujourd'huy
- » En toute la race des hommes,
- » Qui ne soit point de quelque ennuy.

Laissez doncq ces ennuis extrêmes,
Sans nullement vous irriter :
Car on a veu que les Dieux mesmes
Ont conspiré sur Iupiter.





TABLE

| | Pages. |
|---|--------|
| AVERTISSEMENT. | v |
| NOTICE. | xj |
| A Monseigneur d'Auanson. | |
| <i>le ne pris oncq' plaisir à venir deuant toy.</i> . | i |

LE PREMIER LIVRE DES ODES.

| | |
|--|----|
| A Madame Sœur du Roy. | 4 |
| A Iean de Bourbon, conte d'Anghien & de Soif- fons. | 12 |
| A Diane de Poytiers, duchesse de Valentinois. | |
| <i>Si ie voulois égaller dignement.</i> | 19 |
| A l'Illustrissime Cardinal Charles de Lorraine . . | 21 |
| Au Reuerendissime Cardinal François de Tournon. | 24 |
| A l'Illustrissime Cardinal Alexandre Farnese . . . | 28 |
| Au Reuerendissime Cardinal Georges d'Armai- gnac. De la Santé | 32 |

| | Pages. |
|--|--------|
| A Iehan du Thier, confeillier du Roy, secretaire d'Eftat & de fes finances | 41 |
| A Pierre de Ronfard & Pierre de Pafchal. . . . | 44 |
| De la Vertu, à Iean de Pardeillan, Prothono- tere de Pangeas | 47 |
| A deux de fes amys | 51 |
| L'Ombre de Salel, à Monfieur d'Auanfon | 54 |
| Complainte des Dames de France fur le parte- ment de Monfieur le Prince de Fe | 60 |
| Elegie d'Amour, & de la Sidere de Iean Brinon, parisien | 64 |
| Aux Graces | 70 |

LE SECOND LIVRE DES ODES.

| | |
|---|-----|
| A Monfieur d'Auanfon, premier Prefident au grand Conseil du Roy, en faueur de Pierre de Pafchal | 73 |
| A Iean Bertrand, confeiller au grand Conseil, en faueur de Pierre de Pafchal | 91 |
| A Nicolas Compain, confeiller au grand Conseil, en faueur de Pierre de Pafchal | 104 |
| Sur fon partement de France, pour aller en Italye, à Pierre de Pafchal, hiftoriographe du Roy . . . | 112 |
| A Honnoré Caftellan, excellent medecin. | 116 |
| A Anthoine Fumee, grand Rapporteur de France. | 122 |
| Epithalame de Iehan Flehard & Loyfe d'Auanfon. | 127 |

| | Pages. |
|--|--------|
| Ode du Temps & de l'Occasion, présentée en vne mommerie à Monsieur d'Auanfon | 136 |
| Sur la mort de I. P. T. | 138 |
| De la venue du printens, à Oliuier le Crec. . . . | 140 |
| Epistre à Monsieur d'Auanfon. <i>Bien que les lieux, & les champs, & les boys .</i> | 144 |
| A Luy mesmes. <i>Ainsi que la bische chassée</i> | 153 |
| A vn de ses meilleurs Seigneurs iniustement ca- lomnié. | 157 |







BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. & 7 fr. 50.

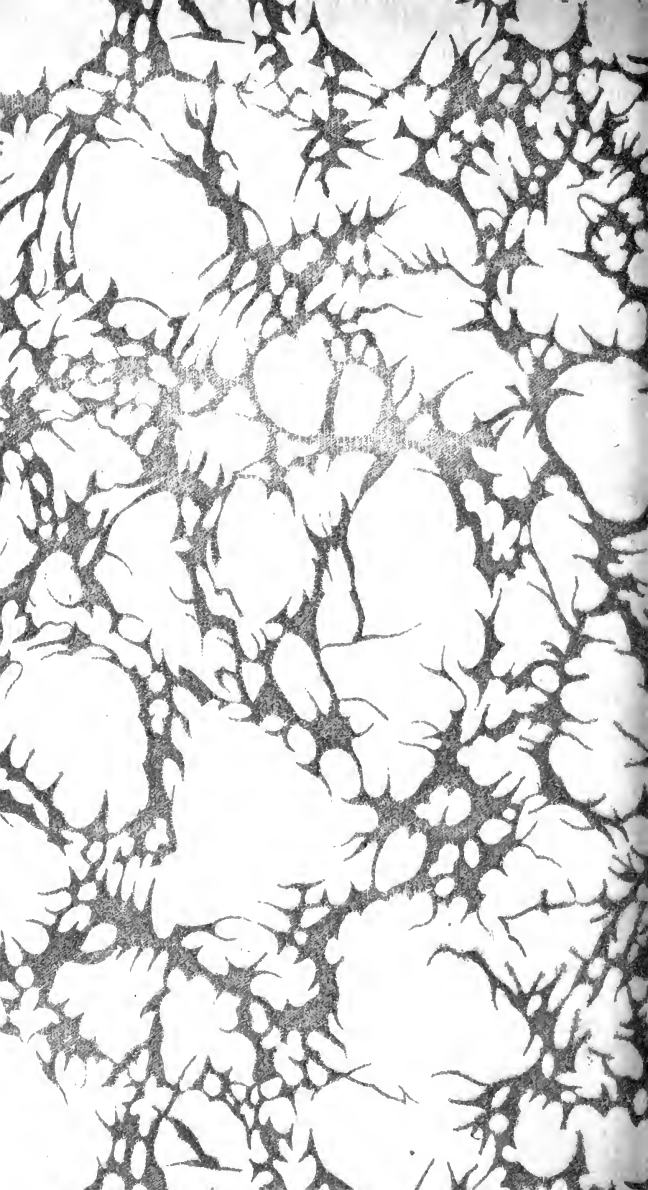
-
- Les Contes de POGGE*, traduits par M. RISTELHUBERT. 1 volume (épuisé).
- FERRY JULYOT. *Les Éloges de la belle fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées*, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (épuisé).
- Les Dialogues de TAHUREAU*, avec notice & index par F. CONSCIENCE. 1 volume . . . 7 50
- Les Gayetez d'OLIVIER DE MAGNY*, avec notice par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- Les Contes & facéties d'ARLOTTO*, avec introduction & notes par RISTELHUBER. 1 vol. . 5 "
- Les Quatrains de PIBRAC*, avec notice & notes par JULES CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. 7 50
- Les Serées de GUILLAUME BOUCHET*, avec notice & index par ROYBET. 5 vol. chaque vol. 5 "
- Quatre volumes sont en vente.
- Le Cymbalum mundi* par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par FRANK. 1 vol. 7 50

- EN PRÉPARATION :

- Les Comptes du monde aduantureux.*
- Les Matinées de CHOLIÈRES.*
- Contes & joyeux Devis* par BONAVENTURE DES PÉRIERS.

Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.





PQ
1629
M3A7
1876
t.1

Magny, Olivier de
Les odes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

